









Digitized by the Internet Archive  
in 2025







A Travers  
le Monde

# HISTOIRE

de

# SAN=FRANCISCO

par JULES KAHN

*Éditions*

*Sansot*



RAY BRIAN









**Histoire de**  
**SAN-FRANCISCO**

**1776-1906**



JULES KAHN

---

Histoire  
de  
SAN=FRANCISCO

1776-1906



ÉDITIONS SANSOT

L.-H. ALEXANDRE

*Editeur*

7, Rue de l'Eperon, 7

PARIS

—  
1927





## CHAPITRE PREMIER

La ville de San Francisco, en Californie, est située au bord, et presque à l'entrée d'une des plus grandes baies existantes. Cette baie, profonde et sûre, s'étend dans les terres jusqu'à environ cinquante kilomètres.

La ville qui, avant la découverte de l'or, en 1848, n'était qu'un village, nommé *Yerba Buena* (bonne herbe), s'étend aujourd'hui de la baie à l'océan, et a une population de près de 700.000 habitants. Elle couvre une étendue de 42 mille carrés. Ses importations et ses exportations chiffrent 336 millions de dollars.

Lorsque le fameux corsaire anglais, Sir Francis Drake, découvrit la Californie, en 1576, ayant pénétré dans l'océan Pacifique par le détroit de Magellan, ravagé les colonies espagnoles du Chili et du Pérou, capturé de nombreux vaisseaux, dont un galion chargé d'or et d'argent, et arriva, faisant le tour du

monde, en vue de la Californie, il pénétra dans les ports de San Diégo et de Monterey et prit possession de ce pays au nom de la reine Elisabeth. Il passa devant l'entrée du port de San Francisco, mais, son navire ayant besoin de réparations, il était à la recherche d'une plage de sable, ne se doutant pas que la baie la lui offrirait, et il passa, se contentant de clouer devant la porte d'or, sur un pieu, une pièce de six pence et un écriteau portant ces mots : *New Albion*.

Et la Californie resta inhabitée deux siècles encore, sauf par les Indiens. En 1776, l'Espagne voulant protéger cette colonie des incursions de ses ennemis, ordonna à son gouverneur du Mexique d'y envoyer des soldats et des colons. Une expédition fut organisée, comprenant des soldats, des moines Franciscains sous la direction du padre Junipero Serra, et des familles espagnoles. Le padre Junipero Serra avait proposé de donner au port de Monterey, le nom du fondateur de son ordre : Saint François d'Assise, mais il lui fut répondu que s'il voulait donner ce nom à un port, il aurait d'abord à le découvrir.

Et lorsque, partant de Monterey, dont les Espagnols avaient fait la capitale de l'Etat, après avoir fondé plusieurs missions le long de la côte, les padres Cambon et Palon, venant de l'intérieur du pays, arrivèrent aux collines qui dominent la baie, et que leurs yeux charmés admirèrent cette calme étendue

d'eaux changeantes, d'azur ou de lapis-lazuli, entourée de collines et de vallées verdoyantes, même en hiver, ils décidèrent de donner à ce port le nom de *San Francisco*, et ils établirent sur ce site la mission Dolorès, consacrée à Saint François d'Assise.

Les bâtiments de la mission et la chapelle avaient été construits de façon primitive, mais ils furent reconstruits peu après.

Bientôt des soldats espagnols établirent un poste à l'endroit même de l'actuel Présidio, où sont établies les casernes de la garnison américaine.

Les moines Franciscains avaient établi des missions tout le long de la côte. Ils avaient civilisé et converti les Indiens, les employant à construire les bâtiments des missions et des églises.

Mais sous la domination espagnole, la Californie ne progressait que lentement. Des familles espagnoles étaient venues coloniser le pays, telles les de la Guerra, les Vallejos, les Mendozas, les Peraltas, à qui les Gouverneurs concédaient une vaste étendue de terre. Telle de ces familles, les Peraltas, possédait ce qu'est aujourd'hui presque tout le comté d'Alameda, qui borde une grande étendue de la baie de San Francisco.

La mission Dolorès, établie où se trouve actuellement la rue 16<sup>e</sup> de San Francisco, possédait une grande étendue de terres environnantes, comprenant presque la totalité des terres du comté de San Matteo,

rempli actuellement de riches villas et de magnifiques jardins, et où a été élevée par le Gouverneur Stanford, l'Université consacrée à la mémoire de son fils, Leland Stanford Junior.

Les moines avaient réuni, autour de la mission Dolorès, deux mille Indiens, dont un nombre avait appris des métiers tels que forgerons, charpentiers, tailleurs, etc., et ils possédaient des milliers de bêtes à corne, de chevaux et de moutons, qui paissaient en liberté.

Un village s'était établi plus près de la baie, à un mille de la mission, près du poste militaire, auquel on avait donné le nom de Yerba Buena, plante à laquelle les Indiens attribuaient la vertu de guérir toutes sortes de maladies, et qui croissait abondamment dans ces parages.

Les Indiens traitaient toutes les maladies par un séjour de quelques jours dans un trou pratiqué dans et sous la terre, s'étendant à deux ou trois mètres en longueur, où le malade transpirait constamment tout en buvant de la tisane de Yerba Buena.

Ce village était habité par quelques familles espagnoles ou mexicaines et par un très petit nombre d'étrangers, Américains, Ecossais ou Irlandais. En 1833, la population du poste militaire et du village comprenait environ 250, soldats, colons espagnols, femmes et enfants. Le capitaine Vallejo, plus tard

général, commandait le poste. C'est de lui que dérive son nom, la ville de Vallejo.

Les loutres étaient nombreuses dans la baie, ainsi que les castors, et leurs peaux étaient une monnaie d'échange. Avant le capitaine Vallejo, le poste avait été commandé par le capitaine Ygnacio Martinez, qui s'était établi dans le pays, et avait fondé ce qui fut, plus tard, la ville de Martinez.

Des petits voiliers venant des ports des Etats-Unis, et qui contournaient le cap Horn, apportaient des marchandises diverses, qui s'échangeaient contre des fourrures, des peaux et de la graisse. Ces petits voiliers étendaient leur trafic jusqu'en Alaska au nord et aux îles Hawaï au sud, d'aucuns trafiquant jusqu'au Chili et au Pérou.

En 1847 il n'y avait à Yerba Buena que quelques maisons et quelques huttes parsemées, s'étendant jusqu'à la baie, qui baignait ce qui est aujourd'hui la rue Montgomery. Cette année, six voiliers de trafic étaient entrés dans la baie. Les exportations et les importations ne dépassaient guère 50 mille dollars. La population du village était alors de 459 habitants.

La petite ville de Benicia luttait avec Yerba Buena pour obtenir le nom de San Francisco. Mais Washington Bartlett qui fut le premier Alcade de San Francisco, sous le régime américain, et qui, vingt ans plus tard, était encore fonctionnaire municipal, réussit à

le faire attribuer à San Francisco, et fut le premier à proclamer le changement de nom.

La première maison élevée à Yerba Buena, le fut en 1835 par le capitaine Richardson, commandant du port sous le régime espagnol. C'était une large toile supportée par quatre pieux et recouverte par une ancienne toile de navire. Il y avait alors, dans le port, plusieurs petits voiliers appartenant à la mission Dolorès et un autre à la mission de Santa Clara.

En 1830 un pionnier célèbre, Jacob Leese arriva à Yerba Buena en un voilier chargé de marchandises, pour s'y établir. Le Gouvernement de Monterey, où Leese possédait déjà un établissement commercial, avait donné ordre à l'Alcade de Yerba Buena, de lui accorder un terrain dans la réserve gouvernementale. Et on lui donna un lot de cinquante varas près de la tente de Richardson, exactement où se trouve aujourd'hui le coin des rues Clay et Grant Avenue (ancienne rue Dupont) et ce fût là le cœur de la ville actuelle. Le 4 Juillet 1836, anniversaire de la Déclaration d'Indépendance Américaine, la maison fut inaugurée avec grand enthousiasme, en présence des dignitaires et fonctionnaires espagnols et leurs familles. Leese avait épousé la fille du général Vallejo et, en 1838, le 15 avril, le premier enfant, Rosalie Leese, naquit à Yerba Buena. Et alors, afin de suivre le progrès du temps, Richardson fit construire une maison en

adobe, et Leese, poussé par l'exemple, en fit construire une bien plus importante, en bois.

En 1844, il y avait à Yerba Buena une douzaine de maisons et cinquante habitants.

En 1843, on avait découvert de l'or, près de la mission de San Fernando, dans la partie sud de l'Etat. Plus de cent mille dollars d'or avaient été trouvés, en deux années, et envoyés à la monnaie de Philadelphie pour la frappe. Ces placers avaient été connus bien avant cette époque. Mais cela n'avait créé aucune attention particulière. Le pays était sous le régime du Mexique. Il n'y avait aucun journal dans le pays. Les communications avec d'autres contrées étaient rares, et l'or n'intéressait que peu les indigènes. Et les moines missionnaires avaient voulu faire le silence sur cette découverte. En 1848, le 24 janvier, James Marshall, en creusant un puits pour la construction du moulin de Süter, émigré suisse, à Coloma sur la rivière américaine, découvrit des grains et des pépites d'or. Marshall et Süter voulurent garder le silence sur cette découverte jusqu'à ce que le moulin soit terminé, craignant que les ouvriers abandonnent leur travail pour la recherche de l'or.

A cette époque, la population de San Francisco était de 175 hommes, 177 femmes et 60 enfants. Il y avait 200 maisons parsemées dans le village, et la première école fut ouverte en avril de 1848. Nous



verrons, par la suite, ce que la découverte de l'or fut pour cette ville.

Le secret fut dévoilé, et les ouvriers abandonnèrent leur travail et s'éparpillèrent à la recherche du précieux métal.

Six mois après, il y avait 4.000 chercheurs d'or le long de la rivière américaine, dont un tiers étaient des Indiens indigènes du pays. Entre tous ceux-là, la production d'or était de cinquante mille dollars par jour.

Lorsque la nouvelle arriva à San Francisco, l'excitation fut intense, et cela devint de la folie lorsque les premiers mineurs arrivèrent et dépensèrent leurs pépites dans les rares magasins, les cabarets et les maisons de jeu de la petite ville. Les deux petits journaux de la ville publièrent des articles retentissants sur le sujet, et les navires qui quittaient le port répandaient la nouvelle à toute occasion. Tous les habitants de la Californie qui pouvaient quitter leur demeure étaient partis aux mines, et la plus fameuse course à la fortune de toute l'histoire terrestre se produisit alors.

Les soldats désertaient pour aller aux mines, et les journaux durent cesser leur publication faute d'ouvriers. Pendant la dernière moitié de 1849, des immigrants arrivaient à raison de mille par semaine par voie de la mer seule, et surtout des îles du Pacifique, de l'Amérique du Sud et de l'Australie. Vers la fin de l'an 1849, ils venaient nombreux des Etats de

l'Est par le Cap Horn, et puis de toutes les parties du monde. Des milliers venaient encore par Panama, sur des steamers surchargés, incommodes, risquant le scorbut, la fièvre de Panama ou le choléra.

Et de tous les points des Etats-Unis les voitures traînées par des bœufs, traversaient les plaines, les montagnes rocheuses, la Sierra Nevada, se dirigeant vers ce qu'ils croyaient être une nouvelle Terre Promise, emmenant leur famille et leur bétail. Et ceux-là devaient trouver des obstacles et des difficultés continuelles : La sécheresse, la chaleur, les tempêtes de neige, les avalanches, les orages de sable aveuglants, la crainte continue des attaques des Indiens hostiles.

Ils devaient souvent construire des routes sur leur chemin. Et lorsqu'ils arrivaient au but, les difficultés ne cessaient pas, car ils avaient alors à subir les prix énormes des aliments. Beaucoup se décourageaient, devenaient malades et mouraient.

Quatre-vingt mille personnes avaient traversé les plaines et les montagnes en une année. La population de San Francisco se doublait souvent en un mois. La provision d'eau ne suffisait pas à cette population augmentant si rapidement. L'eau potable devait être amenée de l'autre côté de la baie, de Saucelito, en barils.

A peine les navires arrivaient dans le port, quelquefois en vue du port, que des désertions se produisaient. Et alors le capitaine, très embarrassé pour faire

décharger la cargaison, la vendait, souvent au prix de mille difficultés, et puis vendait le navire, dont la coque servait comme fondation d'un hôtel, tout aménagé, que l'on faisait échouer sur les bords de la baie.

Les trois-quarts des arrivants portaient aux mines. La population de la ville était alors d'environ 25.000, dont très peu de femmes. Il y avait très peu de maisons habitables. Peu de maisons en bois ; surtout des huttes et des tentes.

Il n'y avait rien qui ressemblât au confort moderne, même de cette époque. Seuls les hôtels, les restaurants, les grandes maisons de jeu et quelques constructions gouvernementales avaient une prétention à quelque confort et étaient de dimensions raisonnables.

La chaussée des rues était inégale et parsemée de trous et de monticules de sable. En hiver, saison des pluies, sauf dans les rues recouvertes de planches, on avait de la boue jusqu'aux genoux. Les passants, le soir, portaient des lanternes. Tout le monde travaillait. Sur les deux quais uniques, couverts de planches, les marchandises de toutes sortes s'accumulaient, puis disparaissaient comme par magie, expédiées aux mines. Et d'autres les remplaçaient. Des navires arrivaient, et avant qu'ils puissent toucher le quai, ils étaient accostés, hors de la baie, par des commerçants sur des canots, anxieux d'acheter la cargaison qu'ils offraient de payer avec un sac de poudre d'or qu'ils tenaient en main. Et souvent ils étaient plusieurs qui

surenchérisaient sans savoir en quoi consistait la cargaison.

Un jour, un de ces marchands, un Yankee, avait ainsi acheté la cargaison d'un voilier, payant avec un sac de poudre d'or. Et seulement après l'avoir achetée il apprit que toute la cargaison n'était que des chemises blanches et des faux-cols.

Or, à San Francisco, personne ne portait de chemises blanches. Notre homme fit la grimace, puis, prenant son parti, il fit débarquer la marchandise. Le lendemain parut dans les deux seuls journaux de la ville, l'*Alta* et le *Courrier*, une annonce disant qu'il y aurait un grand bal à l'hôtel principal de la ville ; mais qu'aucun homme n'y serait admis qui ne viendrait pas en chemise et col blancs. Un bal était une nouveauté dans la ville, où les plaisirs étaient rares jusqu'alors. La moitié de la cargaison fut vendue ce jour. Deux autres bals virent se vendre le reste de la cargaison. Mais il n'y avait pas de blanchisseurs en ville. Le capitaine du navire qui avait amené la cargaison, fit savoir qu'il allait faire voile pour la Chine, et offrait d'emporter les chemises, salies alors, et de les ramener blanchies.

Et ce fut ce qui amena à San Francisco tous ces blanchisseurs chinois qui, longtemps, furent à peu près les seuls à exercer ce métier.

Dans les maisons de jeu il se faisait des paris jusqu'à 20.000 dollars, au monte, sur une carte. Il n'y avait pas de monnaie moindre que le demi-dollar.

Les dernières places au cirque étaient de trois dollars. Les repas au restaurant, étaient de deux à cinq dollars. Une paire de bottes fines se payait cent dollars. Jusqu'en 1870 on ne portait guère que des bottes, et les femmes portaient des bottines montantes, à cause du sable des rues, dont les trottoirs et les chaussées étaient de planches plus ou moins bien jointes, et plus ou moins bien entretenues.

Les menuisiers avaient fait grève, exigeant 16 dollars par jour, au lieu de 12.

Les loyers étaient à des prix fantastiques. Les maisons de commerce et les hôtels, et il n'y en avait que de dimensions modestes, se louaient de 75.000 à 100.000 dollars par an. Une cave, un trou dans le sable, tout bonnement, de trois mètres carrés et deux mètres de profondeur, s'était louée à un avocat à deux cents dollars par mois. Une tente de quatre mètres sur six, s'était vendue, pour bureau, à 40.000 dollars.

Les terrains plats, gagnés sur les bords de la baie, remplis du sable des collines, que l'on devait acheter à l'Etat, changeaient de propriétaire, quelquefois dix fois dans une journée. Il était arrivé qu'un terrain acheté cent dollars le matin, s'était vendu vingt mille dollars le soir. Des maisons arrivaient de Canton, en Chine, toutes prêtes à être montées, les murs de planches et les parties du toit prêtes à être jointes.

Sur les navires désertés par leur équipage, que l'on avait tirés par des cordes jusqu'au rivage, et que l'on

avait convertis en hôtels, les hamacs des matelots tenaient lieu de lits. D'aucuns de ces navires, sur lesquels on avait emménagé des chambres, voyaient ces chambres se louer deux cent cinquante dollars par mois.

Il était arrivé que des navires avaient apporté des marchandises trop nombreuses sur le marché, et qui ne trouvaient pas d'acquéreurs, après avoir été déchargées. Alors, le magasinage étant à des prix exorbitants, elles étaient abandonnées sur le quai ou jetées dans la baie.

Le courrier n'arrivait alors, des états de l'Est ou de l'Europe, que par la voie de Panama. Dès que l'on apprenait qu'un bateau apportant le courrier était arrivé, la Poste était assiégée par une foule qui, souvent, devait faire la queue toute une journée, et qui ne se décourageait pas, quelque temps qu'il fasse. Le personnel de la poste était réduit, et le courrier était considérable. Souvent alors, un exemplaire d'un journal de New-York se payait cent dollars.

Un jeune banquier, nommé John Parrott, qui, à sa mort, laissa une grande fortune, et dont les descendants appartiennent à l'élite de San Francisco, avait fait une avance sur connaissance d'une cargaison de jambons, article très demandé alors. Lorsque le navire arriva et fut déchargé, il s'aperçut que les jambons étaient de bois. L'Etat de Connecticut, d'où provenait cette cargaison, fabriquait alors des noix de

muscade avec des bois de senteur des forêts de cet Etat, lesquelles noix, rapées, procuraient l'illusion du parfum, sinon du goût, des véritables, et revenaient à bien meilleur marché. Mais il ne pouvait en être ainsi des jambons de bois.

Ce fut une leçon pour John Parrott, qui accrocha un de ces jambons dans son bureau particulier, et l'avait toujours sous ses yeux. Aussi lorsqu'on lui proposait une affaire douteuse, il secouait la tête et disait : Non, plus de jambons de bois !

Jusqu'alors, à San Francisco, à peu près le seul mode de paiement était la poudre d'or. Vers la fin de 1848 une assemblée de la population avait été organisée afin d'établir un cours légal de l'or. Tous les habitants étaient venus. Il fut décidé que le prix légal de l'once d'or serait de 16 dollars, ce qui équivalait à 2,85 francs or le gramme.

La première maison de briques fut élevée en septembre 1849, au coin des rues Montgomery et California. Pendant qu'on en commençait la construction des habitants de la ville rivale de Benicia, sur la baie, vinrent offrir au constructeur de lui fournir un terrain gratuit et payer pour l'érection de la maison, s'il voulait transporter les briques et le matériel à Benicia et construire la maison dans cette ville, proposition qui fut rejetée.

Cette maison fut louée au gouvernement des Etats-Unis, pour la douane, au loyer de 3.000 dollars par mois



## CHAPITRE II

C'était une époque d'aventure, de romances et d'expéditions de flibustiers. Dans un autre ouvrage (1) nous avons raconté l'expédition du comte de Raousset-Boulbon en Sonora. Ce qu'il voulait, apparemment, c'était de conquérir une colonie pour sa patrie, et il méritait, peut-être, un meilleur sort que celui qui lui était échu.

Garibaldi a dû être mû par le même esprit qui régnait alors. C'était encore l'époque romantique. Il avait été marchand de légumes à New-York, et faisait partie d'une compagnie de pompiers volontaires de cette ville. C'est ce fait qui lui avait fait adopter la chemise rouge des pompiers américains, pour ses compagnons dans l'Amérique du Sud et en Italie.

---

(1) Histoires Californiennes (Chiberre éd.)

Raousset-Boulbon avait échoué et fut pendu. Garibaldi réussit, ce qui lui évita le sort de Raousset-Boulbon, et fit de lui un héros immortel.

Raousset-Boulbon n'avait voulu faire en Sonora que ce qu'il avait vu les Américains faire en Californie et au Texas. L'histoire devra lui reconnaître un certain mérite et lui témoigner de la reconnaissance,

Il y eut, à la même époque, un chef de flibustiers nommé William Walker qui, encouragé par la défaite du Mexique dans sa guerre contre les Etats-Unis, avait projeté d'établir une république indépendante en Basse-Californie. De nombreux aventuriers s'étaient joints à lui. Il avait pu trouver les sommes nécessaires en émettant à grand rabais des bons payables par le trésor de la future république. Il prit possession de la Paz sans rencontrer d'obstacles, et puis il s'attaqua à l'Etat de Sonora. Mais là il fut repoussé par les troupes mexicaines, et put s'enfuir et retourner à San Francisco. Il s'attaqua alors au Nicaragua, et fut encore vaincu par un autre révolutionnaire. Mais, avec de nouvelles recrues, il prit la ville de Granada et s'allia au gouvernement légal. Il fut nommé général en chef de l'armée de Nicaragua, 1.200 hommes, principalement des aventuriers américains.

Bientôt la guerre éclata entre la république de Costa-Rica et celle de Nicaragua. D'abord défait, il fut finalement vainqueur. Sa victoire l'éleva à la Présidence de la république, mais il n'avait pas été élu.

Il s'était nommé lui-même chef de l'Etat. Il alimenta son trésor en confisquant la caisse de la compagnie de navigation Vanderbilt au Nicaragua, et il décréta l'abolition de l'esclavage, commettant toutes sortes de cruautés. Tout alla bien pour quelque temps, mais bientôt une révolte éclata. Walker, abandonné de son armée, s'échappa et prit refuge sur un navire de guerre américain.

Un aventurier de son espèce ne pouvait se tenir tranquille. Il s'attaqua alors au Honduras. Mais un navire de guerre anglais était là et veillait. Des marins furent débarqués, qui se saisirent de Walker le remirent entre les mains du président Alvarez Walker fut traduit par un conseil de guerre, condamné et fusillé.

La production d'or, en Californie, avait augmenté considérablement depuis l'année 1848, où l'or exporté se montait à deux millions de dollars, tandis que dès 1852 il s'exportait cinquante millions de dollars dans l'année

La fièvre de l'or, la chasse à la fortune, avaient amené à San Francisco des aventuriers, des hommes tarés de tous les pays. Les pires malfaiteurs, brûlés ou chassés du *Bowery* à New-York, les repris de justice de Botany Bay, en Australie, avaient été élus à des fonctions municipales, ou contrôlaient les élections. Venus en Californie pour faire fortune, les honnêtes gens ne s'intéressaient pas à la politique, et laissaient les mauvais éléments de la population agir à leur guise. Et

ils ne se privaient pas de le faire. Les élections étaient faussées. Tout, au gouvernement de la ville, était corruption et vol. Les cours de justice étaient devenues une comédie. La justice se vendait, et les pires criminels étaient ouvertement protégés par leurs amis qui détenaient le pouvoir. En 1855, plus de 500 meurtres avaient été commis dans l'Etat, et seulement six meurtriers subirent la peine capitale. L'argent dominait tout, et la folie du jeu était entrée dans les mœurs. Déjà en 1851, la population honnête de la ville avait formé un comité de vigilance, à l'occasion d'un vol commis froidement, en plein jour, chez un commerçant. Le voleur avait été poursuivi par des voisins du commerçant, pris et amené à la Plaza. Un comité de vigilance s'était formé impromptu, avait nommé un jury, qui jugea le voleur, le condamna et le pendit aussitôt. Cet acte d'énergie avait eu un certain effet sur les criminels, qui se tinrent tranquilles un laps de temps.

Mais, en 1855, la situation était devenue grave. Les criminels détenaient à peu près toutes les fonctions municipales. L'un d'eux, un joueur de profession notable, Charles Cora, avait tué le Marshal du Gouvernement fédéral (1). Le meurtrier fut arrêté par le shé-

---

(1) Fonction fédérale équivalente à celle du Shériff dans les comtés.

riff, mais cela plutôt pour le protéger. En temps et lieu il serait acquitté.

Le directeur du journal *Evening Bulletin* qui, journellement, demandait dans son journal que la ville soit débarrassée des indésirables et des criminels, publia un article demandant que l'on pendre le shériff si Cora était acquitté; et il accusa un membre du conseil municipal, nommé Casey, un des chefs de la bande criminelle, d'avoir été autrefois emprisonné pour crime dans la prison de l'Etat de New-York.

C'est alors que Casey tua James King of William, le directeur du *Bulletin*, l'ayant attendu à la sortie de son bureau.

James King of William était un banquier, homme intègre et énergique. C'était sur les instances de ses amis qu'il avait fondé le *Daily Bulletin* (qui existe encore) afin de dévoiler les crimes des malfaiteurs qui déshonoraient la ville et son gouvernement.

Dès que la nouvelle du meurtre avait été répandue, dix mille personnes se réunirent à la Plaza. Un Comité de vigilance s'était formé, ayant à sa tête William T. Coleman, un marchand notable, homme énergique, qui, déjà, avait été à la tête du comité de 1851. Ses membres n'étaient désignés que par un numéro, et prêtaient le serment d'obéissance aveugle aux décisions du Comité Central.

Casey avait été arrêté par le Shériff, son complice, et mis en prison afin de le protéger. Les vigilants, au

nombre de 3.500, tous armés, marchèrent en ordre à la prison. Ils emmenaient avec eux un canon afin de pouvoir au besoin forcer, l'entrée de la prison. Mais Casey leur fut livré. Il fut traduit par un jury de vigilants, condamné et pendu au fronton du siège du comité, au deuxième étage où l'on avait érigé une plateforme qui resta là. pour l'exemple.

Le Comité de vigilance continua d'exister encore pendant deux ans. Il fit, tout d'abord, ce que Mussolini fit, bien plus tard, pour les communistes en Italie. Il purgea le Gouvernement de la ville de tous les malfaiteurs, et prit le gouvernement de la municipalité entre ses mains. Tous les fonctionnaires, ainsi que les juges furent remplacés.

Durant le temps où la ville avait été gouvernée par les malfaiteurs, les dépenses annuelles s'étaient élevées à la somme de 2.646.000 dollars, tandis que les vigilants les réduisirent à 353.000 dollars.

Les criminels reçurent, l'un après l'autre, avis d'avoir à quitter la ville dans les vingt-quatre heures, et cet avis était généralement obéi, car ils savaient que, faute d'obéir, un morceau de corde les attendait.

Le comité de vigilance siégeait dans un immeuble de pierre à toiture plate, de la rue Sacramento. Sur le toit étaient placés quatre canons chargés, et six membres du comité montaient la garde, armés, sur le toit.

Devant l'entrée de l'immeuble était — ce que l'on appelait le « Fort de sacs ». C'était un retranchement protégé par des piles de sacs remplis de sable, de trois mètres de haut et de deux mètres d'épaisseur. Dans le retranchement se trouvait un canon.

Alors la ville devint paisible et calme. Avec sa prospérité et son beau climat, métropole d'un pays où tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle se trouvait en abondance, la vie y était agréable et facile.

Jusqu'alors on n'avait pas connu le confort moderne dans les maisons, ni dans les rues. Ce ne fut qu'en 1856 que l'on commença à construire des maisons avec salles de bains. En allant se faire raser, les hommes prenaient, jusqu'alors, leur bain chez les coiffeurs qui, presque tous, étaient aussi maisons de bains, et l'on y trouvait des cireurs. Aujourd'hui, et depuis un certain nombre d'années, les maisons d'habitation à San Francisco, ont généralement trois salles de bains : une pour les parents, une pour les enfants et une pour les domestiques.

La femme, en Amérique, règne sur son mari ; elle a tous les droits domestiques, tout en ayant tous les droits politiques. En Californie, elle a en outre, un teint magnifique, dû au climat. C'est le paradis des dames. C'est aussi le paradis des domestiques, qui ont un jour de sortie par semaine, en dehors du dimanche, qui sont libres le soir à sept heures, et qui, généralement ont un petit salon pour y recevoir leurs



amis. Un seul point noir : l'anse du panier n'y est pas pratiquée. L'emploi du téléphone pour tous les fournisseurs a empêché qu'elle entre dans les mœurs.

En 1856, il n'y avait pas encore de tramways dans les rues. Il n'y avait qu'une ligne d'omnibus allant du nord au sud. Il n'y avait pas de chemins de fer partant de la ville. On allait à San José en diligence, et à Sacramento en bateau. Des voitures amenaient l'eau dans les maisons et en remplissaient un baril dans la cuisine. Peu de maisons avaient le gaz ; on brûlait la bougie ou les lampes à huile de baleine. Les pompiers tiraient la pompe à incendie avec des cordes. Il n'y avait pas de télégraphe avec les Etats de l'Est. On allait à New-York par la voie de Panama ; il y avait un départ par mois. Les banques avaient des balances de précision pour acheter la poudre d'or, dont une pincée achetait une tarte chez le boulanger. Il n'y avait pas d'eau courante dans les maisons. Il n'y avait qu'une seule station de voitures, qui était à la Plaza, et la population de la ville était alors de 30.000 habitants. C'était à cette époque que la ville de huttes et de tentes se transforma en ville de maisons de pierres et de briques, dans la partie basse de la ville, et dans la ville haute, en maisons de bois aux frontons de peinture sablée afin de leur donner l'apparence de la pierre.

Lorsque la ville fut définitivement débarrassée des criminels et des indésirables, il y eut une ère de pros-

périté et de confiance en l'avenir qui stimula les habitants vers des entreprises nouvelles. Il y eut en 1857, une exposition des produits agricoles, miniers et industriels de la Californie, qui appela l'attention sur la grande variété et l'abondance des produits de l'Etat, et sur ses énormes ressources.

San Francisco avait quelque chose d'unique avec ses cireurs dont les larges fauteuils en plein vent, où reposaient les clients; ses magasins de cigares sans devantures, ses coutumes particulières, notamment le règlement de toutes les factures la veille des départs du bateau.

Ici nous devons donner l'histoire de ceux des habitants de San Francisco de toutes les classes de la société, qui atteignirent la notoriété.

L'un des premiers à citer, en ordre de date, est Harry Meiggs. Il était arrivé à San Francisco en 1850. Dès le début, il avait fait preuve d'activité, de droiture et d'énergie. Il faisait montre d'une grande confiance dans l'avenir de la ville. Il avait fait construire le premier quai et le premier théâtre. Il était de toutes sortes d'entreprises, ayant, dès l'abord, fait de beaux bénéfices sur l'achat et la vente de terrains. Sa popularité était grande et l'on était tout disposé à l'élever sur le pavois. Mais il avait construit un quai de 600 mètres de long dans une partie de la ville encore inhabitée, y avait créé des rues, les avait nivelées, et

cela l'avait endetté fortement, sans que son entreprise ait réussi. Il était encore trop tôt.

Meiggs avait su que le contrôleur municipal et le maire avaient l'habitude de signer, en blanc, des carnets de bons pour les travaux municipaux. Avec la complicité d'un employé de la ville, il put se procurer un de ces carnets. Il obtint des avances des banques sur ces bons, et lorsque le pot aux roses allait être découvert, il disparut, ayant escroqué la municipalité de huit cent mille dollars.

Il reparut au Chili, puis au Pérou, qui alors était une mine d'or pour un homme plein de ressources et d'activité comme Meiggs. Il y obtint des contrats du gouvernement, construisit des chemins de fer, rétablit sa fortune et, éventuellement remboursa toutes ses dettes à San Francisco. Après cela il demanda être réhabilité de la condamnation qui avait été prononcée contre lui, mais il ne put obtenir cela.

### CHAPITRE III

La plus célèbre des demi-mondaines, et danseuse, venue à San Francisco, avait été Lola Montès. Sa renommée avait franchi tous les océans. Sa beauté, sa grâce, ses succès, les scandales qu'elle avait causés, étaient connus de tous. Elle était née à Montross, en Ecosse en 1818, d'un officier anglais nommé Guilbert et d'une créole qui lui avait donné son nom de Maria Dolorès Porris y Montès. Elle avait hérité de sa mère sa beauté de créole, dont l'attrait était rehaussé par ses instincts pervers. Un grand don de séduction existait dans son regard et dans ses gestes. Dès son jeune âge elle avait montré du goût pour la danse, l'équitation, l'escrime et le tir. Elle s'adonnait à tous les sports de son temps. Sa mère l'avait mise en pension à Bath, puis avait suivi le lieutenant Guilbert aux Indes, où il mourut du choléra. Quant à Lola, dès l'âge de seize ans, elle eut une liaison avec un collégien de dix-sept ans.

Sa mère avait épousé, aux Indes, un officier nommé Craigie, mais, après quelques mois de mariage, elle planta là son mari pour suivre en Europe le capitaine Thomas James, son amant. Celui-là trouva Lola à son goût. Il lui dit qu'il serait son papa et qu'il la gâterait.

Il l'enleva, l'emmena à Dublin et devint son amant. Il en était tellement épris qu'il l'épousa. Mais le viceroi d'Irlande faisait une cour assidue à Lola. Son époux, jaloux, demanda à retourner aux Indes et emmena Lola. Sur le navire, elle eut trois intrigues, dès le début du voyage, et couronna la flamme de deux de ses soupirants, pendant que son mari cuvait l'ale et le porter dans sa cabine.

A Calcutta elle devint la maîtresse d'un prêtre de Brahma, puis d'un diplomate français, et abandonna son mari pour suivre un jeune Anglais de 17 ans dans une autre ville. Là, un prince indien offrit de l'acheter au poids de l'or et de la conduire dans son harem. Que fût il advenu dans le harem si elle avait accepté !

Refusant de suivre son mari, qui l'avait retrouvée, elle retourna en Europe.

A bord, un jeune officier de grande famille, éperdûment amoureux d'elle, voulait l'épouser malgré l'opposition de ses parents, qui la menaçaient d'une plainte en bigamie si elle donnait suite à ce projet.

A Londres, ce fut pour elle la misère noire et les

bas degrés du vice. Enfin, elle réussit à se faire engager comme danseuse pour Madrid où sa beauté, ses gracieux déhanchements lui valurent d'être entretenue, successivement, par cinq ou six grands seigneurs hidalgos. Mais là elle tomba entre les mains d'un souteneur qui l'exploita, la mena à Varsovie où il la fit chanter dans les rues.

La chance tourna, et elle devint première danseuse au grand théâtre de Varsovie, puis à Paris, à la porte Saint-Martin. Là, son engagement fut rompu parce qu'un soir elle avait dansé sans maillot pour faire enrager le danseur Petipa, son amant.

Elle fut alors engagée à Berlin, mais sans succès. Il ne pouvait en rester ainsi pour elle. Aux grandes manœuvres, où assistaient le roi de Prusse et l'empereur de Russie, elle vint en amazone, et piquant des deux, arriva au beau milieu du Grand Etat-Major. Un gendarme l'ayant menacée et ayant frappé son cheval, elle lui cingla la figure de sa cravache. Procès-verbal, menaces d'arrestation, et le lendemain, lorsqu'un huissier lui apporta une assignation, elle la déchira, lui cravacha la figure et s'enfuit à Varsovie, où elle eut un engagement.

Le scandale de Berlin ne lui procura pas le succès. Tout au contraire, elle fut sifflée dès qu'elle parut sur la scène. Alors, se retournant, elle souleva sa jupe, montrant au public ce que, jusque-là, elle n'avait exhibé qu'en particulier. Cris, sifflets, baisser du

rideau, et, le lendemain lorsqu'un gendarme russe lui signifia un mandat d'amener, elle le cravacha et prit la fuite.

On apprit, avec surprise, qu'elle avait été chez le grand pianiste Listz, alors à Varsovie, et était partie avec lui, en berline pour Paris.

Elle fut reçue avec enthousiasme par Jules Janin, Théophile Gautier et Alexandre Dumas, qui se fit photographe, en bras de chemise, ayant Lola sur ses genoux.

Elle fut engagée à l'Opéra, où sa danse fut trouvée trop espagnole, et fut sifflée. Au beau milieu d'un pas un peu trop suggestif, aux protestations des fauteuils, elle répondit en leur lançant une de ses mules de satin.

Alors, accompagnée, cette fois, d'un aventurier, elle partit à Munich. Là ils firent en sorte que le roi Louis I<sup>er</sup> de Bavière la rencontra chez un de ses chambellans. Sa renommée de danseuse était venue jusqu'à lui. Il eut le désir de la voir sur-le-champ, danser un fandango. La grâce suggestive de Lola, sa beauté, ses grands yeux troublants, lui tournèrent la tête. Cinq jours après elle était introduite à la cour. Elle devenait baronne de Rosenthal, comtesse de Landsfeld, avec un hôtel splendide et une forte pension.

Le roi exigea que la reine lui présenta le grand cordon de son ordre. Les princesses durent lui faire



la cour. Le ministère, ultra montain, démissionna et Lola nomma un nouveau ministère libéral.

En public où elle se montrait en grand équipage, elle était huée. Mais alors, descendant de sa calèche, elle cravachait ceux qui ne la saluaient pas.

Des princes, des grands seigneurs, faisaient antichambre chez elle ; elle disposait de tout le pouvoir. Mais les étudiants lui firent un charivari et, du haut de son balcon, elle déchargea son pistolet sur eux. Un escadron de cavalerie dut protéger sa maison. L'Université fut fermée par son ordre.

Enfin, la Chambre des pairs exigea son départ, et le roi dut céder. Peu après, il dut abdiquer, chassé par la révolution de 1848.

Le roi voulut rejoindre Lola à Berne, où elle était en compagnie d'un jeune et bel attaché d'ambassade, mais elle refusa de recevoir son vieil amoureux détrôné.

Elle retourna à Londres où sa présence sur la scène fut interdite. Là, elle rencontra le lieutenant Heald, jeune officier de grande famille, qui l'épousa malgré l'accusation de bigamie que sa famille menaça de porter contre Lola. Les époux allèrent passer la lune de miel en Espagne, où il leur naquit deux enfants. Mais Lola ne pouvait rester longtemps hors de sa vie de dissipation. Elle retourna à ses plaisirs d'antan, et alors il y eut des querelles entre les époux. Elle frappa son mari d'un coup de poignard. Il s'en-

fuit, mais bientôt vint reprendre sa chaîne. Enfin sa famille put lui faire entendre raison, et la nullité du mariage fut prononcée.

C'est alors qu'elle partit en Amérique, où elle fut actrice et danseuse. Sa renommée et le bruit de ses scandales l'avaient précédée. Les salles de théâtre où elle paraissait étaient bondées. Elle recevait des cachets fabuleux et jetait l'or par les fenêtres.

Lorsqu'elle arriva à la Nouvelle-Orléans, elle fit publier qu'elle allait entrer au couvent. Mais peu de jours après elle paraissait à l'Opéra, où tout le monde voulait la voir, et où son succès de curiosité fut considérable.

Ce fut en 1852 qu'elle arriva à San Francisco, lorsque les lieux de plaisirs, les maisons de jeu, battaient leur plein. Les mineurs descendaient des mines portant de petits sacs de peau de daim remplis de pépites et de poudre d'or, qu'ils dépensaient ou jouaient, puis retournaient à leur *claim* les remplir à nouveau. L'or était à foison, c'était la monnaie courante. Partout, il y avait des balances de précision, et presque chacun en portait une petite en écrin. Les deux objets, celui-là et le revolver, étaient à peu près indispensables. Il semblait que les mines seraient inépuisables.

Lola parut d'abord en danseuse au théâtre Mâguire dans Jackson Street.

Sa venue à San Francisco avait été savamment

tambourinée. Elle venait, puis elle ne venait pas. Le désir, l'impatience du public de la voir, avaient été tenus en haleine, ainsi, durant un mois. Puis, enfin, la date certaine de son apparition était annoncée et, pour la première représentation, les places furent vendues aux enchères, d'aucunes rapportant jusqu'à vingt onces d'or.

Ce fut un enthousiasme indescriptible lorsqu'elle parut sur la scène et dansa le fandango qu'elle avait dansé devant le roi de Bavière. Elle amassait des monceaux d'or. A cette époque les scandales étaient si fréquents qu'il ne fut guère tenu compte de ceux qu'elle créa.

Lorsque sa vogue comme danseuse commença à s'user, elle eut l'idée, pour augmenter ses gains, de recevoir l'après-midi des visiteurs qui pouvaient converser avec elle moyennant une forte somme durant un temps délimité. Elle recevait les visiteurs dans une des toilettes qu'elle disait avoir portée à la cour de Munich.

Un soir où elle avait dansé le fandango et charmé les spectateurs par un entrain et un déhanchement extraordinaire, ils demandèrent de le répéter. Mais, fatiguée elle s'y refusa, et comme les spectateurs insistaient et devenaient bruyants, elle s'avança sur le devant de la scène, se retourna et renouvela le geste de Varsovie avec sa jupe de danseuse. Des applaudissements, des hurrahs étourdissants retentirent. A sa

sortie du théâtre, cinq cents spectateurs attendaient pour la voir passer, et son grand succès se renouvela. Tous voulaient la revoir.

De nouveau, elle se maria à San Francisco, épousant le propriétaire du journal *Le Whig*. Mais il en fut de ce mariage comme des précédents. Il dura ce que durent les roses.

Ayant passé plus d'un an à San Francisco, elle partit en Australie. Elle y contracta un engagement avec un directeur avec qui, bientôt, elle se querella, et le cravacha. Mais la femme du directeur vint au secours de son mari avec une cravache et une poigne plus forte que la sienne et, après lui avoir infligé une terrible volée, elle la prit sous son bras et, troussant ses jupes, elle la fouetta jusqu'à ce qu'elle tomba inerte et sans mouvements.

Jusque-là elle avait gagné toutes ses batailles. Après cette retentissante défaite, elle ne pouvait rester en Australie. Et, du reste, son prestige devait en être diminué. Elle ne pouvait plus avoir le succès de curiosité qui l'avait accueillie partout. Elle retourna à Paris où elle fut encore accueillie en amie par Balzac, Eugène Suë et Alexandre Dumas. Elle était riche et ne dansait plus.

En 1859 elle alla habiter New-York, où elle mourut en 1861, âgée de quarante-trois ans, ayant battu tous les records de scandale et de succès féminin.

Adah Isaacs Menken fut une autre jolie actrice qui

eut un grand succès à San Francisco. Elle aussi avait été fêtée et courtisée partout où elle était apparue. A Paris, elle aussi avait voulu, comme Lola Montès, être photographiée, assise sur les genoux d'Alexandre Dumas.

A San Francisco, elle apparut au cirque dans une pièce intitulée Mazeppa qui, dans une des scènes, la faisait parcourir plusieurs fois la piste, attachée toute nue sur le dos d'un cheval fougueux. Elle était très belle, de corps et de figure, et ce spectacle remplissait durant de longues soirées les salles de spectacle, partout où il se produisait.

## CHAPITRE IV

Parmi les pionniers californiens, il y eut deux écrivains, l'un purement humoriste, l'autre humoriste et poète, qui atteignirent une grande notoriété, et dont les œuvres furent traduites en plusieurs langues : Ce furent Mark Twain et Bret Harte.

Le premier, dont le nom véritable était Samuel Langhorne Clémens, était né à Florida, dans l'Etat de Missouri, en 1835. Il fut d'abord typographe, comme tant d'autres écrivains américains, puis pilote, chercheur d'or et journaliste, et enfin conférencier. Il avait été l'un des principaux humoristes de son époque.

Un de ses premiers contes : *La grenouille sauteuse de Calaveras* a eu une renommée mondiale : En un camp minier du comté de Calaveras, il se trouvait des cours d'eau, et dans ces cours d'eau, des grenouilles. Il était de mode, c'était un des sports du camp, de

dresser des grenouilles à sauter lorsqu'on les touchait d'un bâtonnet, et des courses de saut s'organisaient. Un des mineurs du camp avait dressé une grenouille qui avait battu toutes ses adversaires. Un défi fut lancé par un étranger, venant d'un camp voisin et qui possédait, lui aussi, une grenouille sauteuse. Il se fit des paris, modestes d'abord, puis, comme le moment de la course approchait, l'intérêt et l'émotion grandirent et les paris devinrent importants.

Les deux dresseurs et les deux concurrents étaient prêts. Chacun des dresseurs prit en main et examina la grenouille de l'autre, puis l'arbitre les plaça en ligne et, au commandement de « go » chaque dresseur toucha du bâtonnet sa grenouille à la tête. La grenouille étrangère sauta, et sauta loin. L'autre ne bougeait pas. Elle s'efforçait, elle soufflait, elle s'enflait, elle s'époumonnait, mais elle ne bougeait pas. L'autre ramassa l'enjeu de ses paris et s'éloigna.

Le perdant, tout rêveur, ramassa sa grenouille, se disposant à rentrer chez lui. Sans égards pour elle, en raison de sa conduite, il la tenait la tête en bas par une patte de derrière lorsque, de sa bouche, s'échappèrent de nombreux petits plombs dont le poids l'avait retenue sur le sol. L'autre dresseur, en l'examinant, les lui avait coulés dans la bouche.

Dans « les Innocents à l'étranger » au départ du navire de San Francisco, lorsqu'on détache les amarres, Mark Twain salue d'un « Good bye, colonel »



un ami supposé dans la foule sur le quai. Aussitôt cinquante chapeaux se lèvent pour répondre à son salut, présumant cinquante colonels parmi la foule.

Il raconte une conversation avec une jeune fille esquimaude sur les bords de l'océan glacial. Elle lui demande s'il y a aussi à New-York, dans les salons, des canapés en glace comme dans la hutte de neige glacée de son père. Mark Twain l'assure n'avoir jamais vu dans le salon de Mrs Vanderbilt de semblables canapés. Il lui demande pourquoi elle n'est pas encore mariée, présumant qu'elle avait dû avoir beaucoup de demandes : « Oui, dit-elle, mais ces jeunes gens en veulent tous à la fortune de mon père ».

— Et en quoi consiste cette fortune, dit Mark Twain ?

— Mon père, dit-elle, possède cinq hameçons en véritable fer.

Le fer, qui, pas plus qu'aucun autre métal, n'existe dans ces parages, lui semble plus précieux que les peaux de renards argentés et bleus dont elle est couverte, et qui constituent et recouvrent le lit de la famille.

Elle porte, pendu à son cou, ce qui lui paraît être un joyau précieux, et qui est une rondelle de cuivre donnée comme bulletin de bagage du New-York Central Railway.

Bret Harte, poète et humoriste, était né à Albany, Etat de New-York, en 1839. Orphelin de bonne heure,

il vint chercher fortune en Californie où il exerça plusieurs métiers. De maître d'école aux mines, il devint rédacteur en chef de *l'Overland Monthly*, revue mensuelle. Il a écrit des contes humoristiques et sentimentaux. Ses *Exilés de Poker Flat* sont pleins d'émotion, de sentiment. En lisant ses contes il semble que l'on respire l'odeur des pins de la Sierra. Son *Heathen Chinee* est d'un genre unique et tout personnel. Ses personnages sont nature et vivants. Il a parodié les Trois Mousquetaires, sous le titre de : *Les 99 Mousquetaires* et aussi *les Misérables*. Il avait aussi publié un volume de poésies.

Les Indiens avaient été les premiers maîtres du pays. Puis ce furent les Mexicains, race de sang espagnol et indien, qui vinrent peupler la Californie, obtenant des Gouverneurs, après les familles des pionniers espagnols, des concessions de terre sur lesquelles ils se livraient à l'élevage des troupeaux, seule industrie du pays. Les descendants de ces Mexicains sont ceux que l'on appelle Californiens.

Les moines, faisant travailler les Indiens, avaient élevé des missions le long de la côte, et avaient planté de la vigne et des arbres fruitiers qui produisaient de très beaux fruits. Mais la vigne, dans cette terre neuve et forte, ne donnait que des vins très alcoolisés et n'offrant aucune comparaison avec les grands crûs de France.

Les Californiens n'avaient pas lutté contre la main-

mise des Américains sur la Californie. Ils la subirent dans leur indolence et se laissèrent facilement dépouiller de leurs terres et de leurs troupeaux par les Américains, contre l'or qu'ils avaient dédaigné lorsqu'il avait été découvert dans le sud du pays, bien avant la découverte sur le ranch de Süter.

C'est qu'alors la Californie, s'étant peuplée davantage, leur avait offert des plaisirs et des occasions de dépense qui n'avaient pas existé autrefois. Ils n'avaient pas su profiter du beau port de San Francisco, pas plus que des terres vierges et fertiles qui les entouraient. Leur indolence et leur orgueil les empêchaient de s'adonner à aucun travail réel. Ils ne faisaient que le travail nécessaire, et à cheval, pour la surveillance de leurs troupeaux.

Lorsque les Américains annexèrent la Californie, le dernier Gouverneur mexicain, le Senor Pio Pico, par haine des *gringos*, se retira et s'isola sur son ranch.

Il n'est pas dans la nature du Californien d'exprimer ou d'avoir aucune revendication. Il n'est ni conscient, ni organisé. Il n'a aucune sympathie pour l'Américain. Et lorsqu'il commettait un vol, chose rare, c'était généralement qu'il avait faim, qu'il manquait de nourriture, et qu'il eût fallu travailler pour s'en procurer.

Avant la venue des Américains, la vie simple qu'ils menaient, leur suffisait. Un peu de musique, de la danse, la cigarette, un peu de luxe dans leurs vête-

ments, là se bornaient leur ambition et leurs plaisirs.

Les premiers Chinois vinrent en Californie en 1848. Ce furent deux hommes et une femme. A Canton, d'où ils venaient, on disait que la Californie était peuplée par des cannibales. Quelle raison majeure avait incité ceux-ci à y venir malgré cela ! L'affaire de la cargaison de chemises blanches avait contribué à en faire venir d'autres, qui exercèrent longtemps, à San Francisco et dans les villes de l'intérieur, le métier de blanchisseurs et de domestiques. A la fin de 1852, il y avait 25.000 Chinois à San Francisco. Il y en avait 80.000 à la fin de 1882. Ce fut le maximum. Le chemin de fer terminé, la compagnie en avait renvoyé 10.000. Sur 12.000 ouvriers employés à la construction du chemin de fer, il y avait eu 10.000 Chinois.

Le quartier chinois, à San Francisco, était devenu comme une plaie, au cœur de la ville. Le voisinage d'une maison habitée par eux était répugnant, et il s'en dégagait une odeur désagréable aux blancs.

Mais on ne peut nier qu'ils avaient rendu de grands services au pays pour la construction des chemins de fer, des canaux d'irrigation, ainsi que dans l'industrie, travaillant pour un dollar par jour, tandis qu'un blanc ne pouvait subsister avec un salaire si réduit. Il est vrai que pour les travaux durs, le blanc faisait plus de besogne que le Chinois. Le Japonais s'assimile mieux que le Chinois. Mais, devenu très nombreux

aussi, en Californie, il s'est rendu peut-être plus indésirable que le Chinois, étant trop nombreux et étant devenu un concurrent redoutable pour les blancs dans de nombreuses carrières, étant aussi plus sobre et plus économe que le blanc. On lui reproche, non sans raison, de manquer de scrupule et d'honnêteté commerciale, ce que l'on ne peut reprocher au Chinois. Le Japonais achète et accapare des terrains agricoles, des vergers dont il pousse le rendement, y travaillant du lever du soleil à son coucher, lui, sa femme, une véritable esclave, ses enfants, et est un concurrent redoutable.

Les théâtres d'une ville sont généralement l'image du moral et du goût de ses habitants. Les premiers théâtres qui avaient été construits furent l'American Theater et le Bella Union. Le premier se louait à des troupes de passage des ministrels et, une fois par semaine une troupe locale française y jouait, généralement le drame.

Un ancien acteur de drame du boulevard, à Paris, avait, tant bien que mal, organisé une troupe qui y jouait la *Tour de Nesle*, *Trente ans ou la vie d'un joueur*, *Ruy-Blas*, *La Tireuse de Cartes*, *La Closerie des Genêts*. L'ancien acteur du boulevard jouait aussi bien le père noble de la *Closerie*, que le jeune premier, ou le grand premier rôle des autres pièces, et c'était surtout pour lui que l'on jetait sur la scène des pièces de monnaie

d'argent, en guise d'applaudissements, ce dont il n'avait pas du tout l'air de se froisser.

Les minstrels étaient un genre essentiellement américain. Ils représentaient des nègres, mais c'étaient généralement des blancs qui se noircissaient la figure et les mains, et dont les deux premiers rôles, le joueur d'os et le tambourin, qui étaient aux deux bouts du demi-cercle des acteurs sur la scène, adoptaient l'accent des nègres. L'interlocuteur, ainsi nommé, était au milieu et jouait la guitare. Il avait un haut toupet sur la tête, portait moustache et barbiche et était en habit. Toujours grave et sérieux, il posait, entre les chants, des questions au joueur d'os ou au tambourin, auxquelles ceux-ci répondaient d'une façon comique qui faisait rire. Les chants étaient avec gigue ou repris en chœur par la troupe. Ben Cotton et Joë Murphy, étaient considérés les meilleurs comiques du genre.

Le Bella-Union, située aux confins de ce que l'on appelait la côte de Barbarie, quartier douteux, était un genre de Music-Hall ressemblant aux caté-concerts des villes de province en France, dont la troupe était en majorité des femmes, habillées de court et qui, entre les actes, allaient s'asseoir sur les genoux des spectateurs des loges, et qui poussaient à la consommation du champagne. A ce théâtre ne venaient que des hommes. Il y avait aussi d'autre lieux de plaisir du même genre, dans des sous-sols, mais moins im-

portants. Plus tard, ces sortes de spectacles furent interdits. Un peu plus tard, Thomas Maguire l'impresario de toujours, construisit le théâtre Jenny Lind, où vinrent jouer, longtemps des acteurs célèbres comme Edwin Forrest, Edwin Booth, Lawrence Barrett, John Mc Cullough. Le goût artistique s'était développé et se manifestait.

Jenny Lind, qui y vint chanter, était une cantatrice suédoise, alors dans tout l'éclat de la jeunesse, du talent et de la voix, à qui Barnum avait fait une réclame monstre, et qui eut un grand succès dans toute l'Amérique.

Plus tard, Maguire construisit le Grand « Maguire-Opéra-House » où les grandes troupes de passage, telle celle de Mapleson qui avait épousé la jolie cantatrice de l'Opéra-Comique, Marie Rose, vint avec la Patti. Celle-ci lors de son premier voyage à San Francisco, eut un tel succès que les places étaient augmentées de trois dollars les soirs où elle chantait. Pour la première représentation, les places avaient été vendues aux enchères. On avait même vendu des billets pour être debout, au pourtour et dans les travées, dont certains avaient été revendus cent dollars.

Le lendemain de la première représentation, la police dressa un procès-verbal au directeur, qui en fut quitte avec cinquante dollars d'amende. Mais quelle catastrophe eut pu avoir lieu s'il y avait eu une alerte d'incendie, avec les travées bourrées de spectateurs.



J'allais oublier le *Métropolitan Theater*, dans la rue Montgomery, qui succéda à l'Américan Theater qui fut démoli, plus tard, pour la construction de « Montgomery avenue » mais qui, plusieurs années durant, fut occupé par la troupe Bianchi d'Opéra Italien, qui chantait surtout les opéras de Verdi, très en vogue alors. Le ténor, gros et court, Bianchi, qui était le directeur, avait la voix bêlante et plaintive, tandis que le baryton, Mancusi, avait toujours l'air féroce et pouvait inspirer la crainte aux spectateurs des premiers rangs, lorsqu'il s'avavançait vers eux de deux ou trois pas, coléreux et le poing tendu. La cantatrice prima donna, possédait une très belle voix et chanta, plus tard, à Paris à la salle Ventadour, avec grand succès. C'était la signora Brambilla.

Il y eut ensuite le « California Theater » dans la rue California, et le « Bush Street Theater ». Au California Theater il y eut d'abord, et durant plusieurs années, une troupe homogène d'excellents acteurs de tragédie, tels Lawrence Barrett, Mc Culough, Forrest, et une bonne troupe de comédie. Le Bush Street Theater mérite une mention particulière parce que là était un figurant, plus tard petit rôle. Julius Kahn, qui étudia les codes, devint secrétaire d'un avocat, puis avocat lui-même, et fut élu membre du Congrès de Washington, pour la ville de San Francisco. Il fut réélu tous les quatre ans, pendant trente années, devint président de la commission de l'ar-



mée du Congrès, et vint en France en cette qualité, durant la guerre de 1914-1918; et lorsqu'il mourut, les électeurs reconnaissants pour les services qu'il leur avait rendus, élirent sa veuve Madame Florence Kahn, pour le remplacer au Congrès, où elle siège actuellement.

Au « California Theater » il y eut la troupe française d'opérette « d'Aimée », artiste des Variétés de Paris, avec l'original « Général Boum », venue pour trois semaines, et qui resta deux ans jouant tous les soirs. L'auteur de ce livre faisait, une fois par semaine, le voyage de San Francisco, 190 kilomètres, pour entendre une opérette par cette excellente troupe qui lui rappelait la France lointaine.

C'était en 1880, qu'un jour on avait apposé quelques petites affiches manuscrites annonçant la représentation d'« Aïda » par une troupe italienne.

Il n'y eut qu'un petit nombre de spectateurs dans la salle, mal éclairée, l'orchestre restreint. Mais lorsque la toile se leva et que le ténor chanta l'air, *Céleste Aïda*, par lequel débuté cet opéra, ce fut un enchantement dans la salle. La plupart des spectateurs venus sur le peu d'annonces, sans réclame dans les journaux, étaient des amateurs de musique, et firent à ce ténor et à la troupe, l'accueil et la réclame qu'ils méritaient.

Ils étaient venus du Mexique, où le directeur s'était ruiné, avait épuisé sa caisse, faisant partie de la route à pied. Ils avaient obtenu la salle et quelques musi-

ciens et des choristes, à crédit. Mais la suite de leurs représentations fut un triomphe. Le ténor malgré des offres alléchantes pour New-York, refusait de quitter son directeur avant que celui-ci se soit refait. Et lorsque, un an plus tard, Mapleson l'engagea pour chanter avec la Patti, celle-ci, après le premier soir, ne voulut plus chanter avec lui. C'était alors pour elle l'été de la Saint-Martin, et sa belle et puissante voix de ténor l'anéantissait.

## CHAPITRE V

Parmi les pionniers de Californie, il y eut deux firmes qui, ayant débuté assez modestement, l'une à San Francisco, en 1849, l'autre dans le Comté d'El-dorado, aux mines d'or, méritent une description particulière pour l'importance qu'elles eurent, plus tard, dans la finance mondiale.

L'une la maison A... venait de la capitale d'un des Etats du sud des Etats-Unis, où deux frères, Abraham et Salomon, exploitaient un petit magasin de tissus et mercerie, le cadet colportant tout le jour, sa balle sur le dos. C'était, pour lui, une rude besogne, mais il était grand, robuste et, tout enfant, il avait vu son père faire de même, travaillant durement toute la semaine afin de nourrir sa femme et sept enfants, ce qui ne l'empêchait pas, le vendredi soir venu, de

se prélasser, la calotte à gland sur la tête, les pantoufles aux pieds, à la table familiale éclairée de la lampe à sept becs, devant la carpe à la juive traditionnelle, le *Kougel* et le pain à l'anis du Sabbat. Le samedi il jouissait du repos sacré et, durant le service à la synagogue, ou au café l'après-midi, en faisant sa partie de dominos, il ne laissait pas ses pensées s'étendre aux duretés de la semaine, mais se trouvait heureux de pouvoir sanctifier le jour du Sabbat ordonné par l'Éternel.

Le père était mort laissant peu de ressources à sa veuve et ses enfants, pas encore adultes. Elle dut se remarier. Ce second mari colportait aussi dans les villages, marchant tout le jour derrière sa voiture attelée d'un âne, en lisant le Talmud. Le nombre des enfants s'accrut encore de quatre, mais le bien-être ne s'augmentait pas, et l'avenir restait incertain.

C'est alors qu'Abraham et Salomon, suivant en cela l'exemple de beaucoup de leurs compatriotes coreligionnaires, qui allaient au Brésil ou dans l'Amérique du Nord, partirent dans ce pays.

La fortune ne souriait encore que modestement à Abraham et Salomon, mais ils avaient pu faire de petits envois d'argent à leur mère, de temps à autres, et, peu à peu, ils augmentaient leur avoir.

Lorsqu'en 1849 eut lieu l'exode pour la terre promise de Californie, ils partirent emportant leurs marchandises. Ils firent du commerce de gros sous une

tente, vendant surtout à leurs compatriotes, colporteurs dans l'intérieur du pays lesquels, lorsqu'ils venaient à San Francisco, couchaient sur des matelas sous leur tente, ainsi qu'ils faisaient eux-mêmes. Et cela faisait une bonne garde, la nuit, pour leurs marchandises. Leur parfaite honorabilité étant connue, ils avaient obtenu un certain crédit à New-York, et étendaient peu à peu leurs affaires.

Ils avaient fait venir leurs deux frères Saül et Esaïe, et Abraham était parti à New-York, d'où ils recevaient leurs marchandises.

Mais le 25 décembre 1850, un violent incendie, en une nuit de tempête, détruisit toute la ville basse de tentes et de bois. Ce fut heureux pour eux qu'ils aient, cette nuit, donné asile à six colporteurs, leurs clients, car cela leur permit de mettre en lieu sûr toute leur marchandise. Abraham, qui était à New-York où la nouvelle arriva trois semaines plus tard, sans que l'on en connût les détails, avait obtenu un moratoire avantageux, et avait expédié de nouvelles marchandises. Celles-ci, arrivant lorsque la ville manquait de stocks, et les marchandises sauvées de l'incendie rapportant de grands prix, cela leur permit de s'agrandir et de s'installer dans une maison de bois.

La ville, après l'incendie, s'était agrandie. On avait continué à remplir les bords de la baie du sable des collines et cinq rues, parallèles à la rue Montgomery, jusqu'où venait la mer en 1848, étaient prises sur

la baie et construites sur terrain ferme. Ces nouveaux terrains, achetés à l'État, furent couverts de maisons de briques, ainsi que les rues transversales qui furent allongées jusqu'aux quais.

Abraham alla s'établir à Paris, faisant alors les achats dans les villes de fabrique françaises, telles que Roubaix, Reims, Lyon, ou en Angleterre, à Belfast, Dunfermline, Manchester et Bradford. Les deux frères Saül et Esaïe se trouvant assez riches avec une fortune modeste, autrefois inespérée, et ne voulant pas, plus longtemps, manger des mets non préparés selon les préceptes de la Bible, retournèrent dans leur pays, et un frère plus jeune, l'aîné des fils du second mari et un de leurs cousins, vinrent prendre leur place.

Par la suite nous verrons comment la fortune de cette maison s'augmenta à un tel point que ses descendants et successeurs sont aujourd'hui classés parmi les plus puissants financiers du monde.

L'autre maison dont nous avons parlé plus haut était la maison Seligsberg Brothers. Ils étaient trois frères : Joseph, David et Mardochee. En 1849, ils s'étaient établis dans le comté d'Eldorado, en un village minier, dans une maison de pierres, où ils avaient ouvert un magasin de confections pour hommes. Ils prospérèrent tant et si bien qu'ils purent, cinq années plus tard, s'établir à San Francisco en maison de gros.

Lorsqu'éclata la guerre de sécession, la Californie, tiraillée par les deux adversaires, put être assez indé-

pendante pour refuser la conscription, ainsi que le cours forcé des *Greenbaks*. L'or seul avait cours. Les dettes dues aux maisons de gros devaient être payées en or, tandis que ce que devaient les marchands de San Francisco aux maisons de New-York, pouvait être payé en papier-monnaie dont le cours variait entre 18 % et 25 % par rapport à l'or. Cela enrichit toutes les maisons d'importation de San-Francisco.

En 1867 ils cédèrent leur maison de commerce et s'établirent banquiers à San Francisco, à New-York, Paris et Londres. Mais là cessa leur ascendance et depuis la mort de Joseph, l'aîné, son étoile s'en alla, déclinant, pour n'être qu'un satellite, comparée au soleil splendissant de la maison A....

La maison A... lorsqu'à leur tour ils s'établirent banquiers, d'abord à San Francisco et à New-York, s'était spécialisée dans le change, alors presque abandonné par les grandes banques de New-York qui s'occupaient presque exclusivement de financer des chemins de fer, alors quelquefois trop jeunes encore pour être de bon rapport, et ils escaladèrent rapidement les degrés de la grande fortune.

Les Selisberg après avoir vu le succès couronner leurs affaires pendant dix-huit ans, se fourvoyèrent dans des chemins de fer qui leur causèrent à eux, et surtout aux actionnaires et obligataires, certains déboires, tandis que la maison A... est devenue la première maison de change du monde.

Les Seligsberg de New-York avaient l'habitude de passer les mois d'été à la plage fashionable de New-York, à son plus luxueux hôtel.

Cette plage et cet hôtel avaient appartenu à un des plus grands négociants de cette ville, ami de Joseph Seligsberg. Ce négociant possédait aussi la plus importante maison de nouveautés en gros et la plus importante maison de nouveautés en détail de New-York. Il était mort et avait laissé à sa veuve une fortune considérable et toutes ses propriétés. Sa veuve, ne voulant pas exploiter ces affaires et, confite en dévotion, voulant avoir seulement les revenus nécessaires à ses dépenses et à ses œuvres, abandonna tout l'actif de la succession à l'avocat de son mari, à charge seulement de lui verser la somme nécessaire à ses besoins durant sa vie.

Cet avocat était l'ennemi de Seligsberg et, lorsque ce dernier écrivit pour retenir à l'hôtel fashionable son appartement coutumier, il lui fut répondu qu'il n'y aurait pas, cette année, de chambres pour lui.

Cela se répandit. A des reporters de journaux, l'avocat dit que les Seligsberg étaient indésirables parce qu'ils avaient l'habitude de jouer au pocker, le dimanche, en bras de chemises dans les couloirs de l'hôtel, avec bruit, ne respectant pas le calme de ce jour sanctifié ; et que leurs dames arboraient trop de toilettes tapageuses et trop de bijoux. Tout cela choquait la clientèle américaine de l'hôtel. Le bruit se répandit



aussi que cet hôtel serait désormais fermé aux Israélites.

Cela causa un scandale extraordinaire aux Etats-Unis. De tous les Etats, les coreligionnaires des Seligsberg fermèrent leurs comptes dans les deux maisons de nouveautés, qui perdirent ainsi le tiers de leur clientèle. L'hôtel aussi souffrit, perdant des clients qui n'approuvaient pas cette mesure.

Il y eut un résultat plus grave. Environ quinze ans après ces événements, le fils de l'avocat à qui étaient échues les deux plus grandes maisons de nouveautés de New-York, si prospères autrefois, eut à déposer son bilan.

Ce qui tend à prouver qu'il ne suffit pas d'acquérir ou de recueillir de grandes fortunes, il faut aussi savoir les conserver.

Quant au richissime marchand, sa tombe fût violée avant que le mausolée n'ait été construit, et son cadavre volé et mis à prix. Mais la veuve refusa le chantage, et le cadavre de cet homme qui avait laissé une si grande fortune, ne fut jamais enseveli en un cimetière.

## CHAPITRE VI

L'année 1860 vit le début de la période de transition entre l'époque où, depuis 1850, on ne s'occupait guère, en Californie, que de mines d'or, et l'époque des années consécutives à 1860, où l'intérieur de l'Etat et les territoires adjacents se peuplaient, et où l'agriculture prenait l'importance qu'elle a conservée.

Durant la période de 1850 à 1860, les pionniers n'avaient considéré la Californie et la côte du Pacifique que comme une région à être exploitée pour ses trésors cachés, et puis à être abandonnée.

Dans cette période on vit les vallées presque désertes et silencieuses, exploitées jusqu'alors seulement par les Californiens nonchalants, éleveurs de troupeaux, changées en terres fertiles, couvertes d'épis et d'arbres fruitiers. On vit les collines se couvrir de plants de vigne, et ce fut le début de la grande industrie des conserves de fruits et de la grande production du vin.

On vit alors dans le sud de l'Etat, où les pluies étaient plus rares que dans le nord, le début d'un système d'irrigation qui a prévalu et qui s'est propagé, et qui a porté à plus du centuple, la valeur des terres de nombreux comtés. Et où il ne se trouvait que de petits villages, ce sont maintenant des villes prospères. Et de nombreux vaisseaux venaient charger les blés de Californie pour les transporter dans les ports européens.

Ce système d'irrigation propagé partout, qui avait causé la plus-value des terres, a amené une autre culture, plus profitable que celle du blé, dans les vallées de Californie : ce sont des orangers, des amandiers, des figuiers, des pêches, des abricots, des prunes, etc., conservés et expédiés en énormes quantités dans toutes les parties du monde.

San Francisco était devenu aussi un port de transit pour les produits de l'orient, et ce fut ainsi surtout après la construction du chemin de fer transcontinental.

Ceux qui n'ont pas connu San Francisco de l'époque de 1860, ne peuvent s'imaginer ce qu'était alors la rue Montgomery aujourd'hui devenue, hélas ! ce que sont à Paris les galeries désertes du Palais-Royal.

Montgomery Street avait été tout San Francisco, comme le boulevard des Italiens, du faubourg Montmartre à la Chaussée d'Antin, avait été tout Paris à la même époque. De la colline du télégraphe à la rue

Market, artère centrale de la ville, neuf pâtés de maisons étaient toute la rue Montgomery. Mais, dans le milieu de la rue, dans la longueur de deux pâtés de maisons (deux blocks) entre les rues California et Bush, toute la vie sociale de la ville se concentrait.

Dans le milieu de la journée, aux heures affairées, on pouvait rencontrer là tous ceux qui valaient d'être connus. Et aux heures d'après-midi, toutes les femmes qui pouvaient faire montre d'un joli minois ou d'une belle robe, venaient se montrer là. Cela faisait de Montgomery, entre California et Bush Streets, un endroit de promenade délicieux et des plus intéressants.

Le samedi, à la sortie des matinées théâtrales, c'était la promenade traditionnelle des jeunes filles au teint de rose de San Francisco.

Dans les rues adjacentes, California, Pine et Bush Streets, toutes les grandes affaires se traitaient entre dix heures du matin et quatre heures du soir. Les banques, les grandes maisons de commerce, les bourses, les grands courtiers, les agents de change, les grands marchands, les théâtres, se trouvaient dans ces trois rues adjacentes de la rue Montgomery, tandis que dans cette dernière rue, tous les grands hôtels, tous les magasins de luxe, tous les cercles, presque tous les avocats, tous les docteurs en renom, les bars les plus luxueux du monde se trouvaient réunis.

Dans ces bars, sur une longue table, se trouvaient

des hors-d'œuvres variés, des homards, des pièces de bœuf rôti, des gigots, des salades, que les clients du bar pouvaient consommer gratuitement. D'aucuns servaient un repas chaud, gratuit, à midi.

Ne pas être établi dans la rue Montgomery ou dans les rues adjacentes, et proche de cette rue elle-même, équivalait à être au loin.

Bien des projets avaient été conçus pour prolonger la rue au sud de la rue Market, mais comme cela ne put se faire, ce fut la perte de la rue Montgomery.

La naissance des tramways à corde souterraine, tel celui de Belleville, y contribua bien aussi. Ce système de traction, inventé par Holladay, propriétaire de tréfilerie, prit naissance d'après les appareils qui, dans certaines mines, transportaient le minerai aurifère dans des paniers, qu'une pince retenait à une corde métallique qui traversait les creux et les gouffres d'une colline à l'autre.

On n'avait pas découvert que de l'or, en Californie, que 41 de ses comtés produisent, surtout au nord et au centre. On y trouve aussi de l'argent, du mercure, du platine, du cuivre, du fer, du plomb, de la magnésie, du gypse, de l'asbestos, de l'antimoine, du manganèse, du soufre, de la soude, du sel, du ciment, de l'onyx, de la travertine, de l'ardoise, du charbon, des tourmalines, des eaux minérales chaudes et froides, des sources de boue, du marbre, du granit et du bitume. La mine de New Almaden a produit

en quarante ans un million de bouteilles de mercure.  
Quant au pétrole, c'est la Californie qui vient en  
tête de liste pour sa production.

## CHAPITRE VII

En 1860 une conflagration politique secoua furieusement les Etats-Unis. L'union des Etats menaçait de se rompre. Si cette rupture avait eu lieu, qui pourrait dire quel désastre eût pu en résulter pour ce pays.

La prospérité grandissante de la Californie ne fut pas atteinte par la guerre de sécession, et ne subit aucun arrêt de ce fait. La Californie était isolée, et le seul état de l'Union sur la côte du Pacifique. Si cet état se fût déclaré pour les états du sud, avec sa grande production d'or, si précieuse pour celui qui le recevait, cela eût fortement compliqué la situation pour le gouvernement fédéral. Il n'y avait pas, alors, le chemin de fer transcontinental, traversant les montagnes Rocheuses et la Sierra Nevada. Le seul accès à San Francisco était par la Porte d'Or. Ses fortifications étaient alors considérées imprenables.

Il eût été facile, de là, de maintenir les relations à travers l'Arizona, à peine peuplée encore, avec les Confédérés du Texas, point stratégique très important des Sudistes. Avec San Francisco, les Confédérés eussent été maîtres de l'océan Pacifique. Pour toutes ces raisons, le gouvernement de Washington n'osa pas imposer le cours forcé du *greenback*, ni la conscription, à la Californie. Cet état était peuplé par un nombre d'étrangers plutôt favorables au Sud. Quant à la population américaine, environ un tiers était alors natif du Sud.

Depuis plusieurs années la question de l'abolition de l'esclavage était prééminente dans la politique intérieure des Etats-Unis. Les états du sud étaient presque entièrement livrés à la culture du coton et du tabac. Les plantations de coton, surtout, étaient la richesse de ces Etats.

Le travail était fait par des nègres esclaves, lesquels étaient une main-d'œuvre de grand rapport, puisque, non seulement ils faisaient tout le travail de la plantation, mais encore ils produisaient de la chair humaine, laquelle avait une valeur marchande.

Le planteur était souverain maître de l'esclave, avec droit de punition corporelle, qui était équivalent au droit de vie et de mort. Le planteur avait un ou plusieurs surveillants des esclaves, armés d'un fouet. Pourtant il existait une sauvegarde pour l'esclave,



c'était que l'intérêt du maître n'était pas de détruire sa marchandise.

Les lois des états esclavagistes protégeaient le planteur dans tous ses droits sur l'esclave, et l'aidaient à faire la chasse avec des chiens (*blood hounds*) dressés dans ce but, aux esclaves qui se seraient enfuis.

Le planteur du Sud se considérait être d'une race supérieure aux hommes du Nord, et n'eût pas voulu être commerçant ni industriel. La femme ou la fille du planteur, la créole, se faisait toujours suivre d'une esclave, et ne se baissait pas pour ramasser sa pelote de fil tombée, lorsqu'elle brodait.

Le Président de la République des Etats-Unis avait toujours été nommé par le parti démocrate, et pris dans le Sud. Aux élections de 1860, les démocrates désunis s'étaient divisés et avaient tenu deux conventions, et nommé deux candidats.

Le nouveau parti républicain, anti-esclavagiste, avait posé la candidature d'Abraham Lincoln pour succéder en 1861 à Buchanan, président esclavagiste. Les démocrates ayant maintenu leurs deux candidats, ce fut Lincoln qui fut élu.

Dans tout le sud, ce fut le signal de la guerre civile. Les états de la Floride, de la Georgie, de l'Alabama, de la Louisiane, du Texas, de l'Arkansas, de Tennessee, et une partie de la Virginie se déclarèrent en état de sécession de l'Union. D'autres états suivirent cet exemple plus tard.

Les états du sud s'étaient organisés pour la guerre avant l'inauguration de Lincoln, qui devait avoir lieu en 1861. Ils déclarèrent qu'ils ne permettraient pas l'inauguration d'un président abolitionniste. Ils nommèrent Jefferson Davis président des états confédérés, et levèrent des armées dont le général Robert Lee, de l'armée fédérale des Etats-Unis, devint le chef.

Le 12 avril 1861, ils bombardèrent le fort Sumter, ce qui fut le premier acte de la rébellion. Ils avaient ainsi passé le Rubicon! S'ils ne se fussent pas rebelles, l'abolition de l'esclavage n'eut eu lieu que peu à peu, et avec indemnités aux possesseurs d'esclaves. Leur attaque rendit inévitable la proclamation par le président Lincoln, de l'abolition de l'esclavage. La conscription fut décrétée, et de différentes parties de l'Europe, des volontaires, certains attirés par les avantages pécuniaires offerts, vinrent grossir les rangs ou remplir les vides, de l'un ou l'autre côté.

Le général Mac Dowell qui, après la guerre, commandait à San Francisco le département du Pacifique, était le général en chef des armées du Nord, et il se fit battre à la bataille de Bull-Run, le 21 juillet, par Beauregard et Johnston, et ce fut la débandade de l'armée du Nord.

Le Sud avait l'avantage de s'être préparé à la guerre le premier, et il y avait parmi les Sudistes plus de généraux aguerris à la guerre contre les Indiens. De plus, le coton leur avait procuré beaucoup d'or.

Mac Dowell fut remplacé par Mac Clellan, et l'année 1862 débuta par une campagne menée énergiquement par les fédérés. En juin ils furent battus à Fair Oaks, et la capitale Washington, fut en danger d'être prise. Ils concentrèrent leurs troupes, et le 30 août ils livrèrent la deuxième bataille de Bull Run, où, de nouveau ils furent battus.

Mais sur les côtes de l'Atlantique et sur le Mississipi on se battait avec fureur et, là-bas, les fédérés furent vainqueurs. La bataille de Vicksburg leur donna la maîtrise du Mississipi. A partir de 1863 les fédérés prenaient l'avantage. Ils occupèrent le Tennessee et se concentrèrent au nord du Potomac. Lee, alors, livra à Gettysburg une bataille qui dura trois jours et fut gagnée par les fédérés. Ceux-ci s'étaient formés en combattant.

Ce fut alors que le général Sherman, dans sa marche à la mer à travers la Géorgie, brûla toutes les récoltes de coton sur sa route. Et le Sud ne pouvant plus expédier des cargaisons de cette matière en Europe, ne pouvait plus obtenir l'or nécessaire à la continuation de la lutte.

Ensuite ce fut la prise de Richmond, la capitale des confédérés, et la reddition de l'armée de Johnston et des autres armées du Sud à Sherman, et la cause du Sud était perdue.

Le général W. T. Sherman, le grand vainqueur du Sud, plutôt que Grant qui en a eu le crédit et le

bénéfice, avait été établi banquier à San Francisco. Né en 1820 dans l'état d'Ohio, il devint, en 1836, élève à l'école militaire de West Point, et servit dans les guerres contre les Indiens. Promu capitaine, il démissionna pour aller en Californie en 1853. Là, il ne s'occupa que de finance et prit part au développement de la ville. En 1860 il était nommé directeur d'une école militaire de Louisiane, et l'année suivante la guerre de sécession éclatait. Il hésita tout d'abord à prendre parti et se battre contre ses élèves mais, devant les premières défaites du Nord, dont faisait partie son état, il n'hésita plus, et accepta le grade de général de brigade. Mais lui aussi se formait en combattant. Ce fut lui qui prit Vicksburg et Atlanta, d'où il fit sa marche à la mer, ce qui décida de la victoire finale.

Le général Grant (Ulysses S. Grant) né, lui aussi, dans l'Ohio, en 1822 était également entré à West Point. Il servit dans la guerre contre le Mexique puis, comme capitaine, fut en garnison en Californie, à Knights Landing durant plusieurs années. Il quitta l'armée et la Californie en 1854. Dès le début de la guerre civile, il leva une compagnie de volontaires et fut bientôt nommé général, sans passer par tous les grades. Il contribua à prendre Vicksburg et fut vainqueur à Lookout Mountain et dans la bataille de quatre jours, qu'il gagna parce qu'il avait plus de renforts à jeter dans la fournaise que son adversaire.

Il fut élu président des Etats-Unis en 1868, et en 1872 il fut réélu.

Dans les caricatures on le représentait ayant un énorme cigare à la bouche. Et, du reste, il mourut du cancer des fumeurs.

Mais, lors de sa seconde présidence, il permit autour de lui des trafics scandaleux, et soutint son ministre de la guerre, le général Belknap, qui en était coupable, refusant de le renvoyer. Les Républicains, encore hynoptisés par l'auréole de la victoire, avaient fermé les yeux sur ses erreurs.

Il se présenta une troisième fois pour la nomination à la Présidence, mais il était devenu impopulaire et ne put obtenir la candidature du parti républicain. Ses dernières années furent tristes. Il avait englouti toute sa fortune, ainsi que l'argent de ses amis dans des spéculations, et dut être pensionné par le gouvernement des Etats-Unis.

Il n'était pas un homme d'Etat et parlait peu, et pour cause. Une quatrième fois il chercha, en 1884, à se faire élire à la Présidence. Ses amis politiques firent une campagne bruyante pour lui, cherchant à ranimer les vieilles haines, secouant le torchon rouge, comme l'on dit en Amérique, mais ce fut en vain. Il était bien fini, et l'on ne pouvait plus ranimer la flamme éteinte.

L'auteur de ce livre s'était trouvé en face de lui, devant une porte d'ascenseur, au Palace Hôtel de San

Francisco, à cette époque. Il était en habit noir et chapeau de soie. Il lui paraissait petit, tâtilon, sans prestige. Et l'auteur se disait : Comment, c'est là le foudre de guerre qui, étant Président des Etats-Unis, successeur de Washington, avait envoyé à Guillaume 1<sup>er</sup>, après la bataille de Sedan, une dépêche de félicitations, effaçant le souvenir de Lafayette et de Rochambeau, ainsi que l'aide que la France avait prêté aux Américains à une époque critique pour eux, avec une armée, une flotte et de l'or. Et en descendant dans l'ascenseur avec lui, il se le représentait plutôt comme le petit capitaine de Knights Landing, ou dans sa tannerie, que comme occupant le fauteuil présidentiel de Washington, Jefferson et Lincoln.

La reddition des armées confédérés semblait avoir résolu définitivement la question de l'esclavage. Mais il n'en fut pas ainsi. Il fallut encore des années avant que les haines engendrées par la guerre fussent éteintes. On avait vu, en Californie, un ministre protestant refuser d'écouter l'appel de son fils unique, à son lit de mort, parce que celui-ci avait, se trouvant dans le sud lorsque la guerre éclata, combattu pour ce côté. Et son fils se mourait, abandonné, à l'hôpital, à vingt-cinq kilomètres de lui. Et l'on vit un Nordiste ayant une situation sociale importante, donner sa fille, une blanche, en mariage à un nègre, pour l'exemple. Et lorsque le Président du Sud, Jefferson Davis, vaincu, s'enfuyant déguisé en femme, fut pris, et que Horace

Greeley, le plus grand journaliste des Etats-Unis, directeur de la *Tribune* de New-York, s'offrit comme garant pour sa mise en liberté, ce fut dans le parti républicain, un scandale épouvantable.

Ce n'était plus, pour les radicaux, le chef du parti qui avait dirigé, pendant la guerre, sa politique dans la presse. C'était un traître au parti. Son influence qui avait été considérable, était devenue nulle. Journaliste politique, il était un conducteur d'hommes, et il aimait traiter toutes sortes de sujets dans son journal, même l'agriculture dont il connaissait peu.

Aussi un journaliste, mauvais plaisant, écrivit, un jour, un article d'agriculture *à la manière de* Greeley, attribué à lui, dans lequel il conseillait aux fermiers, au lieu de planter et récolter des pommes vertes, de planter plutôt des pommes tapées, qui se vendaient quatre fois plus cher.

Il était tempérant, ne buvant jamais d'alcool, écrivant des articles de journaux sur la tempérance. A un banquet politique, un autre mauvais plaisant, lorsque Greeley demanda une limonade au lieu de champagne, y fit verser un peu de whisky. Horace Greeley trouva la limonade à son goût et en demanda une autre. Celle-là était encore un peu plus *à son goût*. Et comme il avait beaucoup parlé et avait la gorge sèche, il en demanda une troisième ; celle-là fut encore plus *à son goût*. Et l'on vit cette chose extraordinaire : Horace Greeley titubant jusqu'à sa voiture.



Pendant la guerre, la Californie était restée loyale au gouvernement fédéral. Les Sudistes avaient bien essayé de faire pencher la balance vers le Sud. Ils pensaient avoir un avantage du fait qu'avant la guerre le général Johnston commandant l'armée du Pacifique, était natif du Kentucky, et qu'il avait encore ce commandement lorsque la guerre éclata. Mais il refusa d'écouter les conspirateurs. Pourtant Lincoln le remplaça, et alors il démissionna et, avec quelques compagnons, il partit, traversa l'Arizona infesté d'apaches au prix de mille périls, et arriva au Texas. Il eut un commandement important du gouvernement confédéré, fut vainqueur en plusieurs batailles, mais à la bataille de Shiloh, blessé au pied, il refusa de se faire panser tant que la bataille dura, et saigna jusqu'à ce qu'il tomba de cheval, mourant. La disparition du général Johnston, qui inspirait la plus grande confiance à ses soldats, fut cause de la perte de la bataille.

Pendant la guerre, lorsque le sort de la Californie était encore indécis, l'un des sénateurs, de l'état, Broderick, orateur distingué, parcourait l'état et, quoique démocrate, exaltait dans ses discours la cause du Nord. Il était très influent et très écouté. Aussi les Sudistes décidèrent de le supprimer. L'un d'eux l'avocat D. S. Terry, un géant, homme violent, excellent tireur, sans scrupule, fut chargé de lui chercher querelle et l'accabler à un duel. C'est ce qu'il fit, lors d'un banquet politique. Et Terry tua Broderick. Ce



fut une grande perte pour la cause du Nord. En ces temps, en Californie, le meurtre en duel n'était guère puni. Le meurtre n'était criminel que s'il avait le vol pour motif ou pour but. Terry, lui-même, ainsi que nous le verrons plus loin, mourut, abattu d'un coup de revolver.

Pendant la guerre, on avait chanté, dans le Nord : « Nous pendrons Jefferson Davis au pommier le plus grand ». Les chefs radicaux eussent voulu qu'il en soit ainsi, mais ils n'étaient pas les seuls maîtres de l'heure. Un des chefs de l'aile radicale du parti, était Benjamin Butler, avocat devenu général sans avoir jamais été soldat. Son énergie et sa vigueur lui procurèrent quelques succès, et il subit tout autant de défaites. Lorsque l'amiral Farragut eut réduit la ville de *New Orléans*, port principal des confédérés, ce qui contribua à paralyser le Sud, Butler occupa la ville. On l'accusait d'avoir quelque peu pillé et de s'être approprié des cuillères d'argent. Toujours est-il que ses mesures draconiennes, sa haine des vaincus, le firent rappeler.

Lincoln qui, durant la guerre, avait fait preuve d'une énergie inébranlable, et qui était un caractère noble et désintéressé, penchait pour la clémence envers les vaincus. Mais il ne jouit de la victoire que peu de jours. Un sectaire, J. Wilkes Booth, frère du grand tragédien Edwin Booth, acteur lui-même, le tua au

grand théâtre de Washington, sauta de l'avant-scène sur le théâtre, et s'échappa.

Mais il fut découvert dans une ferme en Virginie, peu après, par une troupe de cavalerie et refusant de se rendre, il fut tué d'un coup de fusil.

Le successeur de Lincoln, le vice-président Johnson, qui, en politique, était démocrate unioniste, ex-apprenti tailleur, sorti des rangs du peuple, élu au Congrès, puis au Sénat, gouverneur d'Etat, était lui aussi pour la clémence. Persécuté constamment, en raison de cela, par les radicaux, et mis en accusation devant le Sénat, il se retira vers la fin de son terme de Présidence.

## CHAPITRE VIII

Pendant la guerre de sécession, en 1864, une grande sécheresse avait désolé la Californie. Comme année stérile ce fut un record. La saison des pluies est ordinairement de novembre à février. Durant ces mois, en 1863 et 1864, il n'était pour ainsi dire, pas tombé une goutte d'eau dans le centre et le sud. L'année 1864 fut un printemps continuel. Dans la vallée du San Joaquin, qui a plus de 300 kilomètres de longueur, où il n'y avait alors que les habitations éparses des éleveurs, les villages de quelques maisons, éloignés de vingt à quarante mille, les uns des autres, le voyageur apercevait de minces colonnes de poussière s'élevant de la terre brûlée par le soleil. Et à l'est du fleuve, dans les plaines de sable, il était trompé par le décevant mirage, sur le sable brûlant, paraissant être la

nappe d'eau désirée, qui s'éloignait toujours plus il s'en rapprochait.

Il rencontrait, de temps en temps, une bande de 1.500 à 2.000 moutons, maigres, poussiéreux, à moitié morts de faim, trotinant lentement vers la montagne, en quête de rares pâturages desséchés, afin de ne pas crever de faim.

Dans toute la vallée il n'y avait, pour ainsi dire, encore aucune culture, rien que de l'élevage. Il y avait quelques mines, à faible rendement, dans le comté de Tulare. Mais en cette année 1864, il y eut une trouvaille extraordinaire. Le bruit s'en était répandu à San Francisco, mais les anciens placers d'El-dorado, de Calaveras et autres ne rendaient plus de quoi satisfaire le mineur, et il y avait eu de tels dé-sappointements dans de soi-disant découvertes mer-veilleuses, qu'il fallut quelque temps pour décider un nombre de mineurs à se diriger là.

Souvent des minerais de quartz d'or ou d'argent de très grande richesse avaient été expédiés à San Francisco, et exposés dans la vitrine, derrière la devanture de quelque bureau d'essayage dans Montgomery Street, ou chez quelque *broker*. Et alors les titres de cette mine étaient montés à des prix vertigineux. Même les incrédules en achetaient et aidaient à les faire monter, sachant bien que la hausse continuerait encore quelque temps, jusqu'à ce que les manipulateurs eussent pu disposer d'un nombre de titres.

Un moulin à broyer, de vingt ou quarante pilons était établi, et on continuait à vendre des titres, et peu après on apprenait que le moulin avait cessé de broyer, le minerai étant devenu trop pauvre. Alors, tandis que d'aucuns s'étaient enrichis de cette découverte et que d'autres s'étaient appauvris, les titres ne valaient plus la peine de les ramasser dans la rue. A cette époque, dans les pays miniers, il existait des petites villes, autrefois très florissantes, très animées, qui étaient devenues désertes, aucun être humain n'habitant plus les maisons de pierre vides, sans portes ni fenêtres, et qui produisaient l'impression d'un cimetière.

Mais dans le comté de Tulare, les travaux continuaient à produire de riches rendements. Un district minier ayant le nombre de mineurs voulu, avait été organisé. Une ville « Havilah » avait été créée. Des hôtels, des magasins, des cabarets, s'étaient élevés. Et Havilah devint le chef-lieu d'un nouveau comté, formé du sud du comté de Tulare. Cela dura le temps d'épuiser le minerai payant du district, et puis Havilah s'effondra dans l'oubli, et s'en fut où vont les neiges d'antan. Et plus tard, ce fut Bakersfield qui devint le chef-lieu du comté. L'or fut remplacé par des puits de pétrole, des plus riches de la Californie.

Ce sont aujourd'hui, dans cette partie de la grande vallée du San Joaquin, autrefois presque déserte, des villes nombreuses, de riches exploitations pétrolifè-

res, de grandes plantations d'arbres fruitiers, de riches pâturages de luzerne, que l'on fauche cinq fois dans l'année, et toutes sortes de produits du sol, dû à son système d'irrigation. Une ligne de chemin de fer traverse toute la vallée dépassant les frontières de l'état de Californie.

Aux environs de 1865, le chef évaluateur du port de San Francisco, l'*Examiner*, à qui incombait la fonction de faire ouvrir les caisses de marchandises importées et de les évaluer, et de contrôler les déclarations en douane, était un nommé M... qui était en relations amicales, et pour cause, avec la plupart des importateurs. Ceux-ci profitaient de ces relations pour importer de fortes quantités de marchandises d'Europe, lesquelles devaient payer de forts droits d'entrée, le gouvernement ayant après la guerre, de grands besoins d'argent, pour payer les intérêts des nombreux emprunts qu'il avait faits.

Pour ces importateurs, les droits de douane n'étaient pas élevés, ils étaient très réduits, dû à leurs relations avec l'*examiner* de la douane. Ils importaient, par exemple, dix caisses de lainages d'un certain genre, dont une seule caisse était ouverte dans leur magasin, et le prix demandé était par exemple un dollar cinquante par yard. Il s'en vendait peu ou prou. Mais la semaine suivante, cet importateur faisait une vente à l'encan chez Newhall, qui durait deux jours, et où les dix caisses de ces lainages étaient vendus, par lots

de cinq pièces à un dollar la yard, ce qui laissait encore un demi-dollar de bénéfice. Et il en était ainsi de petits damiers de soierie suisse, très en vogue alors, et d'autres marchandises de toutes sortes. Le chiffre d'affaires de ces ventes à l'encan était bien supérieur à celui qui aurait pu être fait au magasin. Les ventes attiraient de nombreux acheteurs. Le champagne coulait aux frais du vendeur, lequel, sur la tribune à côté de l'encanteur, lui disait, de temps à autre, lorsque les enchères faiblissaient :

— Mister Newhall, veuillez arrêter la vente. Je ne puis vous laisser continuer à sacrifier nos marchandises à une telle perte.

— Monsieur X... répondait, de sa grosse voix, Newhall, vous m'avez remis toutes ces marchandises pour être vendues au mieux, et je les vendrai jusqu'à la dernière pièce, malgré vos protestations.

Et la vente reprenait avec une nouvelle ardeur. Ces ventes et la même comédie se renouvelaient une fois par mois.

Telle maison d'importation avec un chiffre d'affaires de 800.000 dollars dans l'année, avait trouvé un bénéfice net de 400.000 dollars.

Mais le secrétaire du Trésor, à Washington, avait eu vent de quelque chose. Les recettes de la douane étaient trop faibles. Il avait envoyé à San Francisco un agent secret du Trésor. Cela pouvait mal tourner pour ces importateurs. L'un de ceux-ci courut chez

les avocats W. et H. Sharp, dans la rue California, et leur dit : « Voici dix mille dollars. Arrangez cette affaire, je ne veux pas savoir ce que cela coûtera. »

Et l'affaire était arrangée dans la coulisse, et n'avait eu aucune suite.

Les encanteurs, à San Francisco, n'étaient pas, comme à Paris, des commissaires-priseurs, des officiers ministériels. S'établissait encanteur qui voulait, mais encore fallait-il avoir le vaste local nécessaire pour contenir la foule des acheteurs, et le capital pour faire le ducroire lors des ventes à crédit, lorsque les négociants connus donnaient à l'encanteur, en paiement, un effet à terme. L'associé de Newhall était Jos. Eldridge, gros, court, à la face rasée et poupline. Comme tous ses collègues, lorsqu'il exerçait, sur sa tribune roulante, il parlait rapidement et continuellement, répétant sans cesse le dernier prix offert, jusqu'au moment où il abaissait sa main, disant : Vendu. Aussi les enchérisseurs devaient-ils se presser d'offrir leurs enchères, éternés et excités par la faconde saccadée et rapide de l'encanteur.

Jos. Eldridge avait eu l'habitude de frapper fortement de la main droite sur sa cuisse, en adjugeant, au lieu d'employer un petit marteau d'ivoire comme cela se fait à Paris, et le résultat avait été qu'après plusieurs années de cet exercice il avait fallu lui couper la jambe au haut de la cuisse. Et alors il se mouvait avec des béquilles. Mais il lui arrivait souvent



encore, en adjugeant, de frapper de la main dans l'air sur sa cuisse absente.

Eldridge ne faisait pas de boniment comme Newhall, au commencement de la vente. Il avait toujours l'air sérieux et triste d'un homme qui avait perdu sa jambe au service public. Tandis qu'il arrivait souvent que le vieux Newhall, pourtant très honnête homme, disait, avant de commencer la vente : Gentlemen, ouvrez l'œil et faites attention, car je vais faire tout mon possible pour vous tromper, vous rouler, voler l'argent de vos poches, vous prendre votre dernier sou ; mais à part cela, vous pouvez tout de même avoir confiance en moi, car Newhall n'est pas un voleur de grand chemin.

Lorsque Monsieur X... associé de la maison A..., quittant San Francisco pour aller habiter New-York, avait fait une vente de son mobilier à son domicile, et que Jos Eldridge était l'encanteur, il voulut, ainsi qu'il le faisait d'ordinaire lors de ses ventes de marchandises à l'encan, faire la comédie de demander que l'on arrête la vente, et ne pas continuer à sacrifier les objets. Mais Jos Eldridge n'avait donné aucune attention à ce boniment et avait continué la vente.

Il n'y a pas, aux Etats-Unis d'officiers ministériels ayant les privilèges qu'ont, en France, les commissaires-priseurs, les notaires, les avoués, les agents de change et les agréés. Chacun peut exercer toutes les professions sans aucune autorisation, et sans qu'au-

cun privilège y soit attaché, sauf les notaires, nommés par les Gouverneurs d'Etats, et qui n'ont pour fonction que de légaliser des signatures au bas d'actes authentiques, percevant pour cela une légère rétribution.

Les avocats doivent passer un certain examen afin de pouvoir plaider devant un tribunal supérieur. Ceux-ci exécutent la plupart des actes et remplissent la plupart des fonctions attribuées en France aux avoués et aux notaires.

En ces temps de camaraderie générale, on pouvait parler aux gens. L'or était une grande panacée.

Un des types curieux de la rue, à cette époque, type légendaire, que les caricaturistes de l'époque faisaient paraître dans presque toutes les caricatures de la rue, était l'*Empereur Norton*. Ancien négociant, il avait à peu près perdu la raison, se croyait empereur et s'habillait d'une tunique d'uniforme à épaulettes, toujours la même depuis des années, un chapeau de feutre à plume d'autruche, ou un képi, et un bâton noueux à la main. Il allait dans les magasins et les bureaux faire des emprunts au nom de la reine d'Angleterre, et on lui donnait un quart ou un demi-dollar. Il pouvait boire, raisonnablement, dans les bars de la ville, sans payer, et se nourrissait à la table du lunch gratuit des bars. Il était toléré partout. Sans lui, il eût manqué quelque chose de familier dans la rue Montgomery. Et les caricaturistes « Nast » et

« Jump » ne manquaient pas de le placer dans les caricatures de la rue.

Henry H. Haight venait d'être élu Gouverneur de l'Etat sur le ticket démocratique. On l'avait élu parce qu'il était connu comme étant intègre et indépendant de toute clique, et particulièrement des quatre *bigmen* (grands hommes) qui avait construit le chemin de fer transcontinental (1). On le savait décidé à mettre son veto à toute loi qui passerait les deux Chambres de l'Etat et qui ne lui semblerait pas juste. Ses adversaires politiques, les faiseurs, disaient de lui : « *Henry H. Haight horse médecine* », parce qu'alors des affiches lançant une médecine patentée, pour chevaux, aux initiales H. H. H., couvraient les murs de la ville. En effet, le nouveau gouverneur promettait d'être pour le clan du chemin de fer, et autres, une médecine dure à avaler, une médecine de cheval.

Au Sénat, il y avait des hommes influents comme Hager, Perkins, Pacheco, qui pouvaient réunir un nombre de collègues suffisant pour empêcher le passage de toute mauvaise loi.

Mais la Chambre basse était composée de gens, je ne dirai pas de sacs et de corde, mais de gens très peu recommandables. La majorité, dans cette Cham-

---

(1) Voir « Histoires Californiennes » (Chiberre, Editions Sansot) du même auteur.

bre, pouvait s'obtenir à bon marché. Dix mille dollars était la somme maximum nécessaire pour obtenir le vote de n'importe quelle mesure.

Deux lobbyists (racleurs de couloirs) contrôlaient cette Chambre. Tout devait passer par leur entremise. Lorsqu'ils voulaient empêcher le passage d'une mesure proposée, ils ne s'inquiétaient pas du Sénat. Ils étaient certains de la faire échouer dans la Chambre basse.

Une loi pour l'extension de la rue Montgomery, qui favorisait certains financiers spéculateurs, avait passé la Chambre et le Sénat, malgré l'opposition du sénateur Hager. Cette loi devait causer tout un bouleversement dans la partie sud de la rue Market, et si elle était signée par le Gouverneur, elle devait coûter cher à l'Etat. Il était certain que le Gouverneur Haight allait y opposer son veto. Il avait jusqu'au soir, à minuit, pour faire parvenir son veto au Sénat. D'autres mesures féroceement combattues par Hager et ses amis, étaient devant le Sénat et devaient perdre leur tour sinon présentées ce même jour. Quelqu'un suggéra au sénateur Hager de faire ajourner le Sénat peu après l'ouverture de la séance, afin d'empêcher le passage de ces dernières lois. Ce qui fut fait et le Gouvernement ne put opposer son veto à la loi du prolongement de la rue Montgomery, et la mesure eut force de loi. Mais la Cour Suprême annula finalement la loi.

Un certain nombre de spéculateurs et de financiers

avaient acquis une haute situation et une fortune considérable en dehors du commerce et de l'industrie. Les principaux étaient : Sam Brannan, Howard, Selby, William Alvord, Peter Donahue, Latham, Michael Reese, Lloyd Tevis, J. B. Haggin et Georges Hearst. Ce dernier était le père du propriétaire actuel de nombre de journaux germanophiles aux Etats-Unis, et c'est sa veuve, la noble femme qui a fondé et fait élever l'Université de Berkeley. Lui était mineur par nature, sans aucune instruction, et très généreux lorsqu'il n'était pas sans le sou.

J. B. Haggin mérite une mention particulière. En 1850, il fréquentait beaucoup les maisons de jeu. Il était venu des mines avec un sac de poudre d'or arrondi. Ayant tout perdu, il emprunta cent dollars d'un ami pour jouer un dernier coup, après quoi, si la déveine continuait à le poursuivre, il était bien décidé à se faire sauter la cervelle.

Il était là, calme, imperturbable, voyant venir les centaines de dollars, puis les milliers et les dizaines de milliers, jusqu'à ce que, ayant devant lui cent mille dollars, tandis que le cercle des mineurs, pâles et muets, étaient comme fascinés par sa chance extraordinaire, le propriétaire de la maison de jeu dit calmement : « Le jeu est terminé pour ce soir ». Et Haggin ne toucha plus jamais une carte.

Mais il fut un grand joueur au jeu de la spéculation minière et territoriale. Il voyait large, et aida beaucoup au développement du pays. Il était d'une

nature sobre, froide et silencieuse. Il enrichit tous ceux qui lui avaient rendu service. Lorsque, arrivé à la grande richesse, il avait jeté son dévolu, et décidé une entreprise ou une spéculation, il ne regardait pas à quelques millions de dollars à risquer de plus ou de moins. Avec son associé Lloyd Tévis, il avait acheté au Gouvernement des centaines de kilomètres de terres de Kern County, que l'on estimait être sans valeur, ou presque, pour l'agriculture ou l'élevage, ce pourquoi le Gouvernement les offrait au cinquième du prix habituel, et ces terres furent celles qui, plus tard, produisirent des plus riches puits de pétrole.

En 1858, Hearst avait acquis sa première fortune, lorsque les mines d'argent du Comstock furent découvertes. Son gain, avec celui de ses deux associés, W. M. Lent et Clarck, dépassait un million de dollars. Hearst proposa alors un voyage de plaisir à New-York. Clarck seul le suivit, tandis que Lent préféra rester au Comstock (dans l'état de Nevada) et continuer les opérations pour les trois.

Après New-York, Hearst et Clarck visitèrent Londres et Paris. Et lorsque rassasiés des plaisirs de Paris et d'autres capitales européennes, ils revinrent à San Francisco, ce fut pour apprendre que Lent avait tout perdu dans le Comstock. Mais tous les trois revinrent à la grande fortune plus tard. Hearst particulièrement, par les mines de cuivre de Montana.

La spéculation faisait fureur à San Francisco entre les années 1863 et 1870, principalement sur les ac-

tions des mines du Comstock, mines dans la Sierra Nevada. Des Anglais de Londres s'intéressaient au développement des mines, les achetaient et les lançaient sur le marché de Londres, où tout montait, sur les nouvelles des riches trouvailles du Comstock.

Mais on se refroidit après qu'eut lieu ce que l'on pourrait appeler l'escroquerie de la mine Emma. Cette mine située dans le territoire de l'Utah, appartenait à quelques personnes qui habitaient la ville du Lac Salé. Elle avait été offerte à San Francisco à un prix deux fois réduit, puis les propriétaires avaient demandé une offre quelconque sans l'obtenir, des personnes qui en avaient fait l'examen.

Mais elle fut placée à Londres, et les titres furent introduits sur le marché avec un déploiement extraordinaire de réclames et de rapports mensongers. Des sommes fabuleuses furent dépensées en annonces et en publicité de toutes sortes.

Peu de jours après son introduction en Bourse, la cote capitalisait la mine Emma à seize millions de dollars. Lorsque la cote baissait, par suite de prises de bénéfice, de nouveaux rapports fabuleux et mensongers faisaient remonter les titres jusqu'aux nuages.

Cela dura jusqu'au jour où la baisse se fit et que les manipulateurs ne soutinrent plus la valeur. Le titre était abandonné, la mine aussi, et la vie reprenait son cours. Et le souvenir même de cette grande escroquerie tombait dans l'oubli.



## CHAPITRE IX

En 1868, il y eut un grand tremblement de terre en Californie, surtout à San Francisco. L'auteur de ce livre habitait San Juan. Passant dans la rue, le matin à neuf heures, il avait été projeté à un mètre contre un enclos.

Ce tremblement ne fut certes pas comparable à celui de 1906, mais un nombre de vieilles barraques furent détruites, des maisons furent fendues de bas en haut, beaucoup de cheminées s'écroulèrent, et plusieurs personnes furent tuées. Ce qui fut une torture pour les habitants de San Francisco, c'est que durant la nuit, et jusqu'au matin, il se produisait une secousse toutes les dix minutes. Il y eut des personnes qui n'attendirent pas le lendemain pour quitter la ville et la Californie à tout jamais. Déjà la complétion du chemin de fer transcontinental causai une crise commerciale par le rapprochement des



grandes villes de l'est, surtout New-York. La population de la ville n'augmentait pas, et l'on était *pauvre propriétaire*. Le tremblement de terre n'améliorait pas les choses. Tel propriétaire sa valise à la main, alla céder au prix de 50.000 dollars, un immeuble de la grande artère, Market Street, pour lequel il avait refusé une offre de 150.000 dollars.

J. W. Ralston, le Président de la banque de Californie, avait prêté pour la banque, trois millions de dollars aux quatre *bigmen* (grands hommes) qui construisaient le chemin de fer transcontinental, afin de leur permettre de pousser plus loin la construction de leur bout de la ligne, dans leur lutte de kilomètres avec les constructeurs de l'Union Pacific qui, de la rivière Missouri, venait vers eux, à travers les montagnes rocheuses. D'autre part, il avait fait des placements à long terme qui déplaçaient la trésorerie de la banque. En 1869, des bruits de crise financière venaient de New-York, et l'on pouvait craindre que la crise se propage jusqu'à San Francisco.

Tout à coup eut lieu à New-York, ce que l'on a appelé le Vendredi noir. organisé par J. G... et son associé, le colonel F..., aidés de quelques participants, pour ne pas dire complices, tels les frères W... anciens négociants de San Francisco.

J. G... avait emprunté tout l'or, tout le numéraire qu'il avait pu se procurer et l'avait enfermé. Alors il y eut une crise de numéraire, qui s'accrut et fit

baisser tous les titres, en Bourse. On ne pouvait plus se procurer les fonds pour payer les différences en Bourse. Et l'on était exécuté. Les titres, offerts partout, baissaient davantage. Il y eut des faillites, il y eut des suicides. Des gens riches, des spéculateurs, qui s'étaient trop engagés, se trouvaient ruinés. Des négociants très solvables jusqu'alors, eurent à suspendre leurs paiements. Un affolement général régnait dans Wall Street. Le numéraire était introuvable. Aucun titre n'avait plus de prix.

Lorsque les choses reprirent leur cours, J. G..., ne sortait plus qu'accompagné d'un détective armé, pour le protéger. Et il en fut ainsi jusqu'à la fin de ses jours.

Jusqu'à sa mort, il pouvait toujours craindre un acte de désespoir d'une de ses nombreuses victimes, si la justice immanente ne l'atteignait pas.

Mais elle atteignit le colonel F..., son associé, ainsi que nous allons le raconter.

Il existait, à New-York, un régiment de garde nationale volontaire, composé exclusivement, ou à peu près, de jeunes gens des classes riches. Leur uniforme était de luxe. La musique de ce régiment comprenait les meilleurs exécutants de la ville, et son chef était le fameux compositeur Souza. C'était le 7<sup>e</sup> régiment de la garde nationale de l'Etat de New-York. James F... en était le colonel. Seul, un homme riche et généreux pouvait être le chef d'un tel régiment.

James F... avait comme amie, une demi-mondaine notoire de la ville, laquelle prodiguait aussi ses faveurs à un petit ami, un boursier.

F... apprit son malheur et, voulant ruiner son rival, il fit vendre à tour de bras, en Bourse, des valeurs sur lesquelles il le savait fort engagé. Il réussit à le ruiner complètement et alors celui-ci, armé d'un revolver, alla attendre F... au bas du grand escalier du *Hoffmann House* où il habitait. Et lorsqu'il descendit, grand, gros, une cible facile, il l'abattit de deux coups de revolver.

Ne serait-ce pas là ce qui donna au grand auteur dramatique Bernstein l'idée de la pièce « Samson ». Cela paraît probable, ses ascendants ayant habité New-York à cette époque.

A San Francisco, Ralston voyait venir la crise monétaire, et craignait que le public ne retire ses dépôts des banques. Pour comble de malheur la Monnaie de San Francisco avait cessé toutes opérations, toute frappe, pour cause de réparations. D'ordinaire, toutes personnes qui apportaient des barres d'or à la Monnaie pouvaient les faire frapper ou les échanger contre de la monnaie d'or. Des barres d'or, la Banque de Californie n'en manquait pas. Mais un autre obstacle se dressait. Le Président des Etats-Unis avait interdit, à cause de la crise, d'échanger de la monnaie contre des barres d'or, ainsi que cela s'était toujours pratiqué.

La Banque de Californie avait déjà vu une queue se former devant ses guichets pour retirer ses dépôts. Ralston put obtenir de l'agent du Trésor, à San Francisco, un million de dollars contre leur valeur en barres d'or. Mais, il voulait le secret de ce transfert, et il lui fallait ce million pour le lendemain matin, certain qu'il y aurait une augmentation des retraits à la banque.

Cette nuit, après minuit, et jusqu'au jour, avec trois amis étrangers à la banque, et un seul de ses collaborateurs, il opéra le transfert de sacs d'or monnayé et de barres d'or, du Trésor à la courte distance de la banque.

Et le lendemain, lorsqu'il arriva à la rue California, et qu'il vit une longue queue de déposants dans la rue, il dit à ses employés, tout haut : « Pourquoi faire attendre ainsi nos clients ! Organisez de suite cinq autres guichets de paiements » ! Et alors, de nombreux déposants qui avaient retiré leurs fonds le matin, les rapportèrent l'après-midi.

Une queue de déposants s'étaient formée à une autre banque importante de la rue California. Ralston y alla et, interpellant les déposants, leur dit : « Il est inutile que vous attendiez et fassiez la queue ici. Allez avec vos livrets à la Banque de Californie, on vous les paiera.

A ce moment, un banquier de New-York, ancien résident de San Francisco, ayant offert un grand dîner

au Président de la République, obtint, au dessert, le rappel de l'ordonnance interdisant l'échange de monnaie contre des barres d'or.

Un groupe de négociants et financiers avaient obtenu de la Législature de Californie le passage d'une loi autorisant la construction d'un chemin de fer de San Francisco à la baie de Humbolt, au nord de l'état. Cela eût pu devenir une concurrence redoutable pour les quatre grands hommes. Cette ligne, traversant un certain col eût pu être continuée vers l'est.

Mais les *big-four* veillaient. Ils élevèrent toutes sortes d'obstacles contre cette nouvelle entreprise. Ses propagateurs ne trouvèrent pas à acheter de rails. Leurs principaux ingénieurs leur furent enlevés. Deux navires chargés de rails achetés, par eux, en Angleterre, n'arrivèrent jamais à San Francisco, ayant fait naufrage, près de la côte du Pacifique, de bien curieuse façon. Par la suite, toute tentative de construction de chemins de fer par tout autre que les *big four*, avorta dès le début; ou alors ces derniers s'arrangeaient pour en obtenir le contrôle ou en faire l'achat.

Avec les énormes bénéfices qu'ils avaient retirés de la seule construction du Central Pacifique Railroad, étant donné la garantie du Gouvernement fédéral de l'intérêt et du remboursement des obligations, ils avaient construit une autre ligne transcontinentale partant de la Nouvelle Orléans, qui traversait le

Texas, le Nouveau Mexique et l'Arizona. Et à cette nouvelle compagnie, la Southern Pacific Railway, ils avaient donné à bail le Central Pacific Railroad, à l'avantage de la première. Il leur importait peu que la Central Pacific Compagny ne donnât pas de bénéfice, pas même de quoi payer le coupon des obligations, puisqu'elle avait la garantie du gouvernement.

Les rues au sud de la grande artère, la rue Market, qui, aujourd'hui, sont des rues commerçantes et populaires, avaient été les rues fashionables pour les belles habitations avant 1870. Mais, dès cette époque, les rois des chemins de fer et les rois des mines, ainsi qu'on les désignait — car aux Etats-Unis, où il n'y a jamais eu de rois régnant, il y a des rois de toutes sortes de denrées et de matières — ces rois des chemins de fer et des mines, enrichis par la construction du chemin de fer transcontinental, ou par les riches découvertes des mines de Comstock, sinon par la ruine de ceux qui n'avaient pas lâché prise à temps, avaient fait construire des palais, pour leur demeure, au sommet le plus élevé de la rue California, ayant une vue de toute la largeur de la baie.

Et ce sommet le plus élevé de la rue California fut dénommé « Nob Hill », c'est-à-dire « Colline de la noblesse ». Les maisons des *big four*, Crocker, Stanford, Huntington et Hopkins, voisinaient sur ce plateau.

Mais Charles Crocker, l'ex-petit marchand de

nouveautés de Sacramento, ne put débarrasser le terrain qu'il avait acheté pour y faire construire son palais, d'un savetier qui y avait son échoppe. Malgré la forte somme que Crocker lui avait fait offrir pour son petit terrain, il se refusait à déloger. Ce fut l'histoire renouvelée du meunier de Sans-Souci. Le savetier s'attendait à ce que l'offre d'une somme fabuleuse lui serait faite, mais il n'en fut pas ainsi. Charles Crocker fit élever une très haute palissade en bordure de trois côtés de l'échoppe et, par la suite, refusa d'acheter le terrain du savetier à aucun prix.

Le savetier de la fable avait cessé de chanter, mais là, ce fut le financier qui ne chantait pas.

Aujourd'hui Nob Hill est détrônée par l'automobile. Les milliardaires, ainsi nommés, se sont fait construire d'autres demeures palatiales à distance de la ville, dans de beaux sites, au milieu de parcs magnifiques.

Leland Stanford, l'un des *big four*, avait autrefois possédé un petit magasin dans un village de Californie, Michigan City, où il était aussi receveur de la poste. Il s'intéressa activement à la politique, fut élu à la Législature et devint Gouverneur de l'Etat. Il était alors établi marchand d'huiles à Sacramento.

Avant la construction du chemin de fer transcontinental, le Central Pacific Railroad, dont il était le président, on estimait sa fortune à cent cinquante mille dollars. Après la terminaison de Southern Pa-



cific, dont il était aussi le président, sa fortune était estimée à plus de cent millions de dollars.

Il n'avait qu'un fils, et il le perdit, Et alors la vie n'eut plus aucun charme ni aucun intérêt ni pour lui, ni pour son épouse. L'homme qui avait présidé à des travaux herculéens, l'homme fort et énergique qui avait achevé de si grandes choses, était tombé dans le spiritisme, dans l'espoir de pouvoir causer avec son fils mort.

Lui et sa femme allaient tous les ans à Aix-les-Bains, dont ils devinrent des bienfaiteurs. Et lorsqu'ils moururent, toute leur fortune fut consacrée à élever une Université modèle, portant le nom de leur fils, dans le beau site de San Matteo, où les élèves des deux sexes sont admis et où ils vivent indépendants, par petits groupes, dans des maisons ayant tout le confort moderne.

Charles Crocker fut le seul des quatre qui eut des enfants à qui il avait pu laisser sa fortune. Son fils fonda une banque la *Crocker National Bank*, une des principales institutions financières de San Francisco.

Huntington laissa ses millions à sa veuve... consolable qui épousa son neveu, tandis que Madame Veuve Hopkins épousa son tapissier, assez jeune pour être son fils.

A eux quatre, ils avaient contrôlé tous les chemins de fer de la côte du Pacifique et, durant quelques années, la politique des deux grands partis.



Peu d'années après la construction du Central Pacific, des mécontents des deux grands partis, recrutés surtout parmi les agriculteurs, qui craignaient le monopole exercé par la compagnie sur presque tous les transports de l'Etat, formèrent un nouveau parti, composé d'hommes de différentes opinions politiques. Son programme était la lutte contre la grande compagnie.

Ses détracteurs l'affublèrent, de suite, du nom d'une nouvelle mode féminine : les cottonades imprimées de multiples couleurs nommées *Dolly Varden*, le nouveau parti étant composé d'hommes de toutes les opinions politiques.

Newton Booth, un grand négociant de Sacramento orateur éloquent, grand réthoricien, devint le portedrapeau du nouveau parti. Il avait été nommé candidat à la fonction de Gouverneur. Dans ces discours il dénonçait et exposait la cuisine des deux grands partis, opposés l'un à l'autre, et tous deux stipendiés et contrôlés par la compagnie des chemins de fer.

Il disait : « La compagnie donne aux électeurs le choix d'être mangés comme démocrates ou comme républicains. Ceux-ci se trouvent dans la situation du coq de basse-cour à qui le fermier demandait s'il préférerait être rôti au four ou sauté dans la poêle à frire.

« Mais, avait répondu le coq, je ne veux être ni rôti ni frit. »

Et c'est là ce que nous disons à la compagnie.

La liste des *Dolly Varden*, Newton Booth en tête, fut élue. Et deux ans après, la Législature et le Sénat de l'Etat l'envoyèrent siéger au Sénat de Washington. Mais là, seul de son parti, il ne put rien accomplir. Et, du reste, les *big four* étaient trop intelligents pour donner prise contre eux.

Les quatre milliardaires des mines du Comstock furent Mackay et Fair, Flood et O'Brien.

John W. Mackay, ouvrier mineur, était devenu conducteur des travaux dans une des mines du Comstock. Ces mines formant chacune un certain nombre de claims (un claim était la dimension en surface allouée à chaque mineur) étaient délimitées en rectangles, l'une à côté de l'autre, couvrant ce que l'on pensait devoir être la veine de minerai d'argent. Elles étaient situées à Gold Hill, dans l'état de Nevada.

Chacune de ces mines appartenait à une société par actions.

James G. Fair avait, lui aussi, été mineur et était aussi devenu conducteur des travaux. Lorsque Mackay et Fair venaient à San Francisco, ils fréquentaient le bar tenu par Flood et O'Brien, auxquels ils donnaient des tuyaux sur le développement et la production des mines.

La découverte des mines du Comstock et leur développement, avaient renouvelé l'intérêt du public, à San Francisco, dans les valeurs minières.

On spéculait ferme, à la Bourse de San Francisco,

sur les valeurs du Comstock particulièrement. Des fortunes s'étagaient déjà sur la hausse des valeurs en vedette. Flood et O'Brien possédaient alors une quarantaine de mille dollars, gagnés et économisés dans la vente des whisky cocktails. Il y eut une entente et un marché entre les quatre : Mackay et Fair fourniraient des tuyaux, et Flood et O'Brien fourniraient les fonds, et l'on se partagerait les bénéfices.

Un jour, Mackay et Fair arrivèrent avec un renseignement extraordinaire. Une veine de la plus grande richesse avait été découverte dans la mine Sierra Nevada, et elle se prolongeait, sans doute, dans les mines adjacentes. Cela allait être le grand *boom* <sup>(1)</sup>. Les quatre amis mirent toutes leurs ressources en commun et achetèrent à terme tout ce qu'ils purent, en engageant tout leur argent. La hausse venait, et ils vendaient à gros bénéfices. Puis venait un démenti des trouvailles, dont eux connaissaient la réalité, et, à la forte baisse, ils achetaient de nouveau. Il n'y avait pas alors de moyen terme au marché des mines. On se portait à une hausse désordonnée et furibonde lorsqu'une bonne nouvelle perçait à travers la discrétion voulue des manipulateurs, ou bien à la suite d'un démenti ou d'une mauvaise nouvelle, le marché baissait à des prix les plus bas connus.

Mais après qu'une nouvelle hausse très accentuée s'était produite, il vint la nouvelle exacte, hélas !

---

(1) Hausse fabuleuse.

qu'un incendie s'était produit dans la mine *Overman* et que près de cinquante mineurs en avaient été victimes. Bientôt des bruits circulèrent disant que le feu avait été mis par ordre d'une personnalité dirigeante de la mine, afin de créer la panique dans le marché. Et celui que l'on accusait, un grand spéculateur, était un personnage qui, plus tard, avait atteint une haute situation politique et acquis une grande fortune. Sans qu'il y eût jamais aucune preuve, ni qu'aucune accusation fût formulée, un doute avait toujours existé sur la culpabilité, d'aucuns avaient dit : sur le génie de cet homme. On avait dit aussi qu'il avait, avant l'incendie, vendu à terme beaucoup plus de titres qu'il ne possédait, de cette mine.

Encore une fois, la Bourse s'effrondra. Les mêmes tactiques, sauf l'incendie, se répétèrent plusieurs fois. Nos quatre spéculateurs, connaissant l'existence de la veine d'une richesse fabuleuse, s'enrichissaient rapidement, achetant ferme à la baisse et vendant à la hausse. et ils profitaient des pertes de la foule de petits spéculateurs qui encombraient les abords du *Stock Exchange*.

Mackay et Fair restaient toujours en contact avec leurs mines favorites, mais ils n'étaient plus surveillants des travaux. Ils avaient pu acquérir le contrôle de quelques mines du Comstock dont la *Sierra Nevada*.

Et un jour à la suite de la nouvelle venue à San Francisco d'une véritable *bonanza* (trouvaille fabuleuse) appuyée par l'exposition d'échantillons de mine-

rai presque tout argent, les actions de cette mine montèrent, dans l'espace de deux mois, de six dollars à deux mille dollars.

Ce furent des millions de dollars que les quatre associés ramassèrent alors. Les actions de toutes les mines du Comstock montèrent alors, en sympathie avec la *Sierra Nevada*, le fameux filon devant pensait-on, se prolonger à travers toutes les autres.

Mais tout a une fin en ce monde, et c'est ce qui advint de ce Golconde. Des titres étaient vendus à tour de bras, chaque jour plus bas, sans que l'on sût pourquoi ni qui étaient les vendeurs. Le marché n'était pas soutenu, et malgré que des naïfs achetaient à la baisse, augmentant ainsi leur perte, les titres de toutes les mines du Comstock étaient offerts à San Francisco et à la bourse de Virginia City sans presque trouver d'acheteurs.

Et les bruits sinistres qui couraient furent confirmés par une annonce officielle que la fameuse veine s'était terminée en ce que l'on appelait un cheval de porphyre : c'est-à-dire un creux, puis un bloc de porphyre.

Tout San Francisco, presque toute la Californie, avait spéculé, durant trois ou quatre années sur les mines du Comstock. Il n'était pas de cuisinière, pas d'ouvrier ou d'employé de commerce qui n'eût un compte chez le broker (agent de change) où s'engouffrèrent leurs économies. Ils y eut des faillites de spé-

culateurs qui s'étaient crus riches et qui firent le plongeon et ne reparurent plus à la surface du monde de la Bourse.

John Mackay, lorsqu'il était encore surveillant des travaux au Comstock, habitait la petite ville de Gold Hill, où se trouvaient les mines. Il prenait sa pension chez une famille Rosener, qui avait une autre pensionnaire, une jeune veuve, mère d'une petite fille, l'institutrice de la petite ville.

Mackay et la jeune femme se plurent et s'épousèrent.

Et quand il eut acquis la grande fortune, il voulut que sa femme occupât une situation en vue dans la société. Il n'y avait pas encore ce que l'on appelait « la Société » à San Francisco.

A New-York, il y avait ceux qu'un grand journal avait, un jour, distingués, choisis et nommés, au nombre de quatre cents familles, dans la liste qu'il avait publiée, et qu'il prétendait constituer l'aristocratie de cette ville.

Tous étaient de nouveaux riches à l'exception de deux familles dont le père était déjà fortuné : c'étaient les Astor et les Vanderbilt. Etre reçu dans ces deux familles équivalait à avoir été présenté à la Cour, en Angleterre.

Madame Mackay était allée habiter New-York. Ne trouva-t-elle pas là l'accueil qu'elle croyait devoir être dû à sa grande fortune ? Toujours est-il qu'elle vint

alors se fixer à Paris, où elle acheta un hôtel particulier, bordant l'arc de triomphe.

Là elle donna des fêtes, des dîners, et reçut des journalistes, des artistes, des Américains, des étrangers. Mais le faubourg Saint-Germain ne vint pas, et lui resta fermé. Une Américaine donner des fêtes sans son mari, qui était au loin, cela ne s'était vu encore que dans *l'Etrangère* d'Alexandre Dumas fils.

Lorsque le général Grant vint à Paris, elle lui donna une fête pour laquelle elle voulut quelque chose d'inédit, de bien américain. Elle voulait illuminer, de haut en bas, l'arc de triomphe de l'Etoile.

On lui dit que pour cela il fallait l'autorisation du Conseil municipal, sinon du Gouvernement. Elle chargea quelqu'un de la demander. On la lui refusa. Le général Grant n'était pas le quatorze juillet, et, du reste, la France n'avait pas à se louer de lui. Il avait montré un manque de tact effrayant en 1870 après la bataille de Sedan. On lui dit que les monuments publics, à Paris, n'étaient pas à la disposition des particuliers qui donnaient des fêtes.

Lorsqu'on lui rapporta cette réponse, elle dit : « Allez leur dire que je suis prête à acheter la sacrée chose ! »

Elle eut ensuite des démêlés avec Meissonnier de qui elle avait voulu avoir son portrait. La renommée de Meissonnier était grande en Amérique, et provenait de tableaux de bataille, d'uniformes, de cavalerie, mais non de portraits. Elle avait payé d'un prix royal



son portrait peint par le grand peintre, et elle le voulait ressemblant. Il ne l'était pas à sa satisfaction. Elle demanda des retouches, ce à quoi l'artiste se refusa. Alors, dit-on, elle fit accrocher le portrait, vous devinez où !

Des journaux amusèrent leurs lecteurs de ces incidents et Madame Mackay, considérant qu'on manquait d'égards envers elle à Paris, alla habiter Londres.

John Mackay se partageait entre San Francisco et New-York. Dans la première ville il avait fondé, avec ses trois associés, une banque très importante : la Banque de Nevada. A New-York, il avait acheté des usines de produits chimiques dont il augmentait la production, et il avait établi, avec le propriétaire du *New-York Herald*, le câble commercial, qui traversait l'Atlantique.

Un jour, à San Francisco, il reçut la visite de Rosener, chez qui il avait pris pension à Gold Hill, et chez qui il avait fait la connaissance de Madame Mackay. Rosener était alors dans une situation pénible, presque sans ressources, et venait lui demander un emploi dans sa banque.

— Vous n'avez plus l'âge d'apprendre un métier, lui dit Mackay, et vous ne savez rien de la finance. Je verrai ce que je pourrai faire pour vous.

Désappointé et attristé, Rosener rentrait chez lui, vers le soir, où il trouva une lettre à son adresse. Elle contenait un chèque de cent mille dollars, signé de



Mackay. Et ce ne fut pas le seul trait de générosité de sa part envers d'anciens amis dans la gêne.

Il avait voulu faire un gros coup en accaparant les blés d'Amérique et alors en faire monter les prix. Partant pour l'Europe, il avait donné carte blanche à un mandataire pour cette spéculation. Mais il apprit, à ses dépens, que le blé est une denrée que personne ne peut accaparer, car le monde est grand, et il s'en produit partout. Ce mandataire avait engagé la signature de Mackay à tel point, que celui-ci dut revenir hâtivement à San Francisco et dut avoir recours à son ami et associé Jim Fair pour les disponibilités du numéraire qui lui faisaient défaut, sans quoi il risquait d'avoir à suspendre ses paiements.

Ce dernier, gâté par la grande fortune, s'adonnait à des plaisirs faciles, dans les salons particuliers d'un restaurant de nuit, tout en s'occupant de ses spéculations et ses affaires.

Sa femme, très distinguée, s'était séparée de lui après entente et par consentement mutuel, et alla habiter New-York avec ses deux filles, dont la plus jeune épousa un Vanderbilt.

Lorsque Madame Fair eut reçu sa part de la fortune de la communauté, elle la remit peu après à son mari, lui demandant de la gérer pour elle.

Mais son fils (voyez l'effet de l'atavisme), avait été plus d'une fois, ramassé ivre dans le ruisseau devant la porte d'un restaurant de nuit connu à San Fran-

cisco. Par la suite, il s'énamoura d'une très jolie fille qui posait chez les peintres, et qu'il épouse. Le couple avait été passer les mois d'été en France. Revenant de Trouville à Paris en une automobile de 120 chevaux vapeur, conduite par Fair, à grande allure, la voiture butta contre un arbre de la route, et les deux époux furent tués.

La famille du mari et celle de la femme avaient intérêt à savoir lequel des deux était mort le dernier. Avant que l'enquête judiciaire l'ait déterminé, un arrangement amiable était intervenu. Et l'on ne sut pas si le mari avait été en état de conduire une automobile.

Flood eut un fils qui est un des grands financiers de San Francisco, et une fille qui se consacra à des œuvres charitables.

Quant au quatrième associé, O'Brien, il n'eut pas d'enfants et n'eut pas d'histoire.

## CHAPITRE X

Après la complétion du chemin de fer transcontinental, un embranchement avait été établi allant à Nevada City, ville située sur le versant ouest de la Sierra Nevada, et qui est la ville natale de la cantatrice Emma Nevada.

La ligne de cet embranchement était à voie étroite, et était faite, durant de nombreux kilomètres, de rails posés simplement sur la cime de pins géants, coupés à hauteur égale d'environ douze mètres. Le voyageur qui, durant le parcours, se tenait à la plateforme arrière, voyait, après le passage du train, les arbres sur lesquels les rails étaient posés, se balancer de droite et de gauche à plus d'un mètre de chaque côté. Nombreux devaient être ceux qui, voyant cela, étaient pris d'un petit frisson, et se promettaient qu'après leur retour ils ne s'aventureraient plus sur des routes aussi mobiles.

La compagnie du chemin de fer Central Pacific avait renvoyé dix mille Chinois. Ceux-ci vinrent s'établir à San Francisco pour la plupart. On construisait peu et il y avait beaucoup de chômage. Les Chinois s'employaient à la fabrication de cigares, de vêtements de travail, à la machine à coudre, et on les employait comme domestiques. Ils vivaient de peu et se contentaient d'un salaire qui était loin de suffire aux blancs.

C'est alors qu'un Irlandais, nommé Dennis Kearney appela les chômeurs et les mécontents à se réunir sur les terrains sablonneux qui environnaient le nouvel hôtel de ville en construction. Il avait la parole facile, ainsi que beaucoup d'Irlandais, et traduisait, dans une langue populaire, le mécontentement des chômeurs et de ceux qui étaient obligés d'accepter un salaire de famine.

Peu à peu les auditeurs devenaient plus nombreux à ces réunions, et bientôt Dennis Kearney les convoqua en plein Nob Hill, devant les palais des milliardaires.

Le journal le *Daily Chronicle*, qui était devenu l'un des principaux journaux politiques de la côte du Pacifique, poussait à la création d'un parti ouvrier. Son directeur Charles de Young s'entendit avec Kearney pour l'organisation de ce parti.

Les deux frères Charles et Michael de Young étaient fils d'un Portugais d'origine hollandaise et

d'une Bordelaise. Le nom de Young avait été en Hollande, De Jong, voulant dire : Lejeune. La mère était Israélite, le père, mort, l'avait probablement été, si nous nous en rapportons à son nom. Mais ses fils ne pratiquaient pas cette religion.

Ils avaient habité la Nouvelle Orléans, puis étaient venus se fixer à San Francisco. Les deux frères, encore adolescents, imprimaient des programmes de théâtre sur une petite presse, presque un jouet d'enfants, et les vendaient eux-mêmes aux abords des théâtres. Ces programmes s'agrandirent. Ils ajoutèrent des annonces, puis, peu à peu, des nouvelles locales, et enfin en firent un journal quotidien de dimension régulière.

Ils s'adjoignirent à l'exploitation du journal le chef des détectives, le capitaine Lees, de qui ils tenaient alors des nouvelles sensationnelles et des faits épicés et souvent scandaleux, ce qui n'était pas pour faire du tort à la vente.

Et comme, en plus de la publication de faits sensationnels, le *Chronicle* dévoilait et attaquait les abus de la compagnie du chemin de fer « de qui venait tout le mal » il atteignit une grande popularité et une très importante circulation.

Charles de Young s'unit à Kearney pour diriger le nouveau parti ouvrier. De Young ne pouvait être le second, nulle part. Or un pasteur protestant, I. S. Kalloch, nouvel arrivé, orateur distingué, populiste

en politique, et qui, dans ses prêches, autant que dans ses discours politiques, flattait les revendications et les passions populaires, avait posé sa candidature, aux prochaines élections, pour la fonction de maire de la ville, sur le ticket du parti ouvrier. Ce nouvel arrivé paraissait avoir un gros appétit et semblait être de taille à vouloir et pouvoir devenir le chef du parti.

De Young n'agréa pas sa candidature, et la combattit. Il exposa la conduite de Kalloch dans la ville d'où il venait, publiant, avec preuves à l'appui, qu'il avait été chassé de la chaire qu'il avait occupée, parce qu'il avait séduit des femmes et des jeunes filles de ses ouailles, ayant même attiré des jeunes filles appartenant à la maîtrise, dans le clocher du Temple. Cette publication appelait une vengeance qui ne tarda pas à se produire.

Le pasteur s'adjoignit un jeune rédacteur du *Chronicle* nommé Benjamin qui, comme le serpent de la fable, mordit la main qui l'avait secouru.

Il avait connu la famille de Young à la Nouvelle Orléans, où il était sans ressources, et avait été secouru par eux, et était venu avec eux, à San Francisco, où, par la suite, il avait été employé au journal en qualité de reporter. La cause qui l'avait fait se tourner contre ses bienfaiteurs n'avait pas été connue.

Il publia, dans une feuille à scandale, des faits scandaleux et mensongers sur le passé de la mère et

de la sœur des de Young, et le pasteur répéta ces accusations dans un discours.

Le lendemain, dans la matinée, on vint avertir le pasteur, à son Temple, qu'une dame voilée désirait lui parler, et l'attendait dans son coupé, devant la porte.

Le pasteur, toujours accueillant pour les dames, et particulièrement celles qui venaient voilées, descendit rapidement, et lorsqu'il arriva à la portière du coupé, la glace s'abaissa, un bras armé d'un revolver sortit, qui lui mit deux balles dans le corps.

La dame voilée était Charles de Young.

Le pasteur n'avait pas succombé à ses blessures, mais il était gravement atteint. Il fut soigné dans la maison du Temple. Ceux de son parti, les ouvriers, les chômeurs, étendirent une couche de paille sur la chaussée, et des sentinelles armées de fusils, pris dans leurs rangs, montaient la garde aux deux extrémités de la rue, empêchant le passage d'aucune voiture.

Le pasteur avait été, durant deux semaines, entre la vie et la mort. L'irritation des membres du parti ouvrier grandissait. Le pasteur était considéré comme martyr à leur cause. Un nombre d'entre-eux s'étaient armés et paraient dans la ville. Chaque soir Dennis Kearney tenait une réunion en plein air à Nob Hill et criait des menaces vers les fenêtres des palais.

Cet état de choses ne pouvait durer. Le Gouverneur de l'Etat n'ayant pas cru devoir, jusque-là, ap-

peler la Garde Nationale, ou prendre aucune mesure, les négociants de la ville se réunirent et organisèrent, parmi eux-mêmes et leurs employés, une milice armée de gros gourdins de hêtre. Cinq mille furent armés en trois jours, et, sans combat, à la suite de deux simples marches de mille miliciens organisés et armés de leurs gourdins, autour du meeting de Nob Hill, ces réunions cessèrent d'avoir lieu. Il n'y eut plus de patrouilles d'ouvriers armés, et la rue où était le Temple fut rendue à la circulation.

Le journal, le *Chronicle*, occupait une maison à plusieurs étages, située dans la rue Montgomery. Au rez-de-chaussée, le bureau des annonces et des abonnements s'ouvrait sur la rue, et était garni, de deux côtés, d'un comptoir en marbre et onyx. Charles de Young venait chaque soir vers huit heures, surveiller la confection du journal. Un soir, alors qu'il pénétrait dans le bureau du rez-de-chaussée, le fils du pasteur se précipita à sa suite, un revolver à la main. Charles de Young l'aperçut, et courut autour du comptoir sous lequel il se courba. Alors son poursuivant, se penchant par dessus le comptoir, lui tira trois coups de feu dans le visage, que de Young avait levé; l'une des balles était entrée dans sa bouche et avait traversé la tête.

Le jeune homme traduit devant un jury, en cour d'assises, fut acquitté. Son père fut élu maire de San Francisco.



Durant plusieurs jours, Michael de Young fit imprimer spécialement un exemplaire du journal pour sa mère, qui ne disait rien du meurtre, qu'elle n'apprit que plus tard, avec ménagements.

La nouvelle municipalité avait alors fait pousser les travaux du nouvel hôtel de ville, ainsi que les embellissements du *Golden Gate Park*, qui fut poussé jusqu'à la mer, jusqu'au Cliff House, où l'ingénieur Sutro avait fait construire un établissement de bains au bord de la mer, le plus vaste du monde. *The largest in the world*, comme aiment dire les Américains. A l'intérieur se trouvaient trois étages de cabines de bain, une tribune d'où un orchestre de vingt-cinq musiciens faisaient de bonne musique à certaines heures. Et quatre larges piscines d'eau de mer courante, une chaude et une froide étaient pour dames et une chaude et une froide pour hommes.

A cet endroit, à environ cinquante mètres du bord, se trouvaient les rochers, où, de temps immémorial venaient jouer ou s'étaler au soleil, des milliers de phoques.

Les travaux du nouvel hôtel de ville ainsi que ceux du magnifique parc avaient été arrêtés parce que les dépenses prévues pour la complétion du monument et du parc avaient été dépassées sans que la moitié du devis ait été accomplie. La nouvelle municipalité n'eut qu'à décréter des centimes additionnels pour faire continuer les travaux et employer des centaines de sans-travail.

## CHAPITRE XI

Quelques années seulement avant les faits que nous venons de raconter, la rue Market, aujourd'hui la plus importante artère de la ville, qui la traverse dans toute sa profondeur, de l'est à l'ouest, des bords de la baie, quartier désert alors, jusqu'au parc, ne s'étendait que jusqu'à quelques pâtés de maison de la rue Troisième, et ne promettait pas d'être ce qu'elle est devenue. A partir de la rue Sixième, ce n'étaient que des collines de sable, sans chaussée, sans trottoirs.

Le bateau qui traversait la baie jusqu'à Oakland cinq ou six fois par jour, n'emportait que peu de passagers. La traversée coûtait alors un demi-dollar. Oakland était un village et Alameda, Berkelèy et Sausalito n'étaient guère que des agglomérations de villas. Le taux d'intérêt en Californie, était alors de 2 % à 2 1/2 %, composé, par mois, et cela seulement contre de bonnes garanties. A cette époque, un finan-

cier se produisit qui prit, dès l'abord, une grande importance et une suprématie, parmi les grands financiers du pays.

Ce fut J. W. Ralston, dont nous parlons plus haut. Il voyait grand, avait beaucoup de courage et d'énergie. Il inspirait confiance, était un enchanteur, fascinait son auditoire, et était toujours de bonne humeur devant quiconque. Il avait une tête pour les grandes affaires financières. Les plus difficiles problèmes étaient simples pour lui. Il avait une grande affection pour la Californie, et voulait s'intéresser à toutes les entreprises. Il fit la fortune de tous ses col-laborateurs, mais ne sut pas conserver la sienne. Un homme comme Ralston était un besoin pour la Californie d'alors. Bien des entreprises n'auraient pas pris naissance, et d'autres n'auraient pas eu la durée qu'elles eurent, n'eût été sa présence à la tête de la Banque de Californie. Sans que l'on eût pu le soupçonner d'inconscience, il était capable de convaincre son public que la lune mise en action était une excellente affaire. Franc dans sa conduite, pur dans ses pensées, c'était le parfait spécimen du type de grand financier, tel que l'on aime à se le figurer. Il regardait les faits bien en face, les soupesait et les acceptait tels qu'ils étaient, sans s'attarder à vouloir les corriger et sans les négliger. La loyauté était son essence même. Il avait un cœur d'or, une âme stoïque, et ne dévoilait à personne les replis profonds de son âme. Lorsqu'il

fonda cette banque qui devait prendre la tête de toutes les institutions financières de San Francisco, il choisit Darius O. Mills comme président, et William A. Sharon pour diriger l'agence de Virginia City, la ville du Comstock.

Mills qui avait été banquier à Sacramento, possédait un demi-million de dollars, et allait se retirer et planter des choux dans son pays natal. Il était très prudent, et lorsqu'il faisait un placement, il exigeait toujours une garantie contre la perte. Et, chose extraordinaire pour ce pays de spéculation effrénée, il l'obtenait toujours, à cause de sa situation à la grande banque.

Mais, plus tard, il devint plus téméraire, dû à l'ambiance, spécula beaucoup en ces temps de grande spéculation, et devint plus riche que Ralston. Ses descendants aujourd'hui, font bonne figure parmi les grands financiers de New-York.

William Sharon était un grand joueur dans toute l'acception du terme. Quand, un jour, on rapporta à Ralston que Sharon, à Virginia City, jouait fort au poker, il demanda : Gagne-t-il ?

— Oui, lui dit-on, il gagne toujours.

— Alors, dit Ralston, c'est bien ainsi.

Ralston, alors, n'avait pris pour lui que la fonction de caissier.

Sharon osait les plus grands bluffs de la spéculation

Ces trois hommes se complétaient, ils spéculèrent grandement, et devinrent une grande puissance.

Un jour de l'année 1871, deux hommes, à l'aspect minable et fatigués, habillés comme l'étaient les mineurs arrivant de voyage, entrèrent à la Banque de Californie, et demandèrent à déposer deux petits sacs de peau de daim qu'ils disaient contenir des diamants et autres pierres précieuses, d'une valeur de 125.000 dollars. Ils demandèrent un reçu de dépôt, puis se retirèrent.

Ces deux hommes, Philip Arnold et John Slack, étaient connus à San Francisco dans les environs de la rue California, Arnold comme inspecteur minier, et Slack, qui avait habité la ville quelque temps, avait été employé pour accompagner différentes expéditions de prospection.

Quelques jours après, ils retournèrent à la banque, et montrèrent le contenu des deux petits sacs. C'étaient des diamants bruts, des rubis, des saphirs et des émeraudes.

Le bruit s'en répandit en ville et, en ces jours de folle spéculation, cela créa une forte commotion. Il y avait eu de riches découvertes de mines d'or, d'argent, de mercure, de cuivre sur la côte du Pacifique, mais jamais encore on n'avait découvert des pierres précieuses.

Un grand spéculateur minier, Geo D. Roberts, qui avait employé Arnold, les présenta à Ralston, à qui

ils dévoilèrent, avec bien des réticences, qu'ils avaient découvert des terrains diamantifères dans un pays désert de l'ouest.

Ils ne causaient que très prudemment, ne voulant se confier à personne, et craignant de donner la moindre indication sur leur trouvaille.

Bientôt ils furent très recherchés dans la rue California, questionnés, courtisés, mais ne laissaient transpirer aucune indication.

Bien des mineurs imaginaient que ces terrains devaient être dans l'Arizona, et y furent.

Ralston avait fait à Arnold et Slack des avances avec le projet d'acheter leur secret. Avec lui seul, ils voulurent bien discuter la possibilité de céder une faible partie de leur trouvaille. Puis ils consentirent à parler de la possibilité d'en céder la moitié. Mais le temps se passait, et l'on n'arrivait à aucune solution.

Finalement, Arnold consentit à conduire deux hommes sur le terrain, à condition qu'ils se laisseraient bander les yeux lorsque l'on s'en approcherait.

Ralston organisa alors un syndicat préliminaire. Il choisit 25 capitalistes et spéculateurs miniers pour faire partie de ce syndicat, lesquels délèguèrent deux experts, dont David D. Colton, expert minier bien connu.

Ceux-ci partirent avec Arnold et Slack par le Central Pacific Railroad, et débarquèrent à une station d'où Arnold et Slack les conduisirent à travers le pays,

leur faisant faire des marches et contremarches en différents sens, pendant quatre jours. La nuit, on devait camper à la belle étoile. On ne s'entendait pas toujours sur la division du travail nécessaire pour le campement et la confection des repas. Les deux experts laissaient percer leur mauvaise humeur lorsqu'ils devinaient « qu'on les faisait marcher », et faire des kilomètres inutiles.

David Colton n'était pas le premier venu, il occupait une haute situation dans la compagnie du chemin de fer Central Pacific. A un moment, de gros mots furent échangés entre lui et Arnold.

Le quatrième jour, Arnold avait fait l'ascension d'une colline escarpée d'où, dit-il au retour, il avait découvert le fameux terrain.

A peine arrivés sur le terrain, on se mit à creuser la terre, tout d'abord avec des couteaux ordinaires, et on découvrit quelques diamants et des pierres de couleurs, à peu de profondeur. Cela avait ramené la bonne humeur parmi la petite troupe. On décida que comme première expérience cela suffisait, et que l'on se mettrait en route pour le retour, le même jour.

Les mêmes précautions, à peu près, avec moins de détours, toutefois, furent prises qu'à l'aller. Le rapport des deux experts fut que les terrains devaient contenir des richesses fabuleuses.

Une réunion des intéressés eut lieu, à laquelle Arnold proposa de retourner, avec Slack, eux seuls, et

de rapporter pour deux millions de dollars de pierres précieuses, comme garantie de leur bonne foi, contre lesquels on leur verserait une première somme de deux cent cinquante mille dollars.

Ils partirent, et quelques jours après, Ralston reçut de Reno, un télégramme d'Arnold demandant que l'on vienne à leur rencontre à Lathrop, une bifurcation à quelques heures de San Francisco, où les trains s'arrêtaient pour les repas.

Lorsqu'Arnold et Slack descendirent du train, leur apparence était minable. Ils paraissaient avoir beaucoup souffert de fatigue et du froid. Arnold portait un rifle et avait un petit sac de peau de daim rempli de pierres précieuses. Il disait qu'ils avaient rempli deux sacs, d'une valeur de deux millions de dollars, mais qu'ils en avaient perdu un en traversant une rivière.

Une réunion eut lieu le soir même chez un des membres du syndicat, grand spéculateur minier, ami de Ralston, qui était venu de Londres, appelé spécialement pour cette affaire, par le grand banquier.

On versa le contenu du petit sac sur la table de billard. A la lumière les pierres étincelaient.

La nouvelle de la trouvaille avait été connue à Londres et la maison de banque Rothschild avait demandé à être renseignée à ce sujet.

Le lendemain on exhiba les pierres dans une vitrine et l'on organisa une société au capital de dix millions



de dollars. Il fut décidé que l'on irait à New-York soumettre une partie des pierres au grand joaillier Tiffany, et si son rapport était favorable, on engagerait un grand expert minier pour examiner le terrain finalement.

Quatre membres du syndicat, avec Arnold et Slack, partirent à New-York. Ils commencèrent par prendre deux avocats de grand renom : Samuel Barlow et le général Butler.

Les quatre membres du syndicat, les deux avocats, Arnold et Slack et des personnages éminents de New-York, tels que le général Mac Clellan, Horace Greeley, le directeur du journal *The Tribune*, deux grands banquiers, etc., se réunirent chez Tiffany. On vida le petit sac qui contenait des diamants, des rubis et des saphirs.

Tiffany, gravement, les assortit, et les examina en tous sens, à la lumière du jour, en connaisseur. Puis il dit : « Messieurs, sans aucun doute, ces pierres ont une énorme valeur, mais je voudrais les soumettre à mon lapidaire, et dans deux jours je vous remettrai mon rapport.

Les journaux de New-York, de San Francisco, de Londres publiaient des articles sur les fameuses mines de diamants, et pronostiquaient une baisse sur toutes les pierres précieuses, en raison de la grande production attendue.

Le rapport de la maison Tiffany fut que la valeur

des pierres examinées atteignait certainement au moins la somme de 150.000 dollars, et probablement bien davantage. On calcula que les échantillons emportés à New-York ayant une valeur de 150.000 dollars, tout le sac apporté à San Francisco par Arnold et Slack devait avoir une valeur d'un million et demi de dollars.

Ceux qui avaient assisté à la réunion chez Tiffany, en parlèrent à leurs amis. Horace Greeley, qui avait toujours écrit : « Jeunes gens, allez à l'ouest », ne manqua pas de dire dans son journal ce qu'il avait vu, en exagérant la valeur, et de conseiller de nouveau aux jeunes d'aller à l'ouest, prendre part dans les nouvelles ressources fabuleuses qui allaient être développées.

Le soir, dans la salle du bar du Hoffman House, où étaient descendus les quatre membres du syndicat, il y eut un défilé de *brokers*, de spéculateurs, de journalistes, de curieux, les uns cherchant à obtenir des renseignements, ou à renouveler connaissance avec aucuns des quatre qu'ils avaient connus, d'autres cherchant à s'intéresser dans la grande affaire, tandis que les curieux étaient venus simplement pour voir les hommes qui touchaient de si près les champs diamantifères.

Quant à Arnold et Slack, ils ne se montraient pas, continuant à observer la plus grande discrétion. Après une échange de télégrammes avec San Francisco, le

syndicat choisit pour faire l'examen final des terrains, le grand ingénieur des mines, Henri Janin.

Il avait examiné, en qualité d'ingénieur expert, des centaines de mines, en Amérique et ailleurs. Il occupait, alors, dans l'opinion publique, la situation qu'occupa plus tard l'ingénieur Hammond, que l'on sollicitait pour examiner les mines les plus importantes du Transvaal ou de l'Amérique. Janin, disait-on, n'avait jamais commis une erreur. Tout au contraire il lui était arrivé, tant il était prudent, d'avoir rejeté des propositions minières qui étaient payantes.

Les conditions qu'il imposa furent : deux mille cinq cents dollars comptant, tous ses frais payés et mille actions de la nouvelle société.

Ces mille actions, qui lui furent données, il les vendit plus tard, au bon moment, quarante mille dollars, à deux membres du syndicat.

On dut verser encore cent cinquante mille dollars à Arnold. Cette somme, avec la somme précédemment versée était, disait-il, bien garantie par la valeur de plus d'un million de dollars du petit sac remis au syndicat.

Et alors, accompagnés par l'ingénieur Janin, le départ pour les champs diamantifères eut lieu. On débarqua d'un train de l'Union Pacific Railroad, à une petite gare près de *Rawlins Spings*. De là, on se dirigea vers le désert, guidés par Arnold et Slack.

De nouveau, ils employèrent les tactiques du pre-

mier voyage, semblaient perplexes sur le chemin à suivre, paraissaient être perdus, cherchant à s'orienter. Cela dura quatre jours, et ce furent quatre jours de fatigue et de désagréments de toutes sortes.

Le quatrième jour, Arnold s'était éloigné seul, et rentra au camp vers midi. Eureka ! dit-il. On était près du terrain précieux, et à quatre heures de l'après-midi, on campait sur les champs diamantifères, à 7.000 pieds d'altitude.

C'était probablement la partie la moins fréquentée des Etats-Unis. Ainsi qu'on le sut plus tard, on n'était qu'à vingt-cinq milles de l'Union Pacific Railroad, mais Arnold prétendait qu'on en était à cent milles.

On se mit, de suite, au travail. Armé de piques, de pelles et de plats, on creusa la terre durant une heure, trouvant ici et là des diamants, des émeraudes, des saphirs et des rubis. Tous étaient alors de bonne humeur, et ne pensaient plus aux fatigues et aux duretés du voyage.

Le lendemain, il fut décidé de creuser à une plus grande profondeur, afin de voir ce que cela donnerait. Le résultat fut tel que Janin se déclara entièrement satisfait. Il était devenu follement enthousiaste, prévoyant pour lui la gloire d'avoir expertisé cette grande affaire, et de voir ses milles actions se vendre à prix élevé.

Il examina la formation des terres, apposa des notices de préemption à plusieurs endroits, et prit des

notes. Ensuite, laissant Slack et un jeune Anglais qui faisait partie de l'expédition, garder les terres jusqu'à ce que les mesures légales puissent être prises, Janin et les autres retournèrent à New-York.

La nouvelle s'était répandue dans tout New-York et dans tous les pays civilisés. Le baron de Rothschild de Londres, qui s'était, dès la nouvelle de la découverte, enquis à son sujet, avait exprimé le désir de s'intéresser à l'affaire si la chose était réelle.

Le rapport de l'ingénieur Janin fut enthousiaste. Il y était dit que vingt ouvriers mineurs pourraient retirer de la terre pour un million de dollars de pierres précieuses par mois.

Les imaginations étaient enfiévrées et allaient leur train. Des milliers de personnes avaient un désir fou d'acquérir des actions. La maison Rothschild de Londres avait accepté d'être les agents de la société en Europe. L'avocat Barlow et le général Mac Clellan furent nommés administrateurs à New-York.

La société prit le titre de « Compagnie minière et commerciale de San Francisco et New-York », au capital de dix millions de dollars, divisé en 100.000 actions. A part ses entreprises minières, la Compagnie ferait lapider les pierres, et ferait passer sur la côte du Pacifique le marché et le centre de taille des diamants, jusqu'ici à Amsterdam.

A San Francisco, vingt-cinq noms furent choisis parmi la haute finance, les grands négociants et les

grands propriétaires miniers, lesquels furent admis à souscrire chacun pour cent mille dollars d'actions, et la somme de 2.500.000 dollars fut déposée à la Banque de Californie. Les administrateurs furent : W. M. Lent, A. Gansl, agent des Rothschild à San Francisco, Thomas Selby, Milton S. Latham, Louis Sloss, Maurice Doré, W. F. Babcock et W. C. Ralston.

Arnold reçut encore 900.000 dollars, ce qui porta à 1.200.000 dollars ce qu'il avait reçu.

Pas une seule action ne fut vendue, malgré les efforts de tous les brokers et de tant de particuliers pour s'en procurer. Des offres folles furent faites pour des titres à des administrateurs. Ceux-ci expédièrent à la maison Rothchild de Londres, un petit lot de pierres de différents genres, pour les faire estimer et les faire vendre, et un petit nombre d'ingénieurs et de mineurs furent envoyés aux mines pour en établir le cadastre afin de le faire enregistrer.

*L'Alta California* du 1<sup>er</sup> août 1872 publia qu'il y avait un millier de diamants bruts de grande valeur en ville, et plus de 4 livres de saphirs, rubis et émeraudes, et que l'ingénieur Janin, l'un des plus sérieux connus, avait dit dans son rapport, que vingt-cinq mineurs pourraient sortir de terre pour plus d'un million de dollars de pierres précieuses par mois. Ce journal prévoyait que l'exploitation de ces champs diamantifères causerait la baisse des pierres précieuses.

Le colonel Andrew, le joaillier du Diamond Pa-

lace, à San Francisco, avait dans sa vitrine un diamant taillé d'environ cent carats. Le bruit courait que ce diamant provenait des nouvelles mines. Une crise s'était produite dans le commerce des pierres précieuses dans tous les Etats-Unis. On hésitait à acheter, croyant à une baisse prochaine.

Toutes sortes d'histoires se propageaient. On aurait trouvé un saphir gros comme un œuf de pigeon, et l'œuf de pigeon était devenu un œuf de poule. M. Gansl cherchait à acquérir le contrôle des mines pour les Rothschild, puis c'était Milton Latham qui le voulait pour un groupe de capitalistes anglais.

Les directeurs des journaux le *Morning Call* et le *Daily Evening Bulletin*, journaux conservateurs et prudents, avaient précédemment mis leurs lecteurs en garde contre tout emballement, leur rappelant combien de fois le public, avait été trompé par des trouvailles fallacieuses.

Mais le 7 octobre 1872, le *Bulletin* disait : « Les  
« quinze ingénieurs et mineurs sont revenus des mi-  
« nes de diamants, sans avoir eu aucun ennui de la  
« part des Indiens. Le rapport de l'ingénieur Janin  
« est plus que confirmé. Sans grandes exertions, ils  
« ont trouvé de nombreuses gemmes et en ont rap-  
« porté 286. Pour cela ils n'avaient employé que  
« leurs couteaux de poche. Que sera-ce lorsque des  
« instruments miniers seront employés ! Le site  
« des mines est tenu secret jusqu'à l'obtention d'un



« titre définitif du Gouvernement. Actuellement la « neige empêche tous travaux. »

Chaque possesseur d'actions se voyait déjà millionnaire. Si les actions avaient alors été mises sur le marché, quels taux auraient-elles atteint ! Combien de millions de dollars auraient été payés pour les titres ! Combien de millions les banques auraient-elles avancé sur ceux-ci ! Quelle débâcle eût pu se produire ! Heureusement pas une action n'avait été vendue. L'ingénieur Henry Janin était le seul qui avait disposé des siennes.

La Compagnie avait établi des bureaux luxueux. David Colton, qui était directeur général du Central Pacific démissionna pour remplir la même fonction à la Compagnie minière. Dans les bureaux, une carte des terrains avait été pendue au mur, richement encadrée. Sur la carte, il y avait le plateau des diamants, le ravin des rubis, le coteau des saphirs.

On racontait que la Compagnie travaillait elle-même le *claim de la découverte*, et octroierait des concessions pour les terrains environnants. La Compagnie reçut des offres de deux cent mille dollars et 20 % des trouvailles pour une concession partielle délimitée. Malgré qu'aucune offre n'avait été entretenue, qu'aucune concession n'avait été octroyée, trois compagnies s'étaient formées sur de prétendues promesses de concession, chacune à gros capital, et de nombreux titres furent souscrits et changèrent



plusieurs fois de mains en peu de jours, à prix toujours majorés.

L'une de ces compagnies avait exposé un gros rubis taillé, qu'elle avait acheté, qu'elle disait provenir des mines, et qu'elle estimait à plusieurs millions de dollars.

Mais le 11 novembre, il se produisit un coup de foudre. Il vint un télégramme de Clarence King, géologue du Gouvernement, daté d'une gare du Wyoming, disant que le terrain diamantifère avait été salé.

Clarence King avait voulu se rendre compte de la réalité de la fameuse découverte. C'était un devoir de sa fonction. Il était parti en prospection, dans la direction du pays où il supposait, par quelques rares indiscretions commises, que ces mines devaient se trouver.

Aidé par un vieil Allemand du pays, un ancien mineur, il avait découvert le terrain par des outils qui avaient été laissés là. Malgré la neige, King et l'Allemand avaient creusé et lavé la terre, et trouvé des gemmes.

Tout à coup, l'Allemand avait appelé King et lui avait montré un diamant déjà bruté. (Le brutage est la forme donnée à une pierre avant la lapidation définitive.

*Hello !* dit l'Allemand, ces terrains, non seulement produisent des diamants, mais ils les taillent aussi.

Et alors, King examina la terre de plus près, et il vit comment, avec un bâton, on avait fait des trous dans la terre, puis bouché le trou avec la semelle. Où il y avait de l'herbe, on avait déplacé, puis remplacé la motte de terre couverte d'herbe. On avait même formé une fourmilière artificielle artistement construite, dans laquelle on avait placé des pierres précieuses. Le vieil Allemand s'amusa de tout cela et dit à King : « Ils n'ont oublié que des perles. Autrement tous les bijoux seraient représentés là. »

Le terrain avait été salé hâtivement et grossièrement, car King trouva des rubis et des diamants dans la fente d'un rocher.

Le 25 novembre, la presse publia la fraude. Le conseil d'administration de la Compagnie minière se réunit et engagea trois avocats de San Francisco : H. M. L. Barnes, Hall Mac Allister et S. M. Wilson, pour découvrir les auteurs de la fraude.

Arnold et Slack avaient disparu. Un vieux mineur, nommé Cooper, se présenta à Ralston, et dévoila tout. C'était lui qui avait donné à Arnold l'idée de la fraude, à laquelle il devait être associé. Mais comme Arnold l'avait laissé de côté et ne lui avait rien donné, il venait tout dévoiler :

De saler des mines d'or et d'argent, était devenu trop commun ; alors il avait eu l'idée, et avait conseillé à Arnold, qui possédait un certain petit capital,

de saler une mine de diamants avec du bort industriel et du rebut.

Le lendemain, un télégramme de la maison Rothschild de Londres, annonçait que les pierres étaient toutes du rebut et du bort à piler de l'Afrique du Sud, et que les pierres de couleurs étaient petites ou givieuses, et de peu de valeur, lesquelles, en partie, avaient été identifiées par ceux qui les avaient vendues.

Ce fut un éclat de rire parmi ceux qui étaient restés hors de l'affaire, ou qui n'y avait pas été admis. Partout où ils se montraient, on se moquait des organisateurs. Quelques-uns quittèrent San Francisco pour quelque temps.

Comment avaient-ils été assez naïfs pour croire possible qu'il se trouvât tous les genres de pierres précieuses dans le même terrain. Tout marchand de pierres précieuses, et beaucoup de banquiers, connaissent les provenances des diverses sortes de pierres et devaient soupçonner la fraude devant ce fait. Tant d'hommes intelligents s'étaient laissé prendre à une fraude si grossière ! Et Janin, l'expert minier infailible ! Et Tiffany, le premier joaillier des Etats-Unis, qui avait, pour se fortifier dans son opinion, consulté son lapidaire !

Tiffany dit, pour sa défense, qu'il était expert en pierres taillées, mais non en pierres brutes, qu'il n'y avait guère de pierres brutes aux Etats-Unis, et qu'il

ne s'y trouvait pas d'expert de brut, ce qui n'est pas prouvé. S'il avait consulté le premier ouvrier lapidaire venu, la vérité eût éclaté de suite.

Quant à Janin, il est certain que s'il n'avait pas été, dès le début, si emballé, s'il fût resté plus longtemps sur le terrain, il eût découvert la fraude. Il n'avait pas payé trop cher son erreur, ayant empoché 42.500 dollars de la vente de ses mille actions et de ses honoraires.

Par la suite, on apprit comment les pierres avaient été achetées. Arnold était parti pour Amsterdam. Mais, afin de dépister toute recherche ultérieure, il s'était embarqué au Canada. A Amsterdam, il avait visité maints marchands de brut et maints lapidaires, cherchant à acheter des pierres de rebut. Il était manifeste qu'il ne connaissait rien à la valeur des pierres. Le bas prix seul paraissait l'intéresser. Il fit de même à Londres, où il avait acheté du bort à piler et des petites pierres de couleurs, pierres précieuses, mais ayant peu de valeur, à cause de leur petite dimension, d'autres plus grandes, mais de qualité inférieure ou défectueuses.

Chez un certain marchand, il avait réuni, en tas, un nombre de pierres de différentes sortes et avait demandé : « Combien pour le lot ? » A cause de la façon inusuelle de procéder de cet acheteur, on se le rappelait et il fut reconnu aussi par une photographie de lui.

Il avait acheté pour une somme totale de cinquante mille dollars de pierres à Amsterdam et Londres. La pierre brutée trouvée par le vieil Allemand, avait été mise au rebut parce que trouvée trop dure pour être taillée.

## CHAPITRE XII

Arnold s'était retiré dans sa ville natale d'Elisabethtown dans l'Etat de Kentucky. Elisabethtown était un pays d'aventuriers. La plupart des habitants de la petite ville avaient été des flibustiers pendant la guerre de sécession, pillant dans les pays du nord.

William Lent commença les poursuites contre Arnold, l'assignant, dans son pays, en paiement des 350.000 dollars, montant de sa propre souscription.

Arnold répondit à l'assignation, dénonçant Lent ainsi que ses associés, les administrateurs de la Compagnie et Ralston, comme une bande d'aigrefins, de requins Californiens, qui avaient cherché à placer dans le public, à prix exagérés, des titres de la mine en question. Si cette mine avait réellement été salée, elle l'avait été par d'autres que par lui. Et il citait les rapports des premiers contrôleurs et de l'ingénieur Janin, lesquels prouvaient que ce qu'il avait vendu avait une valeur fabuleuse.

Ses compatriotes étaïens fiers de son habileté, de son audace. Il avait roulé les gens du nord, et était considéré un héros dans les états du sud, pas encore réconciliés.

Avant que la Cour, devant laquelle le procès devait paraître, eût à décider sur le fonds de l'affaire, un compromis eut lieu entre Lent et Arnold, qui versa à Lent cent cinquante mille dollars, que ce dernier garda par devers lui.

Puis, Arnold s'établit banquier dans sa ville natale. Il était considéré comme un financier avisé et de grande intelligence. Il fit de brillantes affaires. Mais ses rivaux, dans la ville, le jalousaient, et des difficultés surgirent entre eux. Or, à Elisabethown, les difficultés se réglaient généralement par des coups de revolver à première rencontre. Cette rencontre, avec l'un de ses rivaux, eut lieu un matin dans la rue. Son adversaire s'était réfugié dans le couloir d'une maison, et de là, tira à volonté sur Arnold, et le blessa grièvement à l'épaule.

Ce n'était là qu'un premier round, et les paris étaient divisés. Arnold, le grand Arnold, ne pouvait être vaincu qu'en fin de match.

Mais il se produisit des complications. Une pneumonie se déclara, et Arnold rendit son âme à Dieu. Il avait, peut-être, le génie des grands hommes, mais ne sut pas l'employer pour le bien.

Quant à Slack, il avait disparu. On n'eut jamais

de nouvelles de lui. On disait qu'il n'avait reçu d'Arnold qu'une dizaine de mille dollars.

La mort d'Arnold arrêta toutes les poursuites.

Ralston prit à son compte les premiers 300.000 dollars avancés par la Banque de Californie et versés à Arnold, et il remboursa leurs souscriptions aux membres du syndicat. Chacun d'eux donna reçu, et ces reçus, encadrés, furent accrochés dans le bureau particulier de Ralston à la banque.

Ralston avait succédé à D. O. Mills, en 1872, comme président. Auparavant, quoique seulement caissier, il était l'âme de la direction. Dans les conseils de la banque, il était tout-puissant. Sa parole faisait loi. La Banque de Californie était devenue, sous sa direction, comme une institution nationale. Aucune grande affaire ne se faisait sans que Ralston y soit intéressé. Le succès du Grand Hôtel l'avait décidé à construire, avec son ami Sharon, le Palace Hôtel, dont le coût, comme toujours et partout, dépassa de beaucoup les prévisions et l'entraîna loin. Il s'était lancé dans diverses affaires industrielles plus ou moins avantageuses. Lorsqu'une industrie périclitait, de par la concurrence des Etats de l'Est, rapprochés de San Francisco par le chemin de fer transcontinental, ou par toute autre cause, on cherchait à la lui vendre. Il croyait être son devoir d'aider à créer, ou de faire le possible pour conserver à San Francisco les industries existantes. C'est ainsi qu'on lui fit ache-



ter une fabrique de montres, des fabriques de flanelles, draperies et couvertures, qui n'étaient plus de bon rapport après la guerre de sécession, et dont l'un des propriétaires, un malin, avait su se débarrasser ainsi.

Il avait puisé largement dans la caisse de la banque; la coutume existant alors pour les administrateurs d'emprunter de fortes sommes à leurs établissements. Il avait aussi emprunté de fortes sommes à Sharon et dut lui donner en garantie, toutes ses propriétés.

De mauvais bruits se répandaient dans le public à son sujet et à celui de la banque. Les déposants retiraient leurs dépôts, et cela devint une panique.

Le 25 août 1875, la Banque de Californie ferma ses guichets, suspendant ses paiements. Ralston déclara que l'actif de la banque dépassait son passif, et offrit de donner tout ce qu'il possédait pour garantir les créanciers.

La Bourse des valeurs ferma ses portes. Toutes les affaires étaient suspendues. Les abords de la banque étaient encombrés par une foule de déposants consternés.

Le 27 août le Conseil d'Administration se réunit. Tous ses membres avaient été enrichis par Ralston. *D. O. Mills proposa qu'il soit interdit à Ralston d'assister à cette réunion.* Celui-ci se retira dans son bureau particulier. Bientôt on vint lui dire que le Conseil d'Administration exigeait sa démission. Il la signa et puis, pâle et défait, il rentra chez lui, puis alla à *North*

*Beach*, d'où il se baignait journellement dans la baie. Mais ce jour-là, il nagea jusqu'à ce que ses forces l'abandonnèrent, et il coula à fond.

Son corps fut trouvé près de la pleine mer par un batelier. Ses funérailles furent une calamité publique. Toutes les grandes maisons de commerce fermèrent leurs portes. Plus de cent cinquante mille personnes suivirent son cercueil.

Celui de ses amis qui eût pu venir à son secours et, peut-être, éviter la catastrophe, témoignait sa douleur, mais ce fut tout.

Ralston avait possédé la moitié du Palace Hôtel, la moitié des actions de la Compagnie des eaux de la ville, la moitié du chemin de fer de Virginia City à Truckee, embranchement de la grande ligne, qui donnait le plus grand rendement de tous les chemins de fer des Etats-Unis. Mais une crise monétaire sévissait alors. S'il avait essayé de faire des emprunts, cela eût été connu et cela eût empiré les choses. Du reste, il ne pouvait solliciter l'aide de personne, s'étant dépouillé de tout ce qu'il possédait, quelques jours auparavant, pour l'aide temporaire et insuffisante que lui avait prêté celui pour qui il avait tant fait, et qui lui devait tout.

Le jour de la suspension de la banque, un million de dollars avait été payé à ses guichets.

Le sénateur Sharon possédait, données en garantie, toutes les propriétés de Ralston. Il était devenu le pré-

sident de la Banque de Californie, qui s'était reconstituée avec un nouveau capital, en appelant cent dollars par action.

Le jour où la banque rouvrit ses portes, des drapeaux flottaient sur toutes les maisons de commerce et sur tous les édifices publics.

Quelques années plus tard, la veuve de Ralston engagea des poursuites contre Sharon, en reddition de comptes. Une transaction survint pour 250.000 dollars.

Un capitaliste, J. A. Keene, publia une brochure, *démontrant que les propriétés de Ralston dépassaient son passif de trois millions de dollars*. San Francisco et la Californie avaient perdu en lui une personnalité qui avait fait valoir leurs ressources, un financier de génie de grande imagination. Son entourage avait profité des grands risques qu'il prenait, et étaient tous devenus plus riches que lui.

L'espace de deux pâtés de maisons dans les rue California et Montgomery, avait fait et défait des grandes fortunes.

Le sénateur Sharon était veuf. Il avait eu une petite amie dont, avec le temps, il eût voulu s'affranchir. Mais la demoiselle, malgré une trentaine d'années de différence d'âge tenait à son ami, en raison de sa grande fortune. Elle ajouta, soudain, le nom de Sharon à ses noms patronymiques de Sarah Althéa et dit être la femme légitime du sénateur.

Elle lui intenta une action en divorce, produisant, comme preuve, un papier signé de Sharon et d'elle-même, dont le texte écrit de sa main disait : « Nous déclarons que nous sommes mariés ». Un point, et c'était tout ! D'après la jurisprudence de la Cour Suprême de Californie, cela suffisait, à peu près, pour prouver le mariage. Mais elle offrait encore une autre preuve : Le sénateur l'avait un jour, disait-elle, présentée à un ami, disant : « C'est ma petite épouse ». Et elle demandait le partage de la fortune du sénateur ou, à défaut, un gros morceau du gâteau.

Le sénateur reconnaissait que le papier pouvait porter sa signature, mais qu'alors elle avait dû lui faire apposer son nom sur une feuille de papier blanc sans qu'il puisse se rappeler en quelle circonstance.

La jeune femme avait pris pour avocat le juge David S. Terry, celui qui, ainsi que nous le racontons plus haut, avait tué le sénateur Broderick pendant la guerre de sécession, et de qui l'on disait qu'il mourrait dans ses bottes.

Le procès durait, et l'on allait de tribunal en appel. Connaissant le caractère violent de Terry, Sharon, lorsqu'il devait se trouver où il était, se faisait suivre d'un détective armé pour se protéger.

Le procès avait été renvoyé, après appel, devant la Cour du Comté de Fresno. Là, rien de définitif n'avait encore été prononcé. Les parties, les témoins et les avocats, avaient tous pris le même train pour reve-

nir à San Francisco. Ce train faisait un arrêt à la station de Lathrop pour les repas. C'était le premier déjeuner. Tout le monde était à table, sauf le détective qui se promenait du haut en bas de la salle à manger du buffet, surveillant Terry. Celui-ci avait-il ou n'avait-il pas fait un geste de menace vers le sénateur ? Toujours fut-il que le détective, croyant avoir vu tel geste, sortit son revolver et abattit Terry.

Celui-ci mourut bien dans ses bottes, ainsi qu'il avait toujours été prédit. On apprit qu'il avait été plus qu'un avocat pour Sarah Althéa. Et sa mort mit fin au procès.

À la même époque, un autre grand capitaliste, Baldwin, celui qu'on appelait « Lucky Baldwin », c'est-à-dire « Baldwin le chançard » eut le même genre de procès avec sa petite amie. Baldwin était le propriétaire du grand Baldwin Hôtel et du Théâtre de Baldwin, dans la rue Market ; il était propriétaire et grand spéculateur minier, et la chance qu'on lui attribuait avait surtout été manifestée par les succès de son écurie de courses.

La jeune femme prétendait que Baldwin lui avait promis le mariage. Ce dernier eut pour avocat Reuben Lloyd, lequel avait employé un détective pour surveiller la jeune personne. Il apprit que celle-ci avait un amant de cœur, qui devait l'épouser dès qu'elle aurait obtenu un jugement... et la forte somme.

Le procès prenant bonne tournure pour elle, son amant crut prudent de précipiter le mariage, qui eut lieu en catimini, devant un juge de paix. L'avocat Lloyd avait appris la chose et s'était procuré une copie du certificat de mariage. Lorsque la cause fut appelée pour être jugée à fond, pendant le témoignage de la jeune femme, il lui demanda, en contre-examen : « N'avez-vous jamais été mariée ? »

— Non, jamais, répondit-elle.

Alors, présentant au juge du tribunal le certificat de mariage, il demanda qu'elle fut arrêtée, sur le champ, pour faux témoignage.

Sa condamnation à deux années de prison mit fin au procès.

## CHAPITRE XIII

Nous avons raconté, plus haut, comment John Mackay, le grand spéculateur minier, s'était brûlé les doigts, voulant faire un gros coup sur les blés. Or, plus tard, le sénateur Fair, son associé voulut montrer à Mackay, comment lui réussirait ce que son associé n'avait pu faire. Lui aussi apprit à ses dépens qu'en voulant accaparer cette denrée, on faisait monter les prix, et que lorsqu'il s'agissait de se décharger d'un stock considérable, le prix ne pouvait que baisser. Enfin que la production mondiale était trop grande pour que personne puisse l'accaparer.

On ne sait si ce fut devant les fortes pertes qu'il envisageait et le chagrin qu'il en éprouvait que se produisit sa mort. Toujours est-il qu'à ce moment il mourut. Sa succession fut liquidée, et l'on devait procéder à la vente de ces immenses stocks de blé.

Les grands exportateurs de cette denrée s'étaient

syndiqués pour l'acheter à prix très réduit, sans qu'il y eût surenchère. Mais quelqu'un troubla la fête.

L'exécuteur testamentaire avait un conseiller. Et un courtier à la Bourse des produits, exportateur plus modeste que les autres, que ceux-ci avaient négligé, s'aboucha avec le conseiller. Le blé ne serait vendu, et la vente approuvée que lorsque le modeste exportateur aurait sa part dans le syndicat, ce dont le conseiller profiterait, lui aussi.

En employant le téléphone, il démontra à un des membres du syndicat que sans son approbation l'enchère ne serait pas approuvée. On lui promit la part qu'il exigeait, et la vente se fit alors et fut approuvée. La plus grande partie de la perte que faisait la succession sur ces stocks devint le bénéfice des exportateurs.

Alexis S... était encore adolescent lorsqu'il vint à San Francisco, où il entra dans une maison de commerce comme petit employé. Ses appointements, alors, ne lui permettaient que de prendre sa pension au What Cheer House. Il était petit de taille, mais de grande intelligence. Ses qualités commerciales furent appréciées de ses patrons et, une douzaine d'années plus tard, il était devenu associé et, pratiquement, le chef unique de la maison à San Francisco. Toujours coquettement mis, il portait, ce qui était rare à San Francisco, un chapeau haut de forme,



noir ou gris, selon la saison, afin de rehausser l'apparence de sa taille.

Lorsqu'éclata la guerre de 1870, il occupait une situation prépondérante parmi la colonie française de la ville. Il avait donné l'exemple d'un patriotisme ardent et d'une grande générosité.

Après la guerre, lorsque les Alsaciens et les Lorrains annexés, furent admis à opter pour la nationalité française, l'auteur de ce livre, qui habitait un village de la vallée du San Joaquin, avait écrit une lettre au journal français *Le courrier de San Francisco*, proposant que les Alsaciens-Lorrains de Californie, afin de montrer aux Américains qu'ils protestaient contre l'annexion forcée de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, aillent en corps au Consulat de France, déclarer leur option pour la France.

Alexis S... écrivit la lettre suivante à l'auteur :

*San Francisco le 12 juin 1871*

*Mon cher Jules, je vous remercie des expressions patriotiques qui font de votre lettre, publiée hier, une manifestation digne de Lorrains.*

*Je m'occupe de la question. Avant de convoquer les Lorrains et Alsaciens de l'intérieur, je tâcherai de m'unir ceux d'ici. Je vous tiendrai au courant de tout.*

*Voulez-vous m'envoyer la protestation suggérée par*

*vous. Il s'agit aussi de fonder une société de Lorrains et d'Alsaciens. Quelles sont vos idées à ce sujet ?*

*Tout à vous, etc...*

La manifestation publique eut lieu. Une centaine d'Alsaciens-Lorrains allèrent en corps au Consulat de France. Une Alsacienne, en deuil, marchait à leur tête, portant un drapeau couvert d'un crêpe.

Peu après cette époque, Alexis était président de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle, qui possédait un hôpital, le mieux aménagé de tous ceux de la ville.

Le trésorier de la société avait fait de grandes pertes en spéculations. Alors le président lui demanda de lui apporter le Trésor de la société. Il vint et entra dans son bureau, tenant haut en main, et secouant un sac vide, et dit : « Voici la caisse ». Alexis S... garda le sac et y remit de sa poche la somme manquante, ne voulant pas que fût connue cette faute de ce compatriote inconscient.

Il avait une grande admiration pour Thiers. Il avait été proposé que la colonie française lui offrit un album contenant une adresse signée de tous les souscripteurs, et dont la reliure serait ornée des métaux précieux du pays. Lui-même fut un des deux qui le remirent au Président de la République, à Paris. Des relations qu'il eut avec Thiers, il rapporta une admiration encore grandie. De pareille taille, de

même coiffure, il le copiait dans sa façon oratoire, et un mauvais plaisant (il s'en trouve partout) l'avait surnommé « tiers ».

Il existait, à San Francisco, une Banque Française d'Epargne qui possédait la confiance des classes moyennes de la colonie, qui plaçaient là leurs économies. Cette banque ne faisait guère de prêts que sur bonne hypothèque.

Le directeur, toujours réélu par les actionnaires, était Gustave Mahé.

Une loi avait été promulguée par la Législature de Californie, instituant une commission qui devait examiner la comptabilité et la situation de toutes les banques par action, une fois l'an.

Le jour avait été fixé pour l'examen de la Banque Française. Le matin de ce jour, on trouva Gustave Mahé, mort dans son lit. Il s'était tiré une balle dans la tête. Il avait laissé une lettre disant qu'ayant spéculé avec l'argent de la banque, il ne pouvait survivre au résultat de cette découverte. C'eût été, pour lui, la prison et le déshonneur.

La nouvelle du suicide tomba comme un coup de foudre parmi la colonie française. Le montant du déficit n'était pas encore connu, pas plus que la valeur de l'actif.

La banque, mal liquidée, eût pu se volatiliser en grande partie. Les frais et des litiges de toutes sortes auraient contribué à cela. Déjà un Américain, an-

cien haut fonctionnaire de l'Etat, faisait applicatin à la Cour pour être nommé liquidateur. Et alors, combien de temps la liquidation aurait-elle duré, et qu'aurait-elle produit !

Plusieurs déposants vendaient déjà leurs livrets à 25 % de leur valeur à des écumeurs. Une panique prévalait. Alors Alexis S... fit paraître une notice dans le *Courrier de San Francisco*, appelant les déposants à se réunir, conseillant à tous de ne pas vendre leurs livrets et demandant à ceux qui ne pourraient assister à la réunion, de lui apporter leurs livrets, afin de les représenter. Enfin, il offrait de faire des avances d'espèces, à ceux qui auraient un besoin urgent d'argent.

Lorsqu'il monta à la tribune pour présider l'Assemblée, portant sur son bras une centaine de livrets, il y eut un soulagement de confiance parmi les déposants. Un comité de défense fut nommé avec lui comme président et Gustave Touchard vice-président. Ils engagèrent un avocat, produisirent devant la Cour les mandats de presque tous les déposants et obtinrent qu'un liquidateur ne soit pas nommé.

Le Comité nommé par les déposants, et surtout le président, s'occupèrent de reconstituer la banque, et les déposants reçurent plus de 90 % de leurs dépôts. La Banque d'Épargne existe encore à ce jour. Alexis S... est mort, léguant à son fils Goliath ses sentiments de patriotisme et de bienfaisance.

La colonie française de San Francisco avait toujours été, en majorité, dévouée au régime, quel qu'il soit, que la France s'était donné. Sous le second Empire, elle avait été bonapartiste, et alors le 15 août on chantait un *Te Deum* à l'église française, et la compagnie de milice volontaire, et indépendante, des Gardes Lafayette, en uniforme de l'infanterie française, et la compagnie, également indépendante, des grenadiers de Mac-Mahon, de nationalité irlandaise, en uniforme des grenadiers de la garde de Napoléon 1<sup>er</sup>, commandée par le général de milice Thomas N. Cazneau, paraient et assistaient au *Te Deum*. Et le vieux père Alexandre, lieutenant sous Louis-Philippe, endossait son uniforme, ce jour-là, et figurait dans la parade.

Lorsqu'après Sedan, la République fut proclamée, tous s'y rallièrent. Mais tous les Consuls de France n'étaient pas républicains. Tel Consul général, à la mort de Gambetta, refusa de mettre en berne le drapeau du Consulat et d'assister en uniforme, à la célébration mortuaire organisée par la colonie. Des Français clouèrent un drapeau orné d'un crêpe à la fenêtre d'un coiffeur, sous les fenêtres du Consulat. Le même Consul, lorsque la princesse de Tahiti vint à San Francisco, alla la recevoir au débarcadère, et l'accompagna à son hôtel, en tramway. C'est en cet équipage qu'il lui fit visiter le parc, l'invitant à passer la soirée chez lui, à son hôtel. Il sortit d'une com-

mode, vers dix heures, une bouteille de sirop de groseilles et composa les rafraîchissements lui-même. Cette unique réception, de plusieurs années, n'avait dû guère grever ses frais de représentation, assez élevés.

Un des pionniers français notables de San Francisco fut F. L. A. X.... Il avait été banquier à Bordeaux, où il jouissait de la confiance de nombreux clients et déposants. Lorsque vint la Révolution de 1848, soit qu'il eût cru que les capitaux déposés chez lui n'étaient plus en sécurité, soit qu'il eût pensé que l'argent, comme le vin de Bordeaux, se bonifie en voyageant, il était parti un beau matin, allant en Amérique, et emportant les dépôts qu'on lui avait confiés. Il avait, sans doute, dû penser que dans un pays comme la Californie, l'or ne ferait que se doubler.

C'est à San Francisco qu'il reparut, faisant du négoce, de la banque, et faisant de bons placements, sans que sa sérénité de bon vivant soit troublée par aucun de ses créanciers.

Peu d'années après son arrivée, la maison P. et Cie était prospère, riche et bien cotée. Il aimait la bonne chère et les bons vins, n'étant pas de Bordeaux pour rien. Il était quelque peu goutteux, et alors il avait acheté des sources où se traitait cette infirmité, et les avait aménagées à son goût, et y faisait une saison chaque année, car l'apoplexie le guettait.

Lors d'une campagne électorale, deux politiciens connus avaient fait un pari original : Le perdant devait pousser devant lui une brouette dans laquelle serait assis le gagnant. Celui-ci aurait devant lui un panier dans lequel le public, le long du trajet, viendrait déposer des offrandes pour les œuvres de la ville.

Lorsque la brouette, suivie de la foule, passa devant les bureaux de F. L. A., celui-ci descendit, avec sa grosse bedaine, la mine réjouie, portant une corbeille de bureau remplie de pièces de vingt dollars, qu'il vida dans le panier de la brouette.

Je ne saurais douter qu'avant sa mort il avait désintéressé ses créanciers de Bordeaux. Il avait dû acquérir, en Californie, les moyens de le faire. Sa mort fut regrettée par ceux qui l'avaient connu à San Francisco, où il tenait bonne table, et par les sociétés charitables et patriotiques. Sa cave n'avait pas sa pareille. Qui, de ceux qui étaient là, alors, ne se rappelle les fûts de vieux cognac Sazerac, les Château Latour, les Château Yquem, les Château Margaux, les Haut-Brion de 1858 et 1864, disséminés en vente aux enchères, après sa mort.

Mais il y avait aussi de nombreux Français que le sort n'avait pas favorisés, qui avaient subi les soubresauts de la chance, et que la vieillesse et les infirmités avaient atteints dans l'adversité.

Et j'ai le souvenir de ce vieux pionnier français, Lucien... échoué, à un âge avancé, gérant du cercle français, qui avait perdu tout espoir de revoir la France,



et qui m'avait demandé de lui rapporter de Paris, un petit sac de terre de la place de la Concorde, qu'il voudrait être placé dans son cercueil.

L'un des habitants de San Francisco, devenu célèbre à Paris, peu avant sa mort, fut Cornélius Hertz. De 1870 à 1873, il avait été dentiste à San Francisco. Pas très habile en son art, il n'avait réussi qu'à ne pouvoir payer sa dette à sa logeuse, lorsqu'il quitta la ville. Il ne put lui donner qu'un effet à payer portant intérêt. Par quels avatars passa-t-il alors ? On n'a pu le savoir. Mais, à New-York, il avait fait, plus tard, la connaissance d'un inventeur qui possédait un procédé appliqué au téléphone. Cornélius Hertz l'avait persuadé de lui laisser prendre le brevet à son nom, lui assurant qu'avec ses amis puissants, il arriverait à le placer chèrement.

Il avait, en effet, fait la connaissance d'un ingénieur, frère d'un puissant personnage en France. Il vint à Paris où la Compagnie des Téléphones était en négociation pour céder toute son installation au Gouvernement. Mais il y avait un arrêt dans les négociations. Une grande influence politique empêchait le vote du projet de loi tant que la Compagnie des Téléphones n'apporterait pas aussi le brevet Cornélius Hertz. Or, cette compagnie avait refusé d'acheter ce brevet, auquel elle n'attachait, et qui n'avait absolument aucune valeur. Mais finalement, elle dut l'acheter pour un assez grand nombre de millions, et l'affaire se fit alors.



Cornélius Hertz obtint le grade de grand officier dans la Légion d'Honneur. Il était riche à millions, et propriétaire d'immeubles à Paris. Il eût pu se tenir tranquille et vivre en paix. Mais, ayant mis un pied dans la politique, il voulut jouir encore des avantages acquis. Il devint l'un des intermédiaires entre la Compagnie du Panama et certains législateurs.

Lors de l'Exposition de 1889, un habitant de San Francisco vint à Paris, qui avait été prié par l'ancienne logeuse de Cornélius Hertz, dans le besoin alors, de demander le paiement de son effet. Celui-ci se présenta plusieurs fois chez l'ancien dentiste, sans être reçu. Et, les lettres qu'il lui adressait, restaient sans réponse. Sur le point de repartir, il demanda à un ami parisien de tâcher d'encaisser l'effet. Celui-ci écrivit à Hertz sa détermination de le faire payer. Et alors son secrétaire, un monsieur titré, vint tout d'abord prétexter que l'effet était périmé. Puis, lorsqu'il lui fut prouvé qu'il n'en était pas ainsi, il se rabattit sur l'offre que le premier mandataire lui avait fait, par lettre, d'accepter le principal seul, ce qui fut accepté.

Peu de temps après, on poursuivait les Panamistes, et Hertz dut au fait qu'il était alité, malade du diabète, de ne pas être arrêté, tout grand officier de la Légion d'Honneur qu'il était, et il put aller se faire enterrer ailleurs. Son pays natal, l'Autriche-Hongrie eut ses restes.

Vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle il y avait à San Francisco deux synagogues dont le rite, et surtout les deux rabbins, étaient tellement différents l'un de l'autre, et si extraordinaires, qu'ils méritent une description particulière : Le temple Em-manuel, rue Sutter, était la synagogue la plus importante de la ville. Construite en briques à une époque où presque tous les édifices religieux étaient encore en bois, son architecture était de pur style oriental, et rappelait celle des mosquées de la Turquie.

Son premier rabbin avait été le Révérend Docteur Elkan Kohn, pasteur respecté à qui l'on n'eut pu reprocher qu'un seul défaut ; de trop s'adonner aux spéculations minières. Il en était quelquefois tellement absorbé, qu'à un enterrement où il officiait, il avait commencé son discours en disant : « Mes chers époux ». Mais il était si affectionné de ses ouailles que les hommes n'avaient fait qu'en sourire, tandis que pour les dames israélites cela avait fait le sujet de conversations de leur *Kaffee Klutch* pendant deux ou trois jours. Ces *Kaffee Klutch* étaient alors ce que la mode, venue d'Angleterre, a changé en *Five o' clock tea*.

Lors de la mort du Révérend Docteur Kohn, sa congrégation, composée surtout et presque exclusivement d'Allemands, la plupart devenus riches, avait décidé de le remplacer par ce qu'il y avait de mieux en révérend rabbin. *The best in the world* ! Les émoluments et le casuel devaient battre tout record des

grandes villes Américaines. Le choix se porta sur le Révérend Docteur Horsinger, dont la renommée d'orateur religieux avait traversé les plaines et les montagnes.

Dans son prêche d'inauguration il avait dit que l'Eternel avait voulu un nouvel exode pour le peuple choisi, et que la nouvelle terre sainte avait été la Californie, pays où l'or et l'argent se trouvaient en telle quantité que les colonnes du Temple pourraient de nouveau être faites de ces précieux métaux, telles que celles du Temple de Salomon ; où le lait et le miel nourrirait son peuple, et où le fruit de la vigne, crée par l'Eternel, les orangers et les dattiers, croissaient à perte de vue.

Et il lui plaisait de voir qu'ici, le Président de la Communauté Moses Seller, portait le prénom du grand prophète qui guida Israël hors de l'esclavage d'Egypte, et qui reçut la loi sur le mont Sinaï.

Le prêche eut le grand succès qu'il méritait. Toute la congrégation défila devant le nouveau rabbin, et les grands journaux, qui avaient envoyé des reporters à la cérémonie d'inauguration, publièrent le texte du discours.

A ce temple, contrairement aux coutumes des temples orthodoxes et des temples « des vieux pays d'Europe », les femmes n'étaient pas reléguées dans des galeries, mais il y avait des bancs de famille où le mari, la femme et leurs enfants étaient assis ensemble. Les

hommes, contrairement aux anciens usages, se découvraient la tête. Les fidèles ne priaient pas, mais suivaient des yeux le texte que le chantre officiant lisait à haute voix, tantôt en hébreu, tantôt en anglais. Le chantre officiant du temple Em-manuel était, lui aussi, ce qu'il y avait de mieux, *the best in the world*, comme tout ce qui est américain. Il avait été choisi pour sa diction impeccable, théâtrale, souvent tragique, accompagnée de gestes élégants, mais sobres. Et lorsqu'il chantait, c'était d'une belle voix de baryton accompagné souvent de l'orgue du chœur dont les solistes étaient des artistes non israélites, mais infidèles.

Le rabbin prêchait souvent, posté devant l'arche sainte, dont il rejetait quelquefois le rideau de lourd damas brodé d'or sur son épaule, d'un geste dramatique, comme il eût fait d'un peplum.

Ce nouveau rabbin avait encore simplifié les services ; il les avait raccourcis de moitié, avait rogné de moitié le jour de l'an, n'observant qu'un jour au lieu de deux jours de fête immémoriaux. Il autorisait les *business-men* à faire des affaires le samedi, les femmes et les enfants seuls venant au temple écouter les prières pour le chef de famille et pour eux-mêmes. Pour les fidèles du temple Em-manuel, les mets *Kachère* étaient devenus une chose anti-diluvienne, et le *talet* était passé de mode.

Le jour de Kippour (le grand pardon) était encore

un jour de jeûne, mais le rabbin, très libéral, en dispensait ceux que cela pouvait gêner, et la durée du jeûne avait été raccourcie.

Mais le révérend docteur Horsinger, avait inauguré des conférences socialo-religieuses, le dimanche, en son temple. Les assistants remplissaient l'édifice et étaient chrétiens-protestants en majorité. Son éloquence, sa haute philosophie avaient un tel succès que souvent ses discours étaient reproduits dans les grands journaux.

Le succès de ces conférences avait inquiété le Révérend Abinadab Samuel Smith, le pasteur protestant de la Congrégation du Calvaire, dont la vaste église était située de l'autre côté de la rue Sutter, du côté opposé, et un peu plus haut que le Temple Emmanuel. Un certain nombre de ses ouailles, de sa clientèle religieuse, désertait son église le dimanche matin pour assister aux conférences de l'éloquent prédicateur d'en face. Celui-ci prêchait une religion aimable, n'admettant ni l'enfer ni le purgatoire, et promettant la venue du Messie au jour du jugement dernier, lequel proclamerait le pardon des péchés et ouvrirait les portes du paradis à tous les êtres humains.

Le Révérend Abinadab avait réfléchi, cherchant le défaut de la cuirasse, et crût l'avoir trouvé. Il provoqua le Docteur Horsinger à un débat sur le roi David, prétendant que le roi David n'avait été qu'un chet de brigands et un roi vicieux. Le vainqueur du tour-

noi serait désigné par un scrutin de l'assemblée.

Le défi fut accepté, et le débat eut lieu au temple protestant du calvaire. La séance devait commencer à huit heures, mais dès 6 heures, toutes les places, sauf celles de l'estrade, et les deux premiers rangs dans la nef qui étaient réservées aux dames patronesses de la Synagogue et de l'église, et aux membres du conseil de la Congrégation Em-manuel, ainsi qu'aux *vestrynen* de l'église du calvaire. Sur l'estrade, où présidait le président des Vestrynen de l'église, se trouvaient Mo-ses Seller, le maire de la ville, trois magistrats, quelques professeurs d'Universités, des pasteurs protestants, des prêtres catholiques et deux rabbins.

Le Révérend Abinadab commença le débat en jetant un doute sur la prétendue onction royale que David, dans sa jeunesse, aurait reçue du prophète Samuel, lui promettant la succession du roi Saül.

Et d'abord, dit-il, de quel droit Samuel s'arrogeait-il ce pouvoir ? Elevé dans la maison du prophète Elie, déjà bien vieilli, cassé et presque aveugle, sans autorité même sur ses propres fils, Haphni et Phinéras, qui avaient introduit dans le temple les rites voluptueux des faux Dieux, débauchant les femmes devant le tabernacle, en des exercices aussi impurs que ceux du culte de Baal ; c'est dans ce milieu et dans cette corruption que Samuel avait été élevé.

Et il avait montré quelle était sa sainteté, quels étaient ses instincts lorsqu'il avait ordonné que le roi

des Amalécites, Agag, soit haché en morceaux devant l'arche sainte.

Quant à David, huitième fils de Jessé, lequel était petit-fils de Ruth et de Booz, il gardait alors les moutons de son père dans la tribu de Juda, près de Bethléem. Quelles grandes choses avaient faites ce jeune berger pour mériter ce choix ? La seule supériorité était son adresse à tuer des oiseaux utiles ou nuisibles, avec sa fronde. Donc aucune raison pour qu'il ait été réellement choisi alors pour être l'oint du Seigneur.

Il est possible que Saül ait déplu à Samuel pour n'avoir pas exécuté certains soi-disants commandements de Dieu. Mais est-il logique que Dieu ait ordonné le choix du jeune berger pour régner sur le peuple d'Israël alors désuni, retournant à l'idolâtrie, attaqué par tous ses voisins, plutôt que celui d'un chef militaire, sinon l'un des fils de Saül.

Samuel pouvait bien être un faux prophète, un faux interprète de Dieu, et ne nous pourrait-il pas paraître comme certain politicien de notre ville (je ne veux nommer personne) qui, tenant ses assizes en un bar, s'arroe le droit, et conquière le pouvoir de nommer les candidats des deux partis aux fonctions municipales et à celles de l'Etat (nombreux applaudissements et rires).

Et maintenant, prenons-le provoquant en combat singulier le géant Goliath. Le géant avait jeté son



défi aux chefs guerriers d'Israël, dans la tribu de Juda. David l'avait impudemment relevé. Tous deux, armés d'un glaive marchaient l'un sur l'autre. Les paris, s'il y en eut, devaient être trois contre un pour le géant, mais voilà que David, à une certaine distance de son adversaire, ramasse une pierre et, avec sa fronde, la lance à la tête de Goliath qui, atteint au front, s'affaise. Et alors David s'élance vers lui, tire son glaive et lui tranche la tête. L'emploi de la fronde fut-il honnête? Je prétends le contraire. Je dis que David avait commis un lâche assassinat.

Le géant n'avait pas de fronde. Il s'attendait à un combat régulier chacun avec son glaive. Le bon géant y allait de confiance, et ne s'attendait pas à ce traquenard.

Alors, paraît-il, comme aujourd'hui la force primait le droit, et la raison du plus fort était la meilleure. Aussi David eut son triomphe, Saül l'appela auprès de lui, le nomma chef d'armée. Mais bientôt il s'en repentit. David ne pouvait être qu'un chef d'aventuriers, de maraudeurs, qu'il s'adjoignit, avec lesquels il pillait et tuait à droite et à gauche, toujours cruel. En rébellion contre Saül, il s'enfuit avec sa bande chez les Philistins. Le roi Aschish lui donna une résidence à Ziglag où il prit deux femmes, Abinoam et Abigail qu'il enleva à Nabal, chef Philistin, chez qui il avait reçu l'hospitalité.

Et alors il trahit son hôte, le roi des Philistins,



comme il avait trahi Saül. Il tricha avec celui-là comme il avait triché avec Goliath. Il pillait les tribus voisines des Philistins, prétendant avoir pillé dans le pays de Juda.

A la mort de Saül, qui lui avait donné sa fille en mariage, qui l'avait élevé au rang de général, mais qui, malgré cela, ne pouvait voir en lui qu'un ennemi, un prétendant à sa couronne, il s'en fut à Hébron, en Juda, où il se fit proclamer roi. Mais il fallut sept ans avant qu'il put se faire reconnaître comme tel par les autres tribus.

Et maintenant, le voilà roi d'Israël, tout puissant. Un jour, se promenant sur la plate-forme de sa tour, il jette ses regards vers une demeure proche où, dans un étang, une femme se baignait. Elle était jeune, elle était belle. C'était Bethsabée, femme d'Uri, un de ses généraux victorieux et fidèle, quoique d'une autre race que de celle d'Israël. Pour prix des services que celui-ci lui a rendus, il fait amener sa femme en sa tour, il la séduit et commet l'adultère avec elle, et puis il la garde. Mais, ce n'est pas tout. Il ordonne que le mari soit envoyé aux avant-postes et ne revienne pas vivant. Et puis il épouse encore Bethsabée. Et son peuple dût subir la peste comme punition divine pour le crime de son roi.

Quel jugement pouvons-nous porter sur ce roi tout puissant qui vient profaner de ses jeux lubriques la nudité des femmes d'Israël prenant leur bain tradi-

tionnel ? Il vous restera à dire s'il fût un saint ou, ainsi que je le prétends, un chef de brigands. A ceux qui combattaient avec lui ou pour lui, il vole leurs femmes. Aux fils de Saül, son bienfaiteur, à ses beaux-frères, il vole le royaume de leur père. »

Un nombre de spectateurs applaudirent, d'autres, des jeunes gens, sifflèrent violemment, ce qui est aussi une façon d'applaudir, en Amérique.

Des dames chuchotèrent entre elles, heureuses de pouvoir se reposer ainsi de leur long silence forcé.

Le docteur Horsinger, alors, se leva et s'avançant sur l'estrade il débuta en faisant l'éloge de son contradicteur qui, disait-il, avait eu le talent de tirer d'un sujet ingrat tout ce qu'il pouvait donner. « Nous devons, dit-il, considérer les faits à l'objectivité de ces temps de barbarie. C'est du règne de David et de celui de son fils Salomon que date l'ère de civilisation qui s'établit en Judée et qui, de là, rayonna peu à peu à travers le monde.

Samuel, reçu dès sa puberté, en la maison du prophète Elie, courbé par l'âge et presque aveugle, était devenu le disciple aimé du prophète, lequel lui avait inculqué sa foi. Ce fut à lui que l'éternel communiqua ses commandements après la mort d'Elie.

Y a-t-il aucune preuve qui puisse nous induire à douter de la vertu, de la sainteté du prophète Samuel, dont la vie entière fut consacrée au culte du Seigneur, et dont la principale manifestation d'envoyé divin, a été la

succession de David au règne désastreux de Saül, la grande prospérité du royaume d'Israël sous son règne et sous celui de son fils Salomon.

David avait reçu de Dieu la beauté et la force. Tout jeune, il avait abattu un lion et un ours. Goliath de Gath, couvert d'une armure de bronze, descendait en Israël, pillait et tuait. Il avait défié toute une armée, mais aucun guerrier, malgré la récompense offerte, n'avait osé le confronter. Il était la terreur de Juda.

Jeune, modeste, d'une beauté égalant sa valeur, David apparut. S'armant de sa fronde, il lança une pierre et abattit le géant. Puis il s'élança vers lui et, avec son glaive, il lui trancha la tête. Et Juda fut délivré.

Il fut porté en triomphe, et les filles d'Israël accompagnaient le cortège, chantant, frappant des cymbales, et élevant sa gloire au-dessus de celle de Saül.

Rien, dans les Ecritures, ne dit que ce devait être un duel à armes égales, ainsi que cela se pratique de nos jours, avec deux témoins de chaque côté, dans la vieille Europe. Goliath était recouvert d'une armure de bronze. David était presque nu. Mais il avait la bravoure que lui avaient communiquées les voix qui lui avaient confirmé qu'il était l'oint du Seigneur.

Saül l'appela auprès de lui, et lui dit qu'il lui donnerait sa fille aînée en mariage s'il lui apportait les chevelures de cents philistins. David lui en apporta

deux cents. Saül ne lui donna pas sa fille aînée, mais la cadette, Michal. Saül le nomma chef d'armée, mais ses victoires éveillaient sa jalousie. Il était devenu neurasthénique, et David jouait de la harpe pour calmer sa tristesse. Saül, irrité des triomphes de David, qui avait défait et soumis les Amalécites, les Moabites, les Ammonites, et battu les Philistins, les Edonites et les Syriens, devenait, par moment, dément et avait attenté à la vie de David à plusieurs reprises.

C'est alors que David ne voulant pas lutter contre son roi, s'enfuit chez les Philistins, suivi d'un corps de guerriers de la tribu de Gath. Mais tandis qu'il prétendait combattre l'armée de Saül et piller des tribus d'Israël, il saccageait des tribus voisines de Philistins.

A la suite de plusieurs défaites subies par Saül, celui-ci découragé, ne pouvant obtenir de son entourage d'être tué, se perça, lui-même, de son glaive.

David, alors, fut proclamé roi, à Hébron, par la tribu de Juda.

Abner avait fait proclamer roi Ishbosheth, le seul fils survivant de Saül, mais il était incapable de gouverner.

Durant sept ans David régna à Hébron, et puis il fut reconnu et proclamé roi par les autres tribus.

Il choisit pour sa résidence le site de Jébus, soumettant les Jébusites, mais les dédommageant de leur

terre ; et de ces collines il fit Jérusalem, la capitale du royaume.

L'arche sainte, qui était restée à Kirjath jearim, fut amenée sur un chariot, en grande pompe, escortée par David à la tête de 30.000 hommes et au son de la musique et des hymnes. Jérusalem fut agrandie et embellie. Il devint le prince le plus puissant de l'Asie occidentale. Durant son règne son pays s'étendit des frontières d'Egypte au mont Lebanon et de l'Euphrate à la Méditerranée. Et il avait formé une armée d'un million et demi d'hommes. On lui reproche d'avoir séduit Bethsabée et d'avoir fait mettre à mort son mari, Uri. Cela n'est pas niable. Mais cet homme fort, sensible, avait des sens. Et Bethsabée était belle. Tous les rois de cette époque avaient des harems et des concubines. Il faut accuser de cela les mœurs de l'époque. Et de nos jours, ne voit-on pas semblables choses ? Et sans la faute de Bethsabée, il n'y eut pas eu le règne de Salomon, son fils. Dieu avait puni David de cette faute, en frappant son peuple de la peste, et par la révolte de son fils chéri Absalon. David dût fuir alors au mont des oliviers, et puis traverser le Jourdain. Mais Absalon vaincu par Joab, et mis en fuite, fut pris par sa longue chevelure dans les branches d'un arbre d'une forêt. Et Joab le perça de dards. En cela nous voyons encore la main de Dieu. Lorsque David apprit la défaite des révoltés il s'écria : Je prie Dieu qu'Absalon soit vivant et me soit rendu !

Dieu avait absout David, puisqu'il avait permis le grand règne de Salomon. En le jugeant nous devons évoquer sa bravoure, son talent militaire, sa générosité à ses ennemis, sa fidélité à ses amis, sa connaissance des intérêts de son pays. Sa piété et sa gratitude à Dieu justifiait, avec cela, notre attachement à sa mémoire.

Evoquons aussi, les quarante ans de paix et de prospérité de son règne, les livres de David, la renaissance de la civilisation... le Temple... Jérusalem!!

Lorsque le Révérend Docteur Horsinger se rassit, un long murmure d'approbation circula dans tout le temple, puis lorsque, sur l'estrade, des mains s'offraient pour serrer la sienne, les assistants des premiers rangs se levèrent et applaudirent, d'autres rangs firent de même, et bientôt toute l'assistance, émue par la belle diction et l'éloquence du dernier orateur, applaudissait et sifflait ce qui était applaudit à outrance.

On vit alors le révérend Abinadab se pencher à l'oreille du Président de sa congrégation et lui parler. Celui-ci se leva et dit : Le Révérend Monsieur Abinadab, devant l'approbation si générale et si nette de l'assistance, reconnaît cette démonstration comme donnant la victoire à son adversaire et renonce au scrutin. Les deux orateurs se serrèrent la main, et l'assistance s'écoula lentement.

Le Révérend docteur Horsinger attirait une assistance toujours plus nombreuse à ses conférences du

Dimanche. Les après-midi du Dimanche et plusieurs de ses soirées, il les passait à jouer au poker, au Club Allemand Concordia, ou en des soirées où il était invité, et où l'on jouait assez gros jeu. Bon vivant, bon viveur, aimant la bonne chère et les bons vins, gros joueur, audacieux, la chance ne le favorisait pas toujours, et il eut des dettes de jeu qu'il ne pouvait acquitter malgré son gros salaire, et la générosité de ses riches ouailles lors d'un mariage ou d'un décès. Cherchant à se rattraper de ses pertes, il perdit davantage, et bientôt se furent d'autres dettes en plus de celles du jeu. Comme la plupart des membres de sa congrégation appartenaient au Club Concordia, le bruit de ses pertes de jeu et de ses dettes se répandit parmi eux.

A la réunion du Conseil de la Congrégation, il fut question des dettes du rabbin. Le Président Moses Seller, fin comme un vieux renard, dit : Ne paraissons pas nous préoccuper de ses dettes, sans quoi il continuera à jouer, peut-être à perdre de nouveau, plus qu'il ne pourra payer, et ce serait à recommencer. Mais le rabbin ne se faisait pas trop de soucis de ses dettes. Il continuait à en faire et jouait lorsqu'il le pouvait à crédit ou en empreintant aux partenaires qui voulaient bien lui prêter. Un scandale allait éclater. Il n'y eut alors, pour le conseil de la congrégation que l'une des deux alternatives : Se passer de ses services ou payer ses dettes. L'orgueil de posséder



le plus éloquent pasteur de la ville et de ne pas le perdre pour une question d'argent, les décida à payer ses dettes, toutes ses dettes, et il promit de se contrôler et ne plus jouer gros jeu. Serment de joueur... il ne put s'en défendre et de nouveau joua gros jeu, et eut des alternatives de gains et de pertes... surtout de pertes ; car il était téméraire au poker, ne sachant pas refuser de voir une relance élevée avec seulement deux paires en mains, et bluffant souvent à tort et à travers. Et le conseil eut à inscrire, chaque année, au côté Dépenses du bilan, une somme assez importante portée comme gratification extraordinaire au Révérend rabbin.

Et les conférences du Dimanche matin continuaient à attirer une assistance nombreuse avec de nombreux chrétiens. A force de s'adresser à cet auditoire mixte, le Révérend docteur Horsinger en était arrivé à donner, à entendre qu'il croyait possible la divinité du Christ.

Mais une nuit un incendie détruisit l'Eglise du Calvaire. Il fallait trois mois pour la reconstruire. En bons voisins, le Conseil du Temple Emmanuel accepta la suggestion de son rabbin, d'offrir à la congrégation protestante l'usage du Temple Emmanuel, le Dimanche matin pour la célébration de leur culte.

Les conférences durent être suspendues. Du reste, le rabbin souffrait d'une maladie du cœur, et les médecins lui ordonnaient une année de repos, une



cure à Marienbad et lui interdisaient toute émotion. Le Conseil lui accorda un congé d'un an et lui vota une gratification de vingt mille dollars pour frais du voyage en Europe, qu'il allait entreprendre.

Un ancien San Franciscain le rencontra quelques mois plus tard, un samedi, à l'hôtel Impérial à Vienne, où il déjeûnait d'une côte de porc, pas du tout *Kachère*.

Fumant un cigare, après déjeuner, dans le hall de l'hôtel, le Révérend dit à celui qu'il avait reconnu : Je suis très libéral pour moi-même, mais je ne demande pas que chacun fasse comme moi.

La synagogue de la rue Bush n'était pas une cathédrale comme celle de la rue Sutter. Elle n'avait pas une congrégation de marchands de gros des rues Sansonne, Battery et Front, enrichis surtout, lors de la guerre de sécession, par le cours forcé du papier monnaie à New-York et celui de l'or en Californie. Les agents de change, les financiers, les grands marchands des villes de l'intérieur qui résidaient à San Francisco, n'auraient pas voulu être vus faisant leurs dévotions dans le temple modeste et orthodoxe dont le rabbin était le vieux Révérend docteur Isaac Urcier : cela eut pu donner une piètre idée de leur situation financière.

En cette synagogue les femmes avaient leur place dans les galeries. Le port du chapeau était obligatoire. Le jour du sabbat on n'y jouait pas l'orgue. Les prières se faisaient toutes en hébreu, et étaient

celles que les rabbis Akibah, Mayer et autres, avaient composées lors de la servitude de Babylone. Et il en était de même des récits et des chants lythurgiques. On y célébrait la nouvelle année durant deux jours, et on n'y eut pas admis des chants d'Opéra par des artistes du théâtre, au jour du Grand pardon, ainsi que cela avait eu lieu rue Sutter.

Cette communauté n'était pas riche comme celle de la rue Sutter, car il y avait encore d'autres synagogues orthodoxes dans la ville. Son rabbin n'était pas un brillant orateur, mais il était pieux et plein de bonté. Le texte de ses sermons était toujours l'un des dix commandements, la charité et l'amour du prochain. On le voyait aux enterrements des plus pauvres, qu'ils appartenissent à sa congrégation ou non, et quelque temps qu'il fasse.

Son salaire et les cadeaux qui lui venaient des cérémonies de mariage ou d'enterrement, étaient juste suffisants pour la vie modeste qu'il menait. Mais un jour il avait rencontré sur son chemin un vieillard qui mendiait. Il l'avait emmené chez lui, s'en excusant auprès de sa vieille servante, et il le garda jusqu'à ce qu'il pût le faire admettre dans une maison de retraite. Il avait eu une telle joie d'avoir pu enlever à la rue et à la mendicité ce vieillard que cette joie lui manqua lorsqu'il fut parti. Et alors il avait rencontré, près du parc, un presque aveugle qui tendait la main, et l'avait aussi gardé chez lui jusqu'à ce qu'il put le faire entrer dans un asile.

Après avoir ainsi goûté à cette joie qu'il avait si longtemps prêchée sans l'avoir exercée personnellement, il ne pouvait plus se priver d'avoir chez lui constamment, ou presque, deux, trois, quatre hôtes qu'il rencontrait dans la rue. Et il se démenait pour les caser, pour améliorer leur sort.

Mais il ne pouvait plus donner à sa vieille bonne l'argent nécessaire aux achats du ménage, car il donnait toujours quelques dollars à ceux qui quittaient sa demeure. Et il fallait plus d'argent pour nourrir quatre ou cinq personnes que pour en nourrir deux. Et alors il avait dit à sa bonne de prendre à crédit la viande kachère chez le boucher Coblentz, et les épices et les légumes chez l'épicier Simon. Mais le jour vint où ces dettes étaient devenues importantes et criardes, et où ses créanciers s'adressèrent au Président de sa congrégation. Le Conseil se réunit, on fit au vieux rabbin des remontrances, et on acquitta ses dettes, lui faisant promettre de ne plus recommencer.

Il tint parole, il ne fit plus de dettes. Mais il ne pouvait s'empêcher d'amener chez lui, de temps à autres, un ou deux pauvres, les héberger quelques jours et leur venir en aide de quelque façon. Et un jour il dût s'aliter. Sa faiblesse était grande et son estomac ne gardait pas de nourriture. Il mourût. Et alors on apprit, du médecin qui l'avait soigné, et de sa vieille bonne, qu'il était mort de privations et d'inanition.

## CHAPITRE XIV

La plupart des étrangers de marque qui venaient visiter les Etats Unis poussaient leur voyage jusqu'à San Francisco. C'est ainsi que la délégation française, qui était venu assister à la célébration du centenaire de la bataille de Yorktown, laquelle consacra la victoire finale des Américains, allèrent, par Chicago jusqu'à San Francisco. Elle comprenait entr'autres, le général Boulanger et des descendants de Lafayette et Rochambeau.

Mais le commandant Lichtenstein, qui représentait le président Grévy, dont il était aide de camp, ne suivit pas les autres membres de la délégation, et retourna à Paris. L'auteur de ce livre avait fait la traversée, de New-York au Havre, sur le même paquebot que lui. Ils avaient eu maintes conversations ensemble. Ayant demandé au commandant pour quelle raison il avait quitté l'Amérique et la délégation

tion, aussitôt la fin de la célébration, il lui répondit qu'en sa qualité de représentant du Président de la République, il avait été froissé du manque de tact des Américains, qui avaient donné le pas à quelques majors et hauptmans allemands sur la délégation française, lors de certaine cérémonie.

Ces majors représentaient un major allemand qui, comme mercenaire, faisait partie de l'armée de Ro-chambeau. Les Américains étaient éblouis de la gloire de l'armée allemande, et de l'importance que le vote allemand pouvait avoir dans les élections.

En outre, il avait été vexé de ce qu'un membre de la délégation avait offert de vendre, et avait vendu, au Gouvernement Américain, des lettres qu'un de ses aïeux avait reçues du général Washington, pour la somme de cent mille dollars, lesquelles furent votées par le Congrès, ce qui causa des commentaires désobligeants. Son départ subit était une sorte de protestation contre ce marché aussi ! Tout en causant, il désapprouvait la réclame que le général Boulanger se faisait déjà alors. A Chicago, il avait fait publier par les journaux que des voleurs avaient forcé la porte de sa chambre d'hôtel, la nuit, et que, tirant son sabre, il les avait mis en fuite.

Ayant remarqué, un jour, au commandant Lichtenstein, qu'il était d'une nature remarquablement calme pour un officier de cavalerie, celui-ci dit : « Je ne l'ai pas toujours été. Un jour je m'étais mis en

colère injustement, et je l'ai tellement regretté, que je me suis alors surveillé, et que j'ai pu modifier mon caractère.

« C'était pendant la guerre de 1870. J'étais en marche avec un détachement de dragons. Il faisait très chaud, et j'étais pressé d'arriver au lieu de destination. J'avais télégraphié au Maire d'un village que j'arriverai à une certaine heure, et que je ne ferais que traverser sans m'arrêter plus que pour faire boire les chevaux. Et je lui demandais de tenir prêts, à l'abreuvoir cinquante baquets.

« Lorsque j'arrivai, avec ma troupe, je cherchai vainement, des yeux, les baquets. Alors, fort en colère, j'apostrophai le Maire, menaçant de le faire arrêter. Lorsque j'eus fini de l'invectiver, celui-ci, tout intimidé, me dit : « Mais, mon capitaine, les baquets sont à l'ombre autour du coin. Ici, ils eussent été chauffés par le soleil. »

En 1882, San Francisco eut la visite de Ferdinand de Lesseps. Il venait faire de la propagande pour le canal de Panama. Ce projet était violemment combattu par les Américains, parce que, contrôlé par des Européens, il était en violation de la doctrine de Monroë. Ils auraient bien aimé que le canal soit percé, mais leur appartenant, et leur donnant la possession de l'isthme, ainsi qu'il en est actuellement.

Pour combattre le canal plus efficacement, une compagnie s'était formée pour en percer un autre à

travers le Nicaragua, sans qu'elle eût l'espoir de réunir les sommes nécessaires à sa construction.

M. de Lesseps avait reçu la colonie française dans une salle de son hôtel. Il arriva portant son plus jeune enfant sur le bras. Le même soir, un banquet lui était offert par environ trois cents membres de la colonie. A ce banquet, des personnalités américaines avaient été invitées. Mais ceux d'entre eux qui prirent la parole, prirent bien soin de ne parler que de leurs sympathies pour la France, sans parler d'aucune façon du canal.

Le lendemain, la Chambre de Commerce recevait M. de Lesseps. Il exposa son projet, démontrant tout l'avantage que la construction du canal apporterait à San Francisco et le bénéfice qu'en tirerait toute la côte du Pacifique.

Mais, n'est si sourd que celui qui ne veut pas entendre.

On applaudit M. de Lesseps et on nomma une commission de trois membres chargée de faire un rapport.

Ces trois membres étaient :

1° Le représentant, à San Francisco de la compagnie rivale du canal de Nicaragua ;

2° M. Louis Sachs, négociant en tissus, de nationalité allemande ;

3° M. Lévi Strauss, négociant en tissus, de nationalité allemande.

Aucun des deux derniers n'avait aucune qualité pour faire un tel rapport.

Le rapport fut dressé par l'agent de la compagnie rivale, et les deux autres membres de la commission n'eurent qu'à apposer leur signature. Il déclarait que la construction du Canal de Panama était impraticable et impossible, et que, seul, le percement du Nicaragua pourrait se faire. Le projet du Canal de Nicaragua mourut de mort naturelle. Et quant au Canal de Panama, il a aujourd'hui un tel succès, il est d'un tel besoin, que l'on songe à le dédoubler.

Seul, un Français, membre de la Chambre de Commerce, opposa l'adoption du rapport, disant qu'il était dicté par l'intérêt personnel et le préjugé, et qu'il serait un jour, une honte pour la mémoire de ceux qui l'avaient rédigé et pour la Chambre de Commerce de San Francisco.



## CHAPITRE XV

La population de San Francisco est, comme celle de New-York, en grande partie cosmopolite d'origine. Il serait à supposer qu'après une ou deux générations les races se fondraient ainsi que cela a été de la race anglo-saxonne, et ainsi que se sont fondus dans le peuple américain, les anciens émigrés d'origine anglaise, néerlandaise, scandinave et ceux d'origine allemande, après une ou deux générations. L'homogénéité a été plus longue à se produire pour les races latines. Elle a été retardée par la plus grande différence de langue et par la différence de religion. Les Etats-Unis ont beau être un pays de liberté et d'égalité, il y existe, néanmoins, un certain ostracisme de race et de religion.

En France, pays essentiellement catholique, un protestant a pu être élu Président de la République. Mais il n'y a jamais eu, et il n'y aura, sans doute

jamais, aux Etats-Unis, un Président de la République catholique. C'est sa religion, qui avait empêché le général Sherman d'être élu à la Présidence. C'est, du reste, la seule fonction à laquelle on n'a jamais élu, on n'élira jamais, un citoyen qui ne serait pas né protestant.

L'Américain des classes moyennes possède un don d'observation et d'assimilation qui fait que, lorsqu'il est parvenu à la grande fortune, il saura agir de manière à ne pas faire tache dans n'importe quel cercle.

Dans les mêmes classes de la société, les relations sociales entre protestants et catholiques étaient rares ; néanmoins elles existaient. Mais elles étaient presque nulles entre les protestants, ou catholiques et les Israélites.

Ces derniers, venus surtout de toutes les parties de l'Europe Centrale, de la Pologne et de la Russie, ne s'étaient pas débarrassés de leurs défauts natifs et caractéristiques. La plupart étaient partis de bas et, même parvenus à la grande fortune, ils n'avaient pu acquérir la distinction native, non affectée, qui distingue la bourgeoisie américaine. Ceux-ci réservés et peu démonstratifs, ne font pas montre de leur fortune tandis que les autres recherchaient toutes les occasions d'en parler et de l'étaler. A table, ils se distinguaient, ceux-ci de ceux-là, par leurs manières, ceux-là mangeant les légumes avec le couteau, ou mangeant avec bruit.

Les plus caractéristiques parmi les Israélites, en Amérique, sont les Pollaks, nom que l'on donne, non seulement aux Polonais et aux Russes, mais à tous ceux des pays balkaniques. Un sceau indélébile les marque, qui peut quelquefois s'atténuer, mais ne peut s'effacer qu'après plusieurs générations, et qui provient des anciennes et, quelquefois récentes, persécutions dont ils avaient été l'objet, eux ou leurs ancêtres.

Ces Pollaks détenaient, en Californie, le record du nombre de faillites, et n'étaient pas un risque désirable pour les compagnies d'assurances contre l'incendie. Leur manque de scrupule était proverbial.

L'un d'eux avait perdu le sommeil, redoutant une échéance prochaine à laquelle il ne pourrait faire face : « Déclares-toi en faillite, lui dit sa femme, et tu regagneras le sommeil. Ce seront tes créanciers qui ne dormiront plus. »

La femme américaine, arrivée à la fortune, s'adapte facilement à son nouveau rang. La plupart ont en elles une distinction naturelle, un grand désir de s'instruire et, dans toutes les classes, savent être dames, tandis que la femme pollack, et d'autres de même origine ou de même race, parvenues à la fortune, tout étonnées de leur ascension, se couvrent de bijoux et de toilettes clinquantes, ne sachant parler que d'elles-mêmes, et n'ont de joie que d'étaler et d'écraser.

Jeunes filles ouvrières, dactylographes ou gouvernantes, elles ont pu, grâce à leur gentillesse où à l'aide d'amis bienfaisants, épouser quelque jeune débutant campagnard qui sera parvenu à la fortune. Et alors tout le monde devra connaître le chiffre de leur fortune, de leurs dépenses. Dédaignant leurs anciennes amies, elles voudront changer de cercle, et feront mille efforts, mille bassesses pour atteindre où elles feraient tâche, sans arriver à franchir les lisières de leur caste.

Les soixante-quinze ans de l'existence de San Francisco, ont vu s'élever de grandes fortunes, des cercles se former, des distinctions s'établir dans les rangs sociaux ; mais certaines n'ont pu s'affranchir du ghetto moral dans lequel elles restent enfermées,

Les Américains, à San Francisco, étaient constructeurs, armateurs, métallurgistes, fabricants ou hôteliers. Les Français étaient restaurateurs, viticulteurs, éleveurs, petits industriels. Les Allemands, cabaretiers, brasseurs, tailleurs, barbiers. Les Grecs et Italiens étaient pêcheurs, maraîchers, épiciers et fabricants de petites denrées, tandis que les Israélites monopolisaient presque la fabrication de vêtements et de chaussures, ainsi que le commerce de gros et détail de ces articles, de la bijouterie, la mercerie, la mode et quelque peu la banque.

Les sociétés secrètes étaient nombreuses et le nombre de leurs membres était considérable. L'église

catholique ne permettait pas à ses fidèles de faire partie d'aucune d'elles. Et pourtant, il existait une société, branche de l'arbre maçonnique, dont le but idéal était de reconquérir le Saint-Sépulcre et en chasser les infidèles. C'était la société secrète des Chevaliers du Temple. Pour y être admis il fallait avoir atteint le 32<sup>e</sup> degré de la franc-maçonnerie, et croire en la divinité de Jésus-Christ. Ils se réunissaient une fois l'an, en Congrès, chaque fois dans une différente ville des Etats-Unis, et à cette occasion, paraient dans les rues, cavalerie et infanterie, en uniforme.

Ils étaient environ cinq cents qui paradèrent dans les rues de San Francisco, en redingote et pantalon noirs, chapeau de feutre mou à plumes, et manteau de velours noir des mousquetaires, avec la croix de Malte d'argent brodée sur la poitrine et sur le dos, le baudrier de velours noir supportait l'épée, laquelle restant toujours au fourreau, était soupçonnée d'être de bois. Toutes ces sociétés servaient de marchepied politique. Celle-là n'avait jamais fait aucun effort pour conquérir le Saint Sépulcre, ce qui était pourtant l'objet de son existence.

L'uniforme brillant et théâtral a un grand attrait pour l'Américain. Il n'y a pas, chez lui, de titre de noblesse mais le moindre juge de paix sera toujours « Judge », le possesseur du moindre voilier sera toujours « Captain », et les jeunes Américaines à grosses dots voudront toujours épouser le Comte ou le Mar-

quis, et encore mieux, le Duc ou le Prince de quelque nationalité que ce soit, qui a un blason à redorer.

Les dissensions politiques étaient âcres, et il y avait une certaine animosité entre les membres de l'un ou l'autre parti, animosité qui datait de la guerre de sécession. Dans telle famille, tous étaient Démocrates, dans telle autre tous étaient Républicains. Et il me souvient avoir entendu un célèbre orateur politique dire dans un discours, quelques années après la guerre : « Je ne voudrais pas dire que tous les Démocrates sont canailles et voleurs, mais il est certain que toutes les canailles et tous les voleurs sont Démocrates. »

## CHAPITRE XVI

Le 18 avril 1906, à 5 heures 13 minutes du matin, un tremblement, secouant et soulevant la terre, comme les flots de la mer, commença aux environs de San Matteo, à vingt milles au sud de San Francisco, et se poursuivit jusqu'à cette ville.

Il se produisait un bruit comme un roulement de tonnerre, suivi des cris de désespoir de milliers de gens affolés sortant de leurs demeures. Ce frisson de la terre et ce bruit inoubliable s'étendait à San José, Oakland, Berkeley, Alameda, Santa Rosa, à cinquante petites villes aux environs de la baie.

Des milliers de personnes, frappées d'horreur, s'élançaient dans les rues au milieu des maisons de pierres, de briques et de bois qui se fondaient et se craquaient. Comme dans un rêve, ils attendaient la fin du monde...

Frappés d'amnésie durant le désastre, ils s'embras-

saient lorsque ce fut la fin. Le désastre était venu, et il n'était plus. Dans certaines maisons les cheminées s'étaient effondrées. A d'autres, la corniche s'était détachée, des toits s'étaient ouverts et des escaliers s'étaient écroulés. Les meubles, les ornements, les tableaux gisaient pêle-mêle.

Le dommage, pensaient certains, pourrait être réparé en une semaine ou un mois. On se félicitait d'être vivants. Pourtant il y avait eu des blessés, et le chef du département du feu (chef des pompiers) avait été tué par l'écroulement d'un mur sur la maison qu'il habitait.

Tout à coup, des rues sur le haut des collines, on aperçut une réverbération, une grande lumière qui venait des quais, des faubourgs au sud de la rue Market; elle se projetait sur les toits, puis disparaissait, et puis, plus brillante encore, semblait défier le soleil.

Les pompes à vapeurs sur lesquelles étaient montés, coiffés du casque en cuir, les hommes d'élite, pompiers de métier, couraient les rues, suivis ou précédés des voitures portant le corps de sauvetage, entretenu par les compagnies d'assurances, voitures remplies de grandes toiles caoutchoutées, avec lesquelles on couvrait les marchandises et les meubles afin de les préserver de l'eau des pompes.

Les tuyaux furent attachés, mais l'eau ne venait pas ! Quelques gouttes sortaient. Il n'y avait pas d'eau ! Le tremblement qui avait soulevé les rues et les mai-



sons, avait détruit les conduits posés, en partie, sur pilotis, et l'eau en masse s'était écoulée, descendant vers la baie. Il n'y avait pas d'eau dans les conduits !!!

Il n'y avait pas d'eau, et les flammes s'étendaient de toit en toit, de maison en maison, avec fureur, avec une férocité diabolique. Le département du feu de San Francisco, qui n'avait pas son pareil, était là avec ses engins les plus complets et les plus perfectionnés, et ne pouvait pas agir. PAS D'EAU !!!... tandis que l'océan s'étendait infiniment à quelques centaines de mètres de là ! L'océan, immensité d'eau !

MAIS DANS LA VILLE, IL N'Y AVAIT PAS D'EAU POUR COMBATTRE LE FLÉAU !!!

Il y avait, dans la ville trois grands réservoirs remplis d'eau, mais depuis quelques jours, deux de ces réservoirs étaient vides, et l'on avait négligé de les remplir.

Le feu venait des rues au sud de la grande artère, la rue Market, Des centaines de familles, hommes, femmes et enfants, couraient à demi nus, fuyant l'incendie. Des hommes se joignait aux pompiers, MAIS IL N'Y AVAIT PAS D'EAU !... Tout le jour, les flammes rongeaient des maisons et des rues, tout le jour les rues se remplissaient des milliers de gens cherchant un abri. L'incendie avait commencé en quinze endroits, dans les rues au sud de la rue Market,

C'était à l'heure à laquelle on allumait les feux pour le déjeuner du matin, dans les quartiers ouvriers, que

le tremblement avait eu lieu, avait fait s'écrouler les cheminées et avait allumé quinze foyers d'incendie.

A ceux qui regardaient l'incendie, du haut des collines, les flammes semblaient être une chose vivante, insatiable et sans pitié. Des caves aux greniers, elles dévoraient tout, et puis s'attaquaient aux maisons suivantes. Sans défense, la grande cité semblait offrir ses trésors, l'un après l'autre, pour apaiser les flammes.

De temps en temps, on entendait une forte détonation, qui perçait le bruit des murailles croulantes. C'était quelque énorme immeuble qui s'écroulait dans les flammes. De la hauteur des collines, éloigné de l'incendie, la vue était impressionnante. D'énormes nuages de fumée s'élevaient, colorés de toutes les nuances. Et puis l'on apercevait une armée de braves gens luttant contre l'incendie, contre tout espoir de vaincre, cherchant à sauver des documents précieux, des articles de valeur, ou essayant d'élever hâtivement une barricade contre l'incendie. Dans une salle du magnifique hôtel de ville, pour lequel le marbre, l'onix et la travertine du pays avaient été prodigués, le maire et les conseillers municipaux rassemblés, dirigeaient la bataille, sachant bien que le monument municipal, lui-même, était condamné à périr le jour même.

A midi, le feu avait détruit un mille carré au sud de Market Street, et les flammes léchaient le côté sud de la grande artère.

La municipalité avait organisé des bandes de volontaires pour toutes sortes de missions à accomplir. Les uns, armés de revolvers, étaient délégués officiellement pour empêcher le pillage et le crime. D'autres devaient faire évacuer les rues au fur à mesure qu'elles étaient menacées, ou établir des abris et des campements loin de l'incendie. D'autres encore, dans le district brûlé, recherchaient les morts et les mourants. Les médecins étaient distribués où ils étaient utiles, et de nombreuses femmes, infirmières volontaires, soignaient les blessés. Un rabbin avait été délégué, escorté de policemen armés, pour obliger les boulangers des rues moins menacées à allumer leurs fours et à cuire du pain, fournée après fournée, sans cesse, et le tenir à la disposition des autorités. Deux policemen étaient postés à chaque boulangerie pour faire exécuter la consigne.

Dès neuf heures du matin, le maire, ayant vu la gravité de la situation, fit appel au général Funston, commandant les troupes fédérales, demandant son aide. Celui-ci, d'accord avec la municipalité, proclama la loi martiale, et fit venir 1.500 hommes de troupe du Présidio pour surveiller et patrouiller les rues.

Le Maire fit publier que toute personne trouvée pillant, serait fusillée sur-le-champ, sans jugement. Les vautours qui, déjà, s'apprêtaient à profiter de la catastrophe, se tinrent éloignés ou quittèrent la ville, afin de fuir la tentation.

Durant l'après-midi, malgré tous les efforts, les flammes avaient traversé la rue Market, la grande artère, en plusieurs endroits. L'hôtel de ville était atteint. Les flammes perçaient au travers de son dôme monumental. Des morts, des malades et des blessés avaient été, au nombre de plus de huit cents, transférés dans la matinée au *Méchanics Pavillon*, où se tenaient les expositions et les grands pugilats. On réquisitionna toutes les voitures que l'on pouvait trouver, et l'on en transportait encore au loin, que le toit pétillait déjà de chaleur. De nombreux blessés, déposés là, périrent dans les flammes.

Dans la rue Market, il restait, droit, haut et isolé, l'armature de pierres et d'acier de l'immeuble de quatorze étages du journal le *Daily Morning Call*. Il n'avait pas été endommagé par le tremblement de terre, mais l'incendie avait détruit tout ce qui n'était pas pierre et acier.

Le feu gagnait les rues Kaerny et Dupont, grimpant les rues California et Sutter, détruisant au passage toute la ville chinoise, où 35.000 Chinois demeuraient. Dans ces maisons qui leur appartenaient, où ils avaient creusé plusieurs sous-sols où ils couchaient, combien périrent qui s'étaient réfugiés sous terre, se croyant là hors d'atteinte des flammes. Maisons de jeux souterraines, sous-sols mystérieux, qui avaient éludé la police, tout avait disparu.

Une cité de tentes avait été établie au parc de la

porte d'or. Deux cent mille réfugiés y vivaient. Cent mille avaient fui par les bateaux et les chemins de fer, abandonnant tout derrière eux.

Au milieu de la ville, du nord au sud, l'avenue Van Ness, large artère, traversait la ville, bordée par de luxueuses demeures particulières, des monuments publics, des hôtels, des églises. Le soir du deuxième jour, le maire, le général et la commission stratégique décidèrent de concentrer là tous leurs efforts pour avoir raison de l'incendie.

Toute la nuit, les habitants furent tenus éveillés par les détonations de dynamite. C'était un côté de l'avenue Van Ness que l'on faisait sauter. Un vaste espace vide était ainsi opposé aux flammes, et là fut amenée l'armée des défenseurs. Chaque fois que les flammes gagnaient du terrain sur les maisons de l'autre côté, une masse de défense venait lutter à cet endroit.

Plusieurs fois, en certains endroits, le troisième jour au matin, les flammes avaient gagné l'autre côté, mais chaque fois elles avaient été repoussées. Enfin, le soir du troisième jour, vaincu et mourant, le feu retourna lentement en arrière à travers les ruines, et se perdit dans les débris.

Deux énormes hôpitaux avaient été organisés au Présidio, où reposaient cinq cents hommes et femmes malades ou blessés, et deux cents reposaient en plein air, sur des matelas, aux environs.

Le long de la plage bordant l'océan, de l'autre côté du parc, on avait fait dix mille lits sur le sable. Trois cent mille personnes étaient sans abri. La moitié de la ville avait été sauvée. Mais toute la ville commerciale, les grands hôtels, les gares, les théâtres, les Bourses, les banques, tout cela avait disparu dans les flammes.

Le premier choc avait eu lieu à 5 heures 13 minutes, le 18 avril, et dura quarante secondes. Il fut suivi par d'autres chocs à 5 h. 19', 5 h. 21' et 5 h. 43', ces derniers très faibles. A 8 heures 14 minutes, un choc plus fort eut lieu. Jusqu'au 4 mai, il y eut encore trente cinq chocs.

Le maire de la ville, pour la défense qu'il avait organisée, avait bien mérité de ses administrés. Tous les journaux, lorsqu'ils parurent de nouveau publièrent ses louanges. Il avait été l'élu du parti ouvrier, et n'avait été qu'un simple musicien de l'orchestre d'un café-concert.

Sans l'incendie, causé par la chute de cheminées, le tremblement de terre n'eût pas causé plus de dommages qu'en 1868.

Deux pilleurs, seulement, furent fusillés par des soldats, et un par des citoyens qui s'étaient constitués, dans leur quartier, en comité de vigilance. Ce furent les chiffres publiés, mais en réalité, on en avait fusillé davantage dont un, au moins, avait été victime d'une fausse accusation. Et le nombre des

morts, aussi, avait été plus élevé que les chiffres officiels publics.

Les pertes s'étaient chiffrées par des centaines de millions de dollars. Les compagnies anglaises d'assurance payèrent les pertes, rubis sur l'ongle, se refusant à invoquer les clauses de tremblement de terre, comme le firent tant d'autres compagnies et, par la suite, elles regagnèrent largement leurs débours, faisant payer, assez longtemps encore après l'incendie, 10 % de prime d'assurance.

Comme Chicago en 1871 et Charleston en 1886, San Francisco a été reconstruite plus grande et plus luxueuse qu'avant. La situation géographique de la ville est toujours là. Elle ne pouvait être remplacée. Des sommes illimitées étaient prêtes à être investies dans la ville reconstruite.

## EPILOGUE

La ville s'est relevée de ses cendres en plus grande beauté et en toute magnificence. Même la ville chinoise est un quartier de belles maisons d'architecture d'extrême-Orient. C'est maintenant, une ville d'enchantement. Eloignée des grands centres des bords de l'Atlantique, sans aide officielle, ce n'est que dans un pays de liberté qu'un tel miracle économique et industriel était possible.

La Californie était d'abord un pays de l'or, puis ce fut un pays de céréales, ensuite de fruits, les plus beaux ; et cela a été ensuite le pétrole, dont elle produit, un jour dans l'autre 658.000 barils, soit plus de vingt millions de barils par an.

En 1925 il s'est construit, à San Francisco pour trente millions de dollars de maisons neuves. Et la ville a, dans ses banques, plus de 750 millions de



dollars de dépôts et il y en a pour plus de 1,250 millions de dollars dans le district de San Francisco.

La ville doit sa renaissance, sa prospérité aux mêmes hommes, ou à leurs descendants qui, venus ici aux heures premières, se trouvaient mélangés aux aventuriers, qui étaient un péril pour le pays; qui surent le débarrasser des malfaiteurs, et qui surent arracher à la terre, par leur indomptable énergie, les richesses qui ont fait de la Californie et de San Francisco, ce que le climat, la fertilité et la richesse de son sol ont aidé à accomplir.

FIN

---

*Achevé d'imprimer le 18 Mars 1927,  
par l'Imprimerie P. NICOLAS, 5 rue Yvers, à Niort.*



*Éditions Sansot - L. H. Alexandre*















S0-BVE-314

